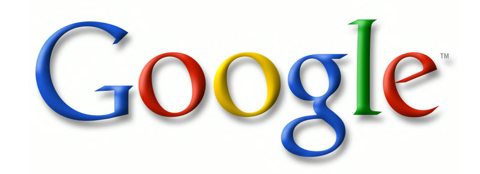
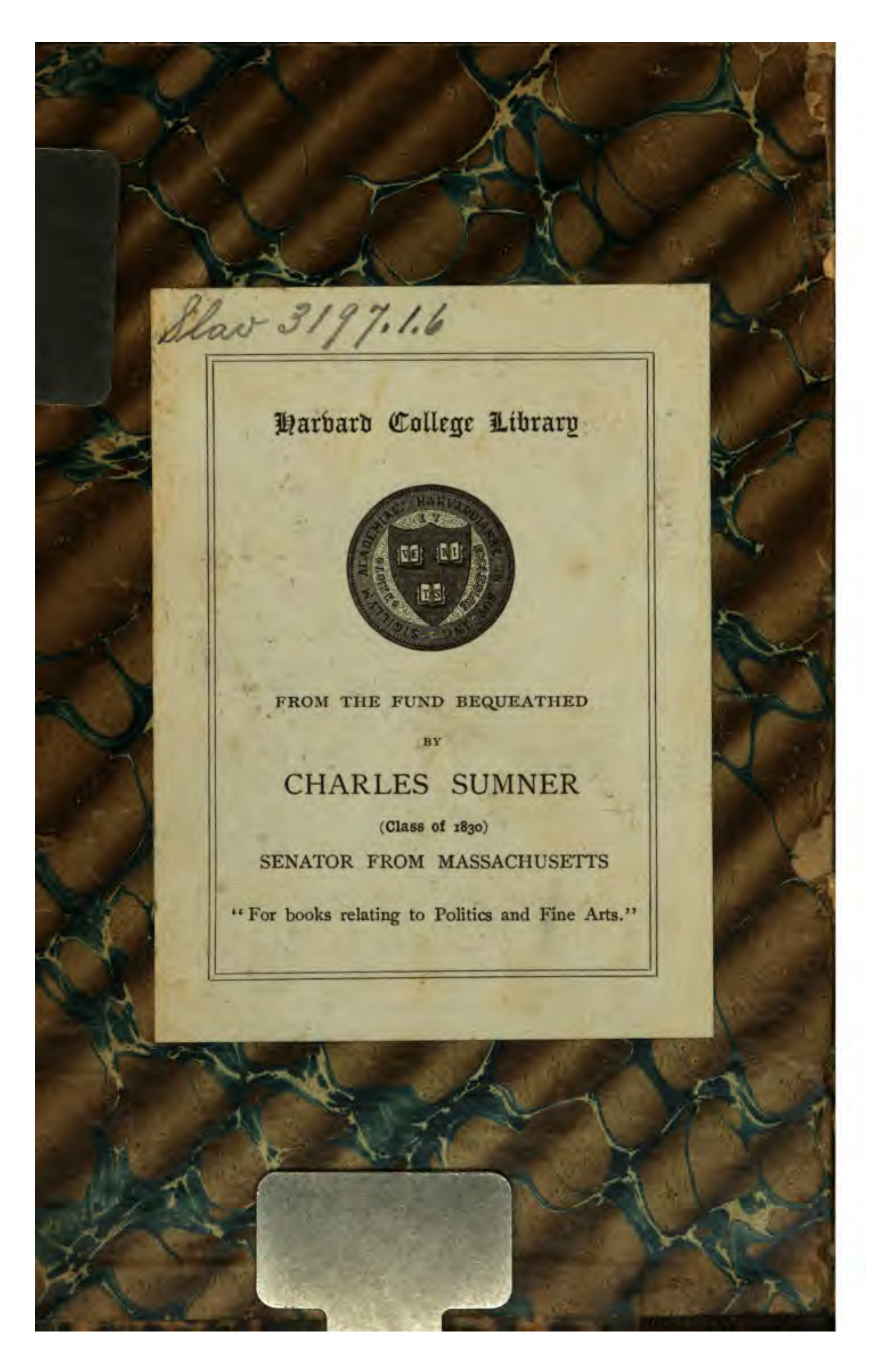



Slav 3197.16
Harvard College Library
VE RI TAS
FROM THE FUND BEQUEATHED
BY
CHARLES SUMNER
(Class of 1830)
SENATOR FROM MASSACHUSETTS
"For books relating to Politics and Fine Arts."



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGE

F. TASTEVIN

HISTOIRE
DE LA
COLONIE FRANÇAISE
DE MOSCOU

Depuis les origines jusqu'à 1812



MOSCOU
Librairie F. TASTEVIN
Pont des Maréchaux, maison
Zakharine

PARIS
Librairie HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, VI[e]

1908

Librairie Honoré CHAMPION, Éditeur

5, quai Malaquais, PARIS

HISTOIRE

DE LA

COLONIE FRANÇAISE

DE MOSCOU

Depuis les origines jusqu'à 1812

F. TASTEVIN

HISTOIRE

DE LA

COLONIE FRANÇAISE

DE MOSCOU

Depuis les origines jusqu'à 1812



MOSCOU
Librairie F. TASTEVIN
Pont des Maréchaux, maison Zakharine

PARIS
Librairie HONORÉ CHAMPION
5, Quai Malaquais, VI°

1908

A M. AUGUSTE LOUTREUIL,

doyen de la colonie française de Moscou, qui, depuis cinquante ans, ne cesse d'enrichir de ses libéralités et de diriger de ses conseils les institutions françaises de bienfaisance et de mutualité de cette ville, je dédie ce livre, hommage de ma profonde vénération.

F. TASTEVIN.

INTRODUCTION

Rien n'explique mieux les événements historiques que la connaissance des faits économiques. L'évidence de cette vérité, admise aujourd'hui sans conteste par les historiens modernes, qui s'efforcent avant tout de faire ressortir les mobiles matériels qui ont poussé les hommes à agir dans telle ou telle circonstance, est prouvée une fois de plus par l'histoire de la formation de notre colonie. Que trouvons-nous, en effet, à son origine? Quels sont les motifs qui ont poussé au XVIIIe siècle nos compatriotes à s'expatrier d'abord, à se grouper ensuite, à créer enfin, dès qu'ils ont eu conscience de leur force, des institutions durables! Ce sont des motifs d'ordre purement économique : l'oukaze relatif aux étrangers promulgué par l'impératrice Catherine II en 1763, le traité de commerce de 1786. Ces

deux documents ont joué un rôle prépondérant dans la constitution de notre colonie. Il fallait, en effet, pour déterminer à s'expatrier les Français qui, jusqu'à cette époque, avaient plutôt porté leurs efforts vers les colonies que vers les pays septentrionaux, des avantages puissants, des privilèges évidents. Nous trouvons ces avantages et ces privilèges stipulés dans les deux actes que nous avons mentionnés. En eux résident les mobiles qui ont déterminé un grand nombre de nos compatriotes à se rendre dans un pays où tout semblait leur assurer la réalisation de leurs rêves.

Il convient cependant de définir nettement la nature de ces actes et leur portée au point de vue du sujet qui nous intéresse. L'oukaze de 1763 est une faveur, le traité de commerce de 1786 établit une réciprocité, par conséquent un droit. Par le premier de ces documents, l'impératrice Catherine II, poursuivant la réalisation de l'idée de Pierre le Grand — civiliser l'Empire au moyen d'emprunts intellectuels, scientifiques, industriels et artistiques faits à l'Occident — stipule une série de privilèges et de franchises en faveur des étrangers qui se rendront en Russie. Les avantages offerts sont importants : franchise douanière, exemption d'impôts pour une période de cinq ans dans les deux capitales, de dix ans

dans les campagnes, gratuité des moyens de locomotion et de transport depuis la frontière, libre exercice du culte sous réserve de ne pas faire de prosélytisme, droit de s'établir sur tous les points de l'Empire, sauvegarde assurée pour ceux qui s'installeront à demeure sur les marches de la Russie d'Europe, à la limite de la barbarie, droit de juridiction pour ces derniers, liberté de retourner en tout temps au pays natal moyennant l'abandon d'une redevance assez forte. En retour il n'est exigé qu'un acte de sujétion, de soumission au pouvoir impérial, sacrifice assez faible pour cette époque où le principe de nationalité et le patriotisme étaient loin de s'affirmer aussi énergiquement que de nos jours.

Nul doute que nombre de nos compatriotes se rendirent à l'appel de Catherine II, dont le nom, célébré par nos philosophes, comme la personnification même de la tolérance, de la magnanimité, de la munificence, retentissait dans toute l'Europe. Parmi ceux qui s'établirent sur les marches orientales de l'Empire, on peut citer un certain nombre d'Alsaciens et de Lorrains dont les noms se retrouvent parmi les fondateurs des colonies des gouvernements de Samara et de Saratoff. Toutefois le principal contingent de l'immigration se porta vers les deux capitales, Saint-Pétersbourg et Moscou.

Une autre cause d'ordre secondaire contribua aussi à décider un certain nombre de Français à émigrer en Russie Je veux parler du mariage du grand-duc Paul dont la femme avait été élevée à Montbéliard. L'espoir de trouver aide et protection auprès de la cour de Russie décida une foule de Franc-Comtois [1] à venir en Russie ; la plupart embrassèrent la carrière de l'enseignement. Depuis longtemps aussi les familles riches recrutaient les précepteurs de leurs enfants parmi les Alsaciens et les Lorrains. La plupart de ces immigrés restèrent en Russie et contribuèrent à former le noyau de notre colonie actuelle.

Nous avons dit plus haut que le traité de commerce de 1786 établissait un droit. Il s'agit du droit de réciprocité au point de vue des relations commerciales et du régime auquel seront soumis les nationaux des deux pays. Dans un traité de commerce les parties contractantes établissent une balance équitable des intérêts, se font des concessions réciproques, stipulent pour leurs ressortissants des avantages égaux, une communauté de traitement, qu'il s'agisse de l'immigré à titre temporaire ou du colon.

Le traité de 1786 avait eu un précédent dans le même siècle dans la convention commerciale

1. L. Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France.* Paris, Perrin éd., 1 vol. in-8.

passée le 15 août 1717 à La Haye, par l'entremise de l'ambassadeur de France, Châteauneuf, entre le Régent et Pierre le Grand, lors du voyage de ce souverain à travers l'Europe. Mais cette convention ne porta que peu de fruits par suite de la jalousie de l'Angleterre, attentive à se réserver le monopole exclusif du commerce avec la Russie, source de grands bénéfices pour elle, et de ses efforts continuels pour nous desservir auprès des descendants de Pierre le Grand. Au moment de la signature du traité de 1786, nos importations et nos exportations directes atteignaient à peine dans leur ensemble la somme de 350.000 roubles [1], et une vingtaine seulement de nos navires se montraient annuellement dans les ports russes. La plus grande partie de nos produits naviguait sous pavillon anglais ou hollandais. Les Anglais et les Hollandais étaient les entremetteurs obligés de notre commerce et toute tentative pour s'affranchir de cette sujétion échouait contre les machinations mises en œuvre par nos concurrents. Il convient aussi d'incriminer la réserve de nos négociants due à leur ignorance de la géographie de ces régions, la décadence de notre marine marchande qui avait

1. De Peyssonnel, *Situation politique de la France et ses rapports actuels avec toutes les puissances de l'Europe.* Ouvr. adressé au Roi et à l'Assemblée Nationale. Neufchâtel et Paris, 1790, 2 vol. in-8.

suivi celle de notre marine de guerre, la ruine de nos grandes compagnies de commerce, le manque d'encouragement de la part de nos gouvernants. Le traité de 1786 avait pour but de modifier cet ordre de choses ; dans l'esprit de notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, le comte de Ségur, il s'agissait surtout d'ouvrir à notre commerce maritime le libre accès de la mer Noire et d'y créer un débouché aux importations de Marseille qui détenait à cette époque la plus grande partie du commerce du Levant.

Au point de vue du développement commercial le traité de 1786 n'eut pas d'effets immédiats ; de l'avis des contemporains, notre commerce sous pavillon français par la Baltique n'éprouva aucune amélioration. La mer Noire, par suite des entraves apportées par la Turquie, mécontente de notre rapprochement avec la Russie, au passage de nos navires par les Dardanelles, resta pour ainsi dire fermée à notre marine. D'ailleurs le port de Kherson, situé dans l'estuaire marécageux du Dniéper, n'offrait qu'un abri précaire et de difficile accès à nos bateaux et un débouché insuffisant à notre commerce. L'immense territoire de la Nouvelle-Russie attendait encore que le génie d'un Richelieu vint le féconder et l'appeler à la vie.

Est-ce à dire que le traité de commerce de 1786,

si peu productif au point de vue de notre commerce, et si vite suspendu sous le coup des évènements de la Révolution, ne produisit aucun résultat appréciable? Non, s'il ne profita pas directement à la France, il eut au moins pour conséquence de servir les intérêts de nos compatriotes installés en Russie, en complétant les dispositions de l'oukaze de 1763, c'est-à-dire en leur permettant de développer librement leur commerce et leur industrie et de s'établir sur tous les points de l'Empire. Il affranchit notre colonie de Moscou, alors en voie de formation, des entraves apportées à sa libre expansion par une foule de restrictions qui avaient eu leur raison d'être aux siècles précédents et dans la première moitié du XVIIIe siècle, alors qu'une politique méfiante et jalouse maintenait les étrangers à la Sloboda allemande comme dans une sorte de ghetto international. Vers la fin du XVIIIe siècle, la plupart des étrangers habitaient encore ce faubourg éloigné de Moscou auquel les attachaient la force de l'habitude et aussi la possession de terrains et de maisons. Bon nombre de nos compatriotes résidaient à la Sloboda, confondus dans la masse des étrangers (inozemtsy), gens d'une autre terre, privés d'une paroisse autonome et de ces institutions qui seules constituent la vie morale et sociale d'un groupement humain. Je ne parle pas

des commerçants, artistes, précepteurs, artisans, disséminés dans toute la ville et dont beaucoup étaient hébergés dans les maisons seigneuriales. Les artistes et les précepteurs notamment formaient une population flottante, sans attaches avec le pays d'adoption, sans ces habitudes sédentaires qui seules suggèrent l'idée de s'organiser d'une manière définitive en vue de l'avenir. L'initiative de la création, sous l'égide de nos agents consulaires, d'une paroisse de langue française, distincte de l'église polonaise de la Sloboda, ne pouvait venir que de la portion foncièrement sédentaire de la colonie, les commerçants et les industriels.

Notre étude serait pourtant incomplète si nous omettions de parler des précurseurs de notre colonie et des colonies françaises en Russie, des hardis pionniers qui, avant l'époque qui nous intéresse, avaient préparé et aplani les voies aux fondateurs de notre colonie actuelle. Voyageurs, soldats, écrivains, savants, artistes, ils s'étaient succédé en Russie depuis le règne d'Ivan le Terrible, soulevant peu à peu les coins du voile de mystère qui, aux yeux des Français, recouvrait cette terre lointaine, la Moscovie, cette contrée plus inconnue peut-être il y a deux siècles que les déserts du Nouveau-Monde. Nombreuse serait la liste de ces hardis précurseurs. Nous nous con-

tenterons de signaler les principaux[1] : Le Bourguignon *Margeret*[2], chef de partisans au service de Boris Godounoff (1598-1605) ; l'envoyé de Louis XIII *Deshayes* venu en 1629 à Moscou dans le but de nouer des relations commerciales ; le grand voyageur Jean-Baptiste *Tavernier*, courtier en diamants, mort à Moscou (1689) et enterré au cimetière de Lazareff[3] ; l'industriel *Delannoy* qui, sous le règne de Pierre le Grand, établit une fabrique de glaces et de cristaux ; *Montbrion* qui créa une fabrique de bas ; *Loubattié* qui établit une fabrique d'armes ; les ingénieurs militaires ou civils de *Collonges*, *Coulon*, *Lépinau*, *Lambert*, ce dernier employé de 1701 à 1706 aux sièges des places suédoises et à la fondation de Saint-Pétersbourg ; des militaires, le comte de *Brasaz*, brigadier à l'armée de Moldavie en 1711, *Villeneuve-Trans*, chevalier de Malte ; *Saint-Hilaire* de Nantes sous la direction duquel fut fondée, en 1715, une académie des gardes-marine ; le Breton *Villebois* qui fut amiral sur la flotte nouvelle créée par Pierre le Grand ; l'architecte *Leblond*, le constructeur de Péterhof ; *Bourdin*,

1. La majeure partie de ces noms sont mentionnés dans le remarquable ouvrage de Pingaud cité plus haut.

2. Auteur de *l'Estat de l'Empire de Russie, et Grande (sic) Duché de Moscovie*. Paris (Guillemot), 1607.

3. Ch. Joret. *Jean-Baptiste Tavernier*. Paris, Plon, 1886, 1 vol. in-8.

élève de la manufacture des Gobelins, qui fonda un établissement analogue en Russie ; un descendant de réfugiés huguenots, l'aventurier *Lestocq* qui, avec l'envoyé français *La Chétardie,* joua un rôle prépondérant au moment de l'avènement au trône de l'impératrice Elisabeth Pétrovna ; le peintre *Tocqué* (1757-1758) ; le médecin *Poissonnier,* chargé par Louis XV d'aller soigner la Tsarine : un négociant normand, nommé *Michel,* qui paraît avoir tenté de rendre régulières à son profit les relations commerciales entre nos ports de la Manche et ceux de la Baltique ; *Vallin de la Mothe* qui éleva les bâtiments de l'Académie des Beaux-Arts (1757) ; le sculpteur *Gillet* ; les peintres *Le Lorrain* et *Lagrenée* qui y donnèrent des leçons ; Nicolas et Louis *Delisle,* frères de l'illustre géographe, membres de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg ; *Jubé de la Cour,* prêtre catholique de nuance janséniste, qui était venu dans l'espoir de préparer la réconciliation des deux églises ; *Tschudi,* ancien conseiller au parlement de Metz, qui, sous la menace d'une lettre de cachet, s'était réfugié en Russie sous le nom de chevalier de Lussy ; tour à tour secrétaire d'un Strogonoff, acteur du théâtre français de la capitale, attaché au cabinet de Schouvaloff, gouverneur des pages, il créa le *Caméléon littéraire,* le premier journal français paru à Saint-Pétersbourg ;

le coiffeur *Bressan* et le grand-maître de l'artillerie *Villebois* qui jouèrent un certain rôle au moment de l'avènement de Catherine II; l'économiste *Mercier de la Rivière,* disciple de Quesnay, arrivé à Moscou en 1767, sur l'invitation de l'impératrice, pour diriger les travaux d'une commission législative chargée de préparer un code de lois uniforme pour tout l'Empire, mais bientôt obligé de repartir, ce grand projet ayant été presque aussitôt abandonné que conçu ; le Franc-Comtois *Clerc*, attaché à la maison du tsarévitch, traducteur du « Système complet d'éducation publique, de Betsky », réduction du plan d'une « Université pour le gouvernement de Russie » tracé par Diderot ; le grand *Diderot* lui-même (1773), qui, après Voltaire, fut celui de nos écrivains qui eut le plus à se louer des bienfaits de l'impératrice ; l'écrivain *Sabatier de Castres* qui se trouvait à Moscou pendant la peste de 1771 ; l'astronome *Chappe d'Auteroche* dont le « Voyage en Sibérie » (1761) eut l'honneur d'être réfuté de la main même de Catherine II; *Daguesseau*, beau-frère de notre envoyé *Ségur,* venu pour étudier la législation indigène ; l'écrivain *Sénac de Meilhan*, ancien intendant du Hainaut, venu dans le but d'écrire une histoire de Russie restée inachevée ; *Abraham Chaumeix*, ancien convulsionnaire, réfugié à Moscou où il se fit maître d'école ; il finit ses jours

dans cette ville ; le graveur *Vernier* ; le peintre *Leprince,* le meilleur élève de Boucher ; le peintre sur émail *Carteaux*, le futur général en chef au siège de Toulon ; le grand sculpteur *Falconet* ; le Lyonnais *Barral,* créateur de fabriques d'acier et de fer-blanc sur l'Onéga ; les négociants marseillais *Anthoine,* créateurs d'un comptoir de commerce à Kherson ; d'anciens militaires, *Allard, Villemain*, *Dufort, Milleret, Gallien de Salmorenc* ; l'ingénieur militaire *Chardon* ; le comte de *Micaud,* principal auxiliaire de Soltykoff dans la campagne de 1759 en Prusse, qui fut tué à Kunersdorf; l'officier *Dubosquet*, ami et protecteur de Bernardin de Saint-Pierre; *Bernardin de Saint-Pierre* lui-même, l'auteur immortel de « Paul et Virginie », qui séjourna quelque temps à Moscou en quête d'une situation; des prisonniers de guerre, *Choisy, Galibert, Maltzan, Saillant, Vioménil, Lalaing,* capturés les armes à la main pour la défense de l'indépendance polonaise (1772) ; les précepteurs ou professeurs *Villiers*, *Maudru*, *Marcillac, Simon, Mandrillon, Girard* ; *Vaumale*, gentilhomme du Vivarais, précepteur puis secrétaire de Potemkine ; les Montbéliardais *Parrot*, *Tuetey, Georges Schor*, *Rau*, *Dorian, Benjamin Favre* ; le Franc-Comtois *Bousson* ; *Danzas de Saverne* [1] qui, de pré-

1. La famille Danzas est encore représentée de nos jours à Moscou.

cepteur, passa dans l'armée et devint général-major ; *Duvernoy*, qui professa près de vingt ans l'anatomie et la chirurgie à l'Académie des sciences ; le médecin *Désessartz*, qui vint faire connaître à la Russie le bienfait de l'inoculation variolique; *Charpentier*, auteur de la première grammaire russe rédigée en français ; l'historien *Levesque* et le médecin *Clerc*, qui s'efforcèrent de réunir les annales du peuple russe ; le pamphlétaire *Masson*; le futur conventionnel *Romme*, inventeur du calendrier républicain, précepteur du jeune comte Strogonoff ; l'illuministe *Saint-Germain* (1762). — En poussant plus loin cette liste de noms dont plusieurs se rattachent à l'histoire de notre colonie, nous risquerions d'empiéter sur les évènements que nous avons encore à décrire. En la donnant si longue, nous n'avons pas eu la prétention de montrer quelle fut l'influence de nos compatriotes sur le développement de la culture en Russie ; nous avons voulu simplement indiquer quels furent nos devanciers. Le passage de la plupart d'entre eux n'eut d'ailleurs qu'un caractère temporaire ; bien peu firent souche de colons, les plus illustres passèrent comme de brillants météores sur l'horizon russe. Il appartenait au contraire à la colonie française de Moscou, constituée vers 1789, ayant créé dès le début des institutions durables, de réaliser,

grâce à sa cohésion, à son union, l'œuvre utile et forte à l'épanouissement de laquelle nous assistons aujourd'hui.

HISTOIRE

DE LA

COLONIE FRANÇAISE DE MOSCOU

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A 1812

CHAPITRE PREMIER

L'église catholique de la Sloboda

(1685 — 1789)

Avant de parler de la fondation de la paroisse française Saint-Louis, il ne sera pas sans intérêt de dire quelques mots de sa devancière, l'église catholique de la Sloboda. Sur cette dernière les renseignements n'abondent pas, car si l'église elle-même a subsisté jusqu'à nos jours [1], le terrible incendie de 1812 et le remaniement de l'emplacement de l'ancien quartier allemand (quartier des étrangers) ont effacé les derniers vestiges du passé qui se rattachait à elle. C'est dans cette

1. Après l'incendie de 1812, elle fut reconstruite dans un autre quartier, rue Milioutinsky.

église que se réunissaient, jusqu'à l'année 1789, nos compatriotes, confondus dans la foule des Polonais, des Suisses, des Allemands catholiques, ne comprenant rien aux prônes débités en polonais ou en allemand, se sentant dépaysés en face même de ce qu'il y a de plus familier à l'homme, la célébration du culte et la prière. Des archives de l'église catholique il n'est rien resté [1] ; le terrible ouragan de feu a tout emporté ; il n'a pas laissé subsister une seule feuille de ces registres où se relataient d'année en année les naissances, les mariages, les décès, les joies et les chagrins de la vie. Que sont devenus aussi les restes mortels des habitants de la Sloboda? L'ancien cimetière de Lazareff, où se voyaient encore il y a une trentaine d'années des pierres tombales portant des inscriptions étrangères, a été supprimé en partie par la construction d'un nouveau quartier. Il faut donc pour faire revivre ce passé éloigné recourir aux documents imprimés. Voici ce qu'ils nous apprennent [2] :

En 1627, Louis Deshayes, envoyé par Louis XIII au Tsar Michel Fédorovitch pour négocier un traité de commerce entre la France et la Russie,

1. Les archives de l'église polonaise actuelle sont postérieures à l'année 1812.

2. Comte Dm. Tolstoï, *Le catholicisme romain en Russie*. Paris, 1863, 2 vol. in-8.

demanda la permission de bâtir à Moscou une église catholique pour les sujets français, cette proposition ne fut pas acceptée. A cette époque le passage même à travers la Russie des personnes, professant « l'hérésie latine », se rendant en Perse et aux Indes, était interdit, à plus forte raison la création d'une église dans une ville où le titre de catholique et le nom de Polonais se confondaient dans les haines du peuple, qui avait encore présent à l'esprit le souvenir des terribles évènements de 1612. Jusqu'à la fin du XVII[e] siècle il fut interdit aux catholiques romains résidant en Russie d'y élever des églises. Lorsque les ambassadeurs des puissances catholiques adressaient une demande dans ce sens, le Possolsky Prikaz (Ministère des Affaires étrangères) ne manquait pas d'invoquer le principe de réciprocité : « A Rome il n'y a pas d'église orthodoxe russe. » Dans le même temps que ces restrictions étaient apportées à l'exercice du culte catholique, les luthériens et les calvinistes jouissaient de l'entière liberté du culte ; ils possédaient des églises à Moscou. Les catholiques souffraient beaucoup de cette inégalité de traitement, et comme un grand nombre d'entre eux étaient au service du Tsar, leurs instances réitérées finirent par avoir raison de la répugnance du gouvernement.

A vrai dire il n'y eut pas d'autorisation accor-

dée mais plutôt une tolérance tacite, on n'échangea pas de promesses de part et d'autre, mais on laissa faire ce qu'il devenait difficile d'empêcher. Néanmoins les choses ne se passèrent pas sans tiraillements ; la paroisse catholique de la Sloboda mit près d'un siècle à conquérir une existence légale et un fonctionnement régulier. Les débuts sont assez obscurs.

En 1684, Girowsky, envoyé de l'Empereur d'Allemagne, avait amené avec lui son confesseur, le jésuite Schmidt, qui fut autorisé à célébrer le culte en faveur des étrangers du rite catholique qui étaient au service de la Russie et des autres étrangers résidant à Moscou. En 1685, le jésuite *Albert Debois* arriva à Moscou avec Curzius, courrier de l'Empereur ; en 1687, le jésuite Tichawsky (ou Tichonowsky) vint aussi à Moscou, muni d'une lettre de recommandation de l'Empereur. Ce fut aux frais de ce souverain que fut achetée, en 1685, une maison pour y loger les jésuites ; elle fut enregistrée au nom d'un Italien, Guasconi. Cependant l'installation de membres de la célèbre compagnie n'avait pas été sans provoquer le mécontentement du clergé russe qui redoutait à juste titre l'esprit de prosélytisme des nouveaux venus. Sur ses instances les jésuites furent obligés de sortir de Russie (1688).

En 1691, Curzius, de retour à Moscou, intercéda

en leur faveur par l'entremise du général Patrick Gordon qui était alors le représentant le plus influent du parti catholique en Russie. Après de longs pourparlers il lui fut répondu que le Tsar, condescendant à la prière des catholiques romains qui étaient à son service, permettait le séjour à Moscou à un prêtre catholique, mais sous la condition expresse qu'il n'appartînt à aucun ordre religieux et surtout à la Compagnie de Jésus. De plus ce prêtre était strictement tenu de n'officier que dans une maison particulière.

L'Empereur ayant renouvelé ses instances pour la construction d'une église munie de cloches, le gouvernement russe répondit par le refus d'autoriser la célébration des offices autrement que dans les maisons des particuliers.

Devant ce refus formel on se décida à agir en secret et en profitant d'un semblant d'acquiescement donné à Gordon par le Tsar, un jour que ce dernier traversait, en compagnie du général, les rues du quartier allemand.

Guasconi, propriétaire de la maison dont nous avons parlé, bâtit d'abord une chapelle en bois sur le terrain lui appartenant; plus tard il fit creuser près de sa maison un caveau pour servir à l'inhumation des membres de la famille du général Gordon ; au-dessus de ce caveau il fit ériger une église en pierre, en ayant soin de pres-

crire aux ouvriers la plus grande diligence afin qu'elle pût être achevée en peu de temps.

Les habitants du quartier ayant conçu des soupçons sur la destination de cette construction et informé les autorités, le Possolsky Prikaz fit des représentations au Tsar qui répondit qu'il n'avait jamais autorisé l'érection d'une église et ordonna de suspendre les travaux. L'enquête ordonnée à ce sujet aurait pu avoir les conséquences les plus graves, mais l'affaire traîna en longueur et fut étouffée. L'église subsista et fut achevée plus tard. C'est ainsi que s'éleva, sous le vocable des saints Pierre et Paul, la première église catholique romaine à Moscou. Elle fut desservie successivement par des missionnaires, par les jésuites revenus en Russie (1715) et expulsés de nouveau (1719), par des capucins arrivés en 1720, par des dominicains (1724), de nouveau par les capucins (1732). La paroisse ne reçut une organisation régulière que sous le règne de Catherine II qui, pour mettre un terme aux compétitions des différents ordres religieux, élabora en 1769 un règlement pour les églises de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Dans ce milieu quelque peu hétéroclite nos compatriotes, habitués dès l'enfance à la belle ordonnance de nos églises françaises, devaient se sentir désorientés. Ils retrouvaient bien à l'église

de la Sloboda la célébration du culte de leurs pères, mais suivant un rituel et dans un cadre qui ne leur étaient pas familiers. Vers la fin du XVIIIe siècle, alors que beaucoup avaient déserté la Sloboda pour se rapprocher du centre, ils devaient avoir hâte de s'affranchir d'une tutelle morale qui ne répondait pas à leurs aspirations. L'oukaze de 1763 leur en avait ouvert la voie, et le traité de 1786 venait de leur en fournir les moyens.

Sur le quartier des étrangers nous n'avons que peu de renseignements. Leclerc, auteur d'une « Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne et moderne » parue en 1785, en donne un court aperçu : « La ville de Moscou « est entourée de plus de trente faubourgs, dans « lesquels on compte soixante églises et dix « monastères. Le faubourg allemand, ou Németz- « kaïa Sloboda, est le plus considérable. Il est « sur l'Iaouza. Il renferme deux églises luthé- « riennes, une calviniste et une romaine, la « maison occupée par le Sénat lorsque la cour est « à Moscou, celle construite par le général Lefort, « où logea et mourut Pierre II, l'Hôpital Général « bâti par Pierre en 1706. C'est à ce premier éta- « blissement que ce monarque annexa une Ecole « de Médecine et plusieurs autres, pour enseigner « la chirurgie, la botanique, le dessin et même « la langue latine, etc. » A cette époque, le quar-

tier allemand passait pour être la merveille de Moscou avec ses rues bien alignées, ses façades dans le style rococo allemand, ses jardins ornés de parterres, de boulingrins et de charmilles taillées à la française. Au mois d'octobre 1812, quatre jours après l'arrivée des Français, il ne restait plus qu'une vaste plaine semée de décombres où se dressaient çà et là des arbres dépouillés et des cheminées noircies. Le feu avait passé par là, emportant tous les souvenirs d'autrefois et obligeant les habitants à chercher un refuge, de l'autre côté de la Iaouza, parmi les tombes du nouveau cimetière Védenskoï.

CHAPITRE II

Fondation de la paroisse Saint-Louis des Français.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que, vers la fin du XVIIIe siècle, les Français résidant à Moscou avaient peu à peu déserté le quartier des étrangers (Niémetskaïa Sloboda) pour se rapprocher du centre. La situation de l'église dans ce quartier éloigné et l'obligation d'aller y remplir leurs devoirs religieux constituaient à peu près les seuls liens qui les rattachassent encore à leur ancienne résidence, mais ces liens devaient se relâcher de plus en plus à mesure que les intérêts se déplaçaient et que la colonie prenait conscience d'elle-même.

Indépendamment de l'oukaze de 1763 et du traité de commerce de 1786, une raison avait beaucoup contribué à grouper en colonie les Français résidant à Moscou et à leur donner le sentiment de leurs droits, je veux parler de la création à Moscou d'agents consulaires français, représenta-

tion encore bien modeste et bien effacée du royaume de France, mais néanmoins facteur important de cohésion et d'union entre les Français disséminés dans l'immense cité. Il ne sera pas sans intérêt de donner ici quelques renseignements sur les origines de notre consulat de France à Moscou.

Dans le Recueil complet des lois de l'Empire de Russie, 1re collection, tome XV (1758-1762), art. 11.039, 13 mars 1760 (Règne de l'Impératrice Elisabeth Petrovna), se trouve le document suivant : « *Vu* le rapport du Collège des Affaires « Etrangères qui déclare ce qui suit : Saint-Sau- « veur, consul de France résidant ici (Saint- « Pétersbourg), a manifesté l'intention de nommer « à Moscou, pour l'avantage mutuel du commerce « entre les deux nations, *Pierre Martin* vice- « consul de France ; il a demandé qu'ordre soit « donné au Magistrat de Moscou de reconnaître « le dit Pierre Martin en qualité de vice-consul et « de lui accorder justice et protection dans « l'exercice de ses fonctions ; *vu* les conclusions « du Collège des affaires étrangères, qui demande « que la nomination du vice-consul de France « soit autorisée par un oukaze de Sa Majesté Impé- « riale, adressé au Magistrat en chef, et qu'il soit « permis à ce vice-consul de remplir les fonctions « inhérentes à son grade, et d'obtenir justice et

« protection, sans violer toutefois les règlements « et institutions qui régissent la classe marchande, « le Sénat dirigeant a ordonné ce qui suit : Auto- « riser par un oukaze de Sa Majesté Impériale, « adressé au Magistrat en chef, l'établissement « d'un vice-consul à Moscou, permettre à ce der- « nier de remplir les fonctions inhérentes à son « grade, lui accorder à l'occasion justice et pro- « tection, sans préjudice toutefois des règlements « et institutions qui régissent la classe mar- « chande. »

Tel est le premier document se rapportant au Consulat de France à Moscou. Il ne nous apprend rien sur la personne de son premier titulaire. Il ne faut pas songer non plus à consulter les documents écrits, ce serait peine perdue. Les archives de l'église de la Sloboda ont été consumées par l'incendie de 1812 et, avec elles, a disparu à jamais tout ce qui constituait le passé de notre colonie avant 1789, avant la création de notre paroisse et la constitution de ses archives. Mais, si nous sommes privés de témoignages écrits, nous possédons un document authentique sur Pierre Martin dans l'annonce suivante imprimée dans la Gazette de Moscou pour l'année 1788. Dans les publications relatives au départ des étrangers quittant la Russie, publications qui devaient être répétées pendant l'espace de 3 mois — précaution

prise pour empêcher le départ des débiteurs insolvables, les créanciers ayant le droit de s'opposer à leur sortie de Russie — il est fait mention du départ de « Martin, vice-consul de France, se « rendant dans sa patrie, avec sa nièce, Mademoi« selle Bazard, tous deux domiciliés dans la « maison Lassounsky, aux Tchisty Proudy. » Nous ne sommes pas plus renseignés qu'avant sur la personnalité de notre premier représentant à Moscou, mais nous pouvons du moins conclure de ce document d'abord en faveur de la longévité de ce vice-consul, ensuite en faveur de sa stabilité. On trouverait peu d'exemples de cette dernière dans la carrière des consuls qui se sont succédés depuis.

La longue carrière fournie par Pierre Martin nous amène sans transition à la période historique de notre colonie, tout ce qui précède pouvant être considéré comme de la préhistoire.

Le nom de nos consuls est étroitement lié à toutes les dates marquantes de l'histoire de notre colonie. Lorsque les Français résidant à Moscou en 1789 conçurent le projet de créer une paroisse indépendante de celle de la Sloboda, l'idée de placer leur fondation sous l'égide du représentant de la France dut venir naturellement à leur esprit. Agir ainsi c'était consacrer à jamais le caractère hautement national de l'œuvre qu'ils

allaient réaliser et lui imprimer une empreinte française si forte que le temps et les dissensions ne pourraient jamais l'altérer. Voici comment les choses se passèrent[1] :

L'an 1789, le 5 août, les représentants de la colonie française à Moscou (MM. *Poulleau, Lefebvre, de Monteuil*, syndics de la future église, M. *la Tombelle*, adjoint, MM. *Reyjolly*, *Gambotti*, *Renaud*, *Brochart*, *Lange*, *Bordenave*), ayant à leur tête M. *de Bosse*, chargé des affaires du vice-consulat de France à Moscou après le départ de M. *Pierre Martin*, adressèrent à Mgr l'Archevêque de Mohileff une requête tendant à obtenir « la permission « de construire une chapelle qui leur fût propre « et qui fût spécialement *destinée aux Français*, « car, disaient-ils, les membres de la colonie « française, dont le nombre allait toujours en « augmentant, ne pouvaient trouver les secours « spirituels nécessaires à l'église allemande catho- « lique dont les prêtres ne parlaient pas le fran- « çais et dont les cérémonies du culte étaient « différentes des cérémonies de l'Eglise de France. »

1. Une partie de ce qui suit est emprunté aux publications de M. J. Goujon, syndic actuel de l'Eglise française : *Historique et organisation de l'Eglise Catholique Française Saint-Louis des Français à Moscou*. In-4, 1901. — *Documents officiels et procès-verbaux ayant rapport aux fondations diverses des Français domiciliés à Moscou, 1789-1892*. Moscou, 1892, 1 vol. in-8. Ces deux ouvrages nous ont été de la plus grande utilité.

N'ayant pu encore réunir la somme nécessaire pour la construction d'une église, les solliciteurs demandaient « l'autorisation de transformer « temporairement en chapelle une des chambres « de la maison habitée par leur vice-consul[1]. » L'archevêque autorisa la construction d'une nouvelle église « mais à la condition que les « Français en assurent l'entretien ». Il permit aussi de transformer provisoirement en chapelle une des chambres de la maison habitée par le vice-consul et désigna pour desservir la dite chapelle l'abbé *Pesme de Matignicourt*, prêtre du diocèse de Châlons-sur-Marne, « jusqu'à ce que les « Français trouvent un autre prêtre. »

Pourvus de cette autorisation et se basant sur le traité de commerce de 1786, qui assurait aux Français en Russie la liberté absolue de la célébration du culte dans les maisons particulières et dans les églises, les mêmes représentants de la colonie française de Moscou présentèrent, le 16 novembre 1789, au commandant en chef de la ville de Moscou, P. D. Eropkine, une supplique « à l'effet d'obtenir pour la nation française l'auto- « risation d'ériger d'abord une chapelle et de « construire par la suite l'église même. » Le 20 novembre de la même année P. D. Eropkine

1. Maison située sur le terrain actuel de la paroisse française.

chargea la régence du Gouvernement de Moscou de « s'assurer si effectivement l'archevêque de Mohileff avait acquiescé à la demande des Français, et, dans l'affirmative, de donner avis aux solliciteurs d'avoir à trouver un endroit convenable pour la construction de l'église, et de soumettre de nouveau l'affaire à son examen. »

Le 26 novembre, le commandant en chef, dans son rapport hebdomadaire à l'Impératrice, lui dit que « ayant reçu des Français catholiques habitant Moscou une supplique à l'effet d'obtenir l'autorisation de célébrer leur culte dans la maison de leur vice-consul, et de construire par la suite une église qui leur fût propre, il avait donné son consentement au premier point, mais que, pour le second, il avait laissé la question en suspens jusqu'à ce que l'on trouvât un endroit favorable pour y construire l'église. »

L'Impératrice répondit le 5 décembre de la même année par l'oukaze suivant[1] adressé à P. D. Eropkine : « Pierre Dmitriévitch, la réponse préalable faite par vous à la requête des Français domiciliés à Moscou, demandant la permission de bâtir une église du rite romain, est approuvée par Nous ; quant à la désignation d'une place convenable à cet effet, ce qui serait préférable ce

1. Documents officiels, pages 6 et 7 (*Recueil complet des lois de l'Empire de Russie*, tome XXIII, n° 16.822).

serait s'ils trouvaient et choisissaient cette place dans la Sloboda allemande. »

Le 13 décembre 1789, le commandant en chef informa l'Impératrice que, conformément à son ordre suprême, il emploierait tous ses efforts pour que les Français choisissent dans le faubourg allemand un endroit pour y construire leur église. Pendant ces pourparlers les Français avaient déjà commencé à célébrer les offices divins dans la maison de leur vice-consul, dont une chambre avait été bénie et convertie en chapelle.

Le 25 avril 1790, la régence du gouvernement de Moscou enjoignit à la surintendance ecclésiastique d'annoncer aux Français qu'elle, régence, « ayant examiné la requête que les paroissiens français lui avaient remise, demandant qu'il leur soit permis d'acheter, pour y construire plus tard leur église, l'immeuble où ils célébraient les cérémonies de leur culte, et cela afin d'éviter qu'il ne passe en d'autres mains, elle autorisait la construction de l'église s'ils achetaient cet immeuble [1]. »

Ainsi qu'il résulte de l'« Acte historique de formation de la communauté catholique française de Moscou [2] », acte signé par le curé desservant,

1. Documents officiels, pages 8 à 13 *(Registre de la paroisse,* n° 1, folio 1). Ordonnance de l'Ouprava Blagotchinia *(surintendance ecclésiastique)* à M. Zakharoff, pristav, commissaire du IXe quartier.

2. Documents officiels, pages 14-17 *(Registre paroissial,* n° 3, page 1).

l'abbé *Pesme de Matignicourt* et par MM. Antoine *Gambotti*, A. *Gaillard*, *Trochard*, *Jouynes*, C. *Renaud*, *Lange*, C. *Adam*, A. *Dindon*, *Debeau*, les membres de la colonie française avaient passé immédiatement de la conception à l'exécution, chargeant leur vice-consul, M. *de Bosse*, du soin d'approprier le local provisoire destiné au culte, M. *Poulleau*, syndic, du soin de préparer les ornements sacerdotaux, et M. l'abbé *Pesme de Matignicourt* de celui de desservir la chapelle. Pour couvrir les frais de ce premier établissement une collecte avait été faite auprès des membres de la noblesse russe et des Français résidant à Moscou.

La bénédiction de la chapelle eut lieu le Dimanche de la Passion, 10 mars 1790, avec la permission de l'archevêque de Mohileff, par les soins de l'abbé *Pesme de Matignicourt*, avec le concours des abbés *Pons*, *Girardin*, prêtre du diocèse de Châlons-sur-Marne, et *Chizzola*, prêtre du diocèse de Trente, tous approuvés par l'archevêque[1].

Enfin, pendant l'hiver de 1790, la communauté ayant autorisé MM. les desservants, syndics et adjoints à acheter pour la somme de R. 10.000 la maison où se trouvait la chapelle provisoire, une

1. Ces prêtres n'étaient probablement pas occupés exclusivement du service de la paroisse, mais exerçaient sans doute les fonctions de précepteurs auprès d'enfants de riches familles russes. Peut-être étaient-ce des Jésuites venus de Saint-Pétersbourg ?

assemblée de paroissiens rédigea l'acte suivant[1] :

« Nous, soussignés, desservants, syndics et « adjoints de la communauté catholique française « de Moscou, de la première nomination de 1789, « déclarons que l'achat d'une maison sise à la « Srétenka[2] et appartenant à M. de Protassieff, « quoique fait par nous et sous notre nom pour « la somme de 10.000 roubles, a été fait cepen- « dant au profit et des deniers de la communauté « dont nous n'étions que les agents.

« Renonçons par conséquent à tous droits que « nous, nos héritiers, ou nos créanciers pourraient « prétendre en vertu de cet achat fait en notre « nom, déclarons en outre que, si les lois de la « Russie nous laissaient quelques droits sur la « dite maison, malgré notre renonciation, dans « ce cas nous en faisons un don pur et simple à la « communauté qui l'accepte par ces présentes. »

D'un autre côté la communauté reconnaissait :

« 1) Que c'est en son nom que la dite maison a « été achetée, et que toute affaire concernant cet « achat et cette maison la regarde et lui devient « propre et conséquemment :

1. Documents officiels, pages 15-16.

2. Au XVIII[e] siècle, les rues Grande Loubianka et Petite Loubianka étaient aussi désignées sous le nom de Srétenka. Le nom de Loubianka vient de Loub, Loubianoï, Loubotchny — tille, fait de tille — et tire son origine des cabanes en écorce de tilleul où l'on vendait autrefois les fruits et les légumes à l'endroit où se trouve actuellement la place de la Loubianka.

« 2) Que la somme de 6.000 roubles empruntée « à M. *Allard* [1] sur la maison qui lui demeure « hypothéquée et remboursable dans 4 ans, sera « acquittée par la communauté,

« 3) Que les sept lettres de change chacune de « 300 roubles, faites par les sieurs Abbé *de Mati-* « *gnicourt* et *Gambotti* [2] au profit du sieur *Allard* « et payables de six mois en six mois à commen- « cer du 24 juin prochain, seront acquittées par « la communauté,

« 4) Que la somme de 3.000 roubles qui reste « due sur celle de 10.000 roubles, prix de la mai- « son, et dont une lettre de change, payable au « 1er janvier prochain, a été donnée à M. Protas- « sieff par le sieur Gambotti, adjoint et marchand, « sous la caution du sieur Abbé *de Matignicourt* « sera aussi acquittée par la communauté,

« 5) Déclare que toutes demandes qui pourraient « être faites aux dits desservants, syndics et « adjoints acquéreurs, au sujet de la maison par le « gouvernement et la police, seront censées faites « à la communauté,

« 6) Déclare que la dite maison achetée par les

1. Allard, libraire français, était domicilié à la Grande Loubianka, maison du prince Nicolas Galitzine.

2. Antoine Gambotti, sujet italien, marchand de tabac, habitait dans la paroisse de *Spass na Glinitschach,* en face de l'église (cette église donne sur le square qui s'étend entre la place Ilinsky et la Solianka).

« desservants, syndics et adjoints, comme ses « agents, lui appartient réellement et qu'elle la « destine à y élever une église catholique et à y « former divers *établissements utiles* à la nation « française de Moscou,

« 7) Déclare enfin approuver la vente d'une « petite portion de terrain de la dite maison telle « qu'elle est spécifiée dans l'acte de la vente faite « au docteur Kerestoury[1] pour la somme de « 1.200 roubles, dont 900 roubles ont été reçus « comptant et les 300 autres seront acquittés les « premiers jours de juillet par lettre de change « faite au profit du sieur Gambotti, marchand et « adjoint.

« Fait et signé dans l'Assemblée de la commu- « nauté », etc[2].

Avant d'aborder le récit des vicissitudes par lesquelles passa la paroisse naissante avant d'acquérir un degré de stabilité suffisant, il convient d'interpréter le sens des actes que nous venons d'énumérer. L'idée qui se dégage est celle d'une œuvre incontestablement française, éminemment nationale. Voici, en effet, ce qui a eu lieu : les Français, fatigués de la longue tutelle de la

1. Ce nom est orthographié par erreur « Karistouri » à la page 16 des documents officiels.

2. Les signataires sont : L'abbé Pesme de Matignicourt, Antoine Gambotti, A. Gaillard, Trochard, Jouynes, C. Renaud, Lange, C. Adam, A. Dindon, Debeau.

paroisse cosmopolite du quartier allemand, ont voulu créer leur propre paroisse. Pour réaliser leur désir, ils se sont placés sous l'égide du *représentant de la France*, ont nommé des syndics et des représentants *français*, ont créé d'abord une chapelle dans le logement de leur agent consulaire, puis, effrayés par le caractère éphémère de ce premier établissement, ont acheté par un acte en due forme et payé de leurs deniers un terrain et une maison où ils ont établi une église. Le caractère français de cette fondation est donc incontestable ; s'il est contesté un jour, ce sera l'effet de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Si plus tard, par le fait d'une démarcation arbitraire, on attribue à la paroisse française des paroissiens qui, bien que parlant le français, sont d'une nationalité différente, leur adjonction n'aura que le caractère d'une faveur et ne constituera jamais une prise de possession, une mainmise. Il y aura peut-être, avec le temps, une sorte de servitude, mais la servitude n'a jamais constitué un droit sur la nue-propriété ; elle est une jouissance qui grève et déprécie la valeur d'une propriété, mais elle n'est que cela, et du jour où l'objet sur lequel elle s'exerce disparaît, elle cesse elle-même d'exister.

Le terrain destiné à l'établissement de la nouvelle paroisse était admirablement choisi. Situé

dans le quartier le plus commerçant de Moscou, à proximité des rues les plus animées, le Pont des Maréchaux, la Loubianka, la Miasnitskaïa, la Nikolskaïa, il occupait cependant un endroit peu fréquenté à cette époque et par conséquent propre au recueillement et à la prière. Autre avantage, la plupart des paroissiens habitaient dans son voisinage immédiat. Un grand nombre possédaient des maisons de commerce ou étaient domiciliés dans les rues adjacentes. A cette époque, comme de nos jours, la rue du Pont des Maréchaux était le grand centre du commerce étranger dont les Français détenaient une bonne part. La partie du quartier Miasnitsky où se trouve l'église française ayant été épargnée par l'incendie de 1812, sa configuration n'a presque pas changé, et l'itinéraire suivi au XVIIIe siècle par un paroissien français, domicilié au Pont des Maréchaux, pour se rendre à son église, était le même que de nos jours. Remontant la rue du Pont des Maréchaux [1] et traversant obliquement la Grande Loubianka, on pénétrait dans la rue Fourkassovsky (ainsi nommée du tailleur français Pierre *Fourcassé* [2]

1. Au XVIIIe siècle, rue Védenskaïa dans la partie comprise entre la Rojdestvenka et la Loubianka, ainsi nommée à cause de l'église de Védénié (De la Présentation de la Sainte-Vierge) qui se trouve à l'angle de la Grande Loubianka et du Pont des Maréchaux. Martinoff, *Noms des rues de Moscou* (en russe). Moscou, 1888.

2. Martinoff, *Noms des rues de Moscou*.

qui y possédait une maison en 1757). Longeant ensuite, à gauche, la maison du prince Alexandre Nicolaevitch Galitzine (1787), (actuellement maison du 3e Gymnase de Moscou), on ne tardait pas à arriver au point d'intersection de la Petite Loubianka [1] et de la rue Fourkassovsky. Tournant à gauche dans la Petite Loubianka, et longeant successivement la maison Galitzine, puis celle du chambellan Ivan Grigorievitch Naoumoff (1788), on apercevait, à droite, faisant face à cette maison, le terrain de la paroisse française. Nous avons vu plus haut que ce terrain et la maison qu'il renfermait, maison transformée en église le 30 mars 1791, avaient été achetés à un sieur Protassieff pour la somme de 10.000 roubles, mais que, pour diminuer la dépense, on avait revendu la même année (1791) une partie du terrain pour la somme de 1.200 roubles à un propriétaire voisin, le Dr Franz Kérestoury, conseiller aulique et opérateur à l'Université de Moscou [2]. Par suite de cette vente l'emplacement était des plus exigus : une bordure de quelques sagènes sur la rue, une petite cour intérieure et, au fond, le bâtiment de l'église,

1. Autrefois « Rue Nouvelle), Martinoff, *id.*

2. Le Dr Franz Kerestoury avait, au moment de la peste de Moscou (1770-1772), fait partie de la commission sanitaire nommée par le général Eropkine pour conjurer le fléau. Il était sous les ordres du prof. Wéniaminoff. *(Description de la Peste de Moscou)* (en russe). Moscou, 1775.

une pauvre maisonnette en bois mal appropriée à sa destination et aux besoins de la colonie. La maison et le terrain de la nouvelle paroisse portaient les nos 293 et 310. Ses voisins immédiats étaient en 1792 [1] le Dr *Franz Kérestoury*, dont la maison donnant sur la rue Milioutinsky, portait le no 309, *Catherine Lobkoff*, fille d'un conseiller d'état actuel (no 292, sur la Petite Loubianka), *Nicolas Pétrovitch Savéloff*, capitaine de cavalerie en second (no 294), *Ivan Tchérikoff*, marchand de Gjatsk, *Pélagie Ivanovna Blanckennagel*, femme d'un ingénieur en chef [2] (no 308, au Milioutinsky péréoulok), *Vassili Dokoutchaeff*, fabricant (no 307, même rue), le général-major *Nicolas Fédorovitch Liapounoff*, puis la *Princesse Sophie Ivanovna Wolkonsky* (no 290, Petite Loubianka), *Michel Milioutine*, assesseur de collège et fabricant de soieries [3], qui a donné son nom à la rue Milioutinsky (nos 306

1. *Indicateur de Moscou, 1792* (en russe).

2. En 1790, sur le projet de l'ingénieur Georges Blanckennagel, il avait été question de régulariser le cours de la Néglinnaïa (qui passe sous le Pont des Maréchaux), de l'enfermer dans un canal à ciel découvert et d'élever sur les rives des terrasses ornées de charmilles.

3. Sa fabrique située dans la maison possédée plus tard par Bardine, près de l'église polonaise et du même côté, en face de l'immeuble donné par M. A. Loutreuil au gouvernement français et destiné à être affecté à des institutions d'assistance française, comprenait en 1792 24 métiers et employait 65 ouvriers. Il fabriquait des étoffes et des rubans. Cette fabrique avait été fondée au commencement du XVIIIe siècle, par Alexis Jakovlevitch Milioutine.

et 312), *Ivan Samoïloff*, marchand de Véréï (n° 311, rue Milioutinsky). Citons encore les maisons suivantes situées à la Petite Loubianka dans le voisinage de l'église française : *Ivan Mikhaïloff* (n° 291), *Pierre Vassilieff* (n° 288), *Vassili Wassilieff* (n° 285), le premier prêtre, le second sacristain, le troisième diacre de l'église de Saint-Jean-le-Précurseur au coin de la rue Fourkassovsky.

Le Français qui se rendait à cette époque à l'église ne se doutait pas qu'il foulait un sol historique. La tradition place, en effet, dans la partie comprise entre la Grande Loubianka, la Sriétenka (autrefois Ousriétenka) et la Miasnitskaïa (autrefois Frolovskaïa), le berceau même de Moscou, le Koutchkovoé Polé (champ de Koutchko). Vers 1147 cet emplacement était occupé par les domaines d'un certain Koutchko, probablement originaire de Novgorod à en juger par les chroniques de cette principauté qui mentionnent fréquemment ce nom. Ce Koutchko, qui était « Tyssiatsky » (commandant de mille hommes) ayant manifesté de l'hostilité contre le prince Iouri Wladimirovitch Dolgorouky, fut mis à mort par lui, et ses domaines, entourés de palissades et défendus contre les incursions des nomades, devinrent le noyau de la cité actuelle [1].

1. Karamzine, *Histoire de Russie*.

Les maisons qui faisaient face en 1789 à la nouvelle paroisse offraient aussi un grand intérêt historique. Tout le terrain occupé par la maison de la Compagnie d'assurances de Moscou et la maïson du 3e Gymnase, terrain attenant au Makarievskoé Podvorié [1] et limité des trois autres côtés par la Petite Loubianka, la rue Fourkassovsky et la Grande Loubianka, appartenait au commencement du XVIIe siècle au prince Dmitri Mikhaïlovitch Pojarsky, le libérateur de la Russie en 1613, qui y possédait trois maisons. L'une d'elles occupait l'emplacement actuel de la Compagnie d'assurances, l'autre l'emplacement du 3e Gymnase. La tradition rapporte que c'est en ce lieu que le prince Pojarsky combattit en personne les Polonais, le 19 mars 1611 [2]. N'est-il pas curieux de faire un rapprochement, à deux siècles d'intervalle, entre le prince Pojarsky qui sauva la Russie envahie par les Polonais, et le comte Rostopchine qui, en donnant l'ordre d'incendier Moscou et en privant la Grande Armée de tout moyen de subsistance, l'obligea à effectuer sa retraite. Mais le rapprochement devient plus curieux encore quand on songe que la maison du comte

1. Hôtellerie du monastère de Makarieff.

2. On se battit du reste dans toutes les rues de Moscou, à la Pétrovka, de l'autre côté de la Néglinnaïa, à la Tverskaïa, à la Nikitskaïa, à l'Arbate, à la Znamenka, à la Prétchistenka, etc. Karamzine, *Histoire de Russie.*

Rostopchine se trouvait précisément sur le terrain ayant appartenu au prince Pojarsky [1].

Le 30 mars 1791, l'église nouvellement installée fut bénie et dédiée à saint Louis, roi de France, avec la permission de l'archevêque de Mohileff et celle du gouvernement civil, par M. Jean-Baptiste *Pesme de Matignicourt*, curé desservant, en présence de M. *de Bosse*, chargé des affaires du vice-consulat de France à Moscou, exerçant les fonctions de syndic avec MM. *Poulleau* et *Lefebvre* [2]. Le 20 avril de la même année on procéda à l'élection de nouveaux syndics. L'assemblée des paroissiens décida que « le curé et le « vice-consul de France seraient syndics perpé-

1. Voici en effet les noms des propriétaires qui se sont succédé depuis 1778 jusqu'à nos jours : en 1778, la princesse Khovansky; en 1785, la Poste Allemande (?); en 1788, le chambellan Ivan Grigoriévitch Naoumoff ; en 1793, le prince Paul Mikhaïlovitch Wolkonsky ; en 1812, le comte Fédor Vassilievitch Rostopchine ; en 1824, la comtesse Catherine Pétrovna Rostopchine, sa veuve ; en 1828, le comte André Fédorovitch Rostopchine ; en 1842, le comte Nicolas Vassilievitch Orloff-Dénissoff ; en 1858, Daria Alexéevna Schipoff ; en 1868, le conseiller privé Nicolas Pavlovitch Schipoff, mari de la précédente ; depuis 1884, la Cie d'Assurances de Moscou. N. P. Antoucheff, *Chronique de l'Eglise de la Présentation de la Sainte-Vierge*. Moscou, 1897 (en russe).

2. Docum. officiels. *Registre paroissial*, n° 3. L'acte relatif à cette inauguration est signé par MM. l'abbé Pesme de Matignicourt curé, de Forceville, Chaine, chevalier Des Essarts, De Lanlo, Adam, Charles Martin, Jean Bonnat, Dufresne, De Laval, J.-E. Poulleau syndic, Brochart, La Tombelle, A. Gambotti, D. C. Bosse, Lefebvre, Deleau, Petit, Pacque Reyfel, A. Dindon, Kampff, Lange, Douvre.

« tuels et que l'on nommerait les syndics do-
« miciliés à Moscou et les adjoints aussi domi-
« ciliés à Moscou ; que les syndics et adjoints
« seraient en charge pendant 3 ans et que 2 syn-
« dics, 2 adjoints domiciliés et 2 adjoints non
« domiciliés (?) exerceraient leurs fonctions pen-
« dant une année, de manière à ce que tous les six
« puissent être en fonctions à chaque moment
« donné [1]. »

Immédiatement après cette réunion, l'abbé *de Matignicourt* entama des démarches auprès de l'archevêque de Mohileff pour la délimitation des deux paroisses catholiques de Moscou, l'ancienne paroisse de la Sloboda et la nouvelle paroisse française. L'archevêque demanda au gouverneur de Moscou de charger un officier civil de présider à l'inscription des catholiques à l'une ou à l'autre église. Le 1er décembre 1791 l'archevêque

1. L'abbé Pesme de Matignicourt curé et le sieur de Bosse ont été reconnus comme syndics nés du fait de leurs charges ; MM. Poulleau et Lefebvre ont été renommés pour un an. MM. de Reyjoly et Deleau ont été nommés syndics pour deux ans, MM. Gambotti et Dindon pour trois ans. MM. Bordenave et Renaud ont été renommés adjoints domiciliés pour un an, MM. Brochard et Lange ont été nommés pour deux ans, MM. Delsalle père et Adam pour trois ans. Enfin on a nommé adjoints non domiciliés MM. Lanlay, Martin Précourt, Forceville et Alain. Le titre d'adjoint perpétuel a été décerné à MM. La Tombelle et Sauvage. Ont accepté : MM. Deleau syndic, Jacques Reyjoly, Jacques Brochart, de Lanlay adjoint, de Forceville, Pierre Lefebvre syndic, Alin *(sic)*, Dindon.

écrivait à l'abbé *de Matignicourt*[1] : « La division » des paroisses ayant été une fois faite, je suis en « droit de supposer que les curés respectifs, se sou- « venant de leurs devoirs qu'ils ont appris au sémi- « naire, les observeront exactement, qu'ils de- « vront demander à ceux qui viendront réclamer « les secours spirituels à quelle paroisse ils appar- « tiennent ; la liberté de l'exercice de la religion « ne veut pas dire que l'on puisse recevoir les « saints sacrements dans telle paroisse qu'il « plaise. »

Un mémoire de l'abbé *de Matignicourt*[2] nous montre que la police n'avait pas compris ou avait mal appliqué l'ordre des autorités relatif à la délimitation des paroisses ; d'autre part, le curé de l'église de la Sloboda n'avait pas observé les règlements et avait exercé ses fonctions auprès de paroissiens de l'église française. Il en était résulté, entre les desservants des deux églises, un désaccord qui provoqua, de la part de l'archevêque, l'arrêté suivant[3] : « 1° les sujets du « royaume de France composent la nouvelle « paroisse ; 2° tous les autres catholiques appar- « tiennent à l'ancienne paroisse ; 3° parmi ces « derniers, ceux dans le pays desquels la langue

1. Doc. officiels, pages 22 et 23 *(Registre paroissial,* page 24).
2. Doc. officiels, pages 24-27 *(Registre paroissial,* n° 1, page 8).
3. Doc. officiels, pages 28-29 *(Registre paroissial,* n° 1, page 25).

« française est vulgaire et qui pourraient peut-« être en parler une autre, l'allemand par « exemple, auront la liberté de choisir entre les « deux paroisses et ne pourront abandonner « celle qu'ils auront choisie ».

Aux mois de mai et de juin 1792 parurent deux nouvelles ordonnances du Consistoire ecclésiastique de Mohileff fixant la délimitation des paroisses française et allemande. Les Français se confinèrent avec un soin si jaloux dans les limites de leur paroisse que, le 10 août 1792, il fut décidé [1] que le sieur Gambotti, de nationalité italienne, qui avait été élu syndic avant la division des deux paroisses, serait remplacé aux prochaines élections par une autre personne [2]. Néanmoins le différend qui existait entre les deux paroisses continua les années suivantes et ce n'est qu'en 1812 qu'eut lieu leur démarcation définitive. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Cependant l'emplacement primitif de la paroisse française se trouva bientôt insuffisant pour y loger tous les services, et il fallut l'agrandir par une première acquisition faite le 20 juin 1791. De grands embarras financiers, qui mirent la fonda-

1. Doc. officiels, page 21 (*Registre paroissial*, n° 3, page 6).

2. Il fut nommé, en reconnaissance de ses services, syndic honoraire. Doc. officiels, page 21. (*Registre paroissial*, n° 3, page 6).

tion récente à deux doigts de sa perte et ne purent être conjurés que grâce au zèle de quelques paroissiens, suivirent cette acquisition, et ce n'est que le 16 février 1806 que la propriété de la paroisse française reçut sa configuration actuelle. On se rendra compte des difficultés éprouvées si l'on songe qu'il avait fallu racheter le terrain même sur lequel l'église était construite, terrain qui, par suite du non-payement des dettes contractées lors de la première acquisition, avait passé en plusieurs mains. Une hypothèque de 6.000 roubles, augmentée bientôt de 1.500 roubles avait été faite au nom du sieur Allard, libraire à Moscou, en garantie des sommes qu'il avait avancées en 1791 ; la créance *Allard* avait été cédée au sieur *Mayet* qui, ne parvenant pas à se faire rembourser, s'était fait adjuger, par un jugement rendu en 1795, d'abord les fonds appartenant à l'église, puis, en 1797, le terrain de la paroisse. Depuis, ce terrain avait passé dans les mains de plusieurs personnes, notamment dans celles du sieur *Jean Ronoulère*, et finalement était devenu la propriété de la dame Rosa Ivanovna Ferster, fille d'un musicien privé de la cour de S. M. Impériale, qui, à son tour, le revendit, le 16 février 1806, à la paroisse.

Indépendamment du terrain bien réduit qui avait servi à l'établissement de l'église en 1790, la

dame Ferster, aux termes de l'acte du 16 février 1806 [1], avait vendu à l'administration paroissiale, pour le prix total de 10.000 roubles, un lot important s'étendant jusqu'à la rue Milioutinsky. Par suite la paroisse se trouva posséder un terrain ayant les dimensions suivantes : sur la Petite Loubianka 58 sagènes de longueur ; sur la rue Milioutinsky 64 sagènes et 2 archines ; en profondeur, du côté droit, 39 sagènes et 1 archine, du côté gauche 35 sagènes.

Nous terminerons ici l'historique de la paroisse pour nous occuper des paroissiens eux-mêmes, des Français qui composaient notre colonie à la fin du XVIIIe siècle.

1. Doc. officiels, page 35.

CHAPITRE III

Le commerce français à Moscou de 1789 à 1812.

L'ouverture de maisons de commerce françaises dans les rues avoisinant l'église française remonte à la fin du XVIIIe siècle. Jusqu'à l'année 1783, nos compatriotes, de même que les autres étrangers et les marchands russes, étaient astreints à l'obligation de vendre leurs marchandises au Gostinoï Dvor (bazar). Cette coutume, tout orientale, en vigueur depuis un temps immémorial dans toutes les villes russes, était devenue de règle sous le règne de Pierre le Grand (ordonnances du 29 août et du 12 novembre 1698). Par l'oukaze du 28 juin 1782, complété par celui du 8 juillet de la même année, l'impératrice Catherine II avait permis aux commerçants d'établir des boutiques et des comptoirs dans les maisons particulières. Nos compatriotes en profitèrent pour installer leur commerce sur tous les points de Moscou, mais principalement dans le voisinage du Pont des Maréchaux. En 1789, ils y étaient groupés en

si grand nombre que l'expression « aller aux boutiques françaises » signifiait, dans le langage courant, se rendre au Pont des Maréchaux.

Avant de passer en revue ceux de nos commerçants dont nous avons pu retrouver les noms, de parler de leurs genres de commerce et de leurs habitudes, nous croyons devoir décrire avec quelques détails le cadre habituel de leurs occupations. Nous attachons une grande importance à cette reconstitution de la physionomie des lieux à l'époque qui nous intéresse, car toute image du passé qui n'est pas renfermée dans un cadre déterminé n'offre à l'esprit qu'une impression flottante, sans contours précis, un fantôme que l'imagination ne saurait fixer. Puis, n'est-ce pas faire revivre en quelque sorte un être humain, depuis longtemps disparu, que de pouvoir dire : il a vécu, agi, aimé, souffert à l'endroit près duquel nous passons, il a foulé le sol que nous foulons en ce moment !

La rue, désignée actuellement sous le nom de « Pont des Maréchaux », ou, plus exactement, la partie de cette rue qui est comprise entre le ruisseau de la Néglinnaïa (aujourd'hui recouvert) et la Loubianka, sur le penchant de la colline, était connue autrefois sous la dénomination de « Hauteur de la Néglinnaïa » (Néglinny Verkh). On l'appelait aussi « montagne » (colline) des Maré-

chaux-ferrants, à cause du grand nombre de ces artisans qui y avaient établi leurs forges. Leurs izbas étaient disséminées parmi les prés et les terrains vagues sur le versant incliné vers la Néglinnaïa, dans l'espace compris entre le couvent de la Nativité (Rojdestvensky) et le mur d'enceinte de la Ville Blanche au nord, la Loubianka ou Sriétenka à l'est, la Sophika au sud, la Néglinnaïa à l'ouest. A côté de l'église Sainte-Sophie dite « du Château » ou « près du Château d'Artillerie », s'élevait une construction d'aspect rébarbatif », le « Pouchetchnoï Dvor », fonderie de canons établie, à ce que l'on suppose, par le Tsar Ivan le Terrible. Cette fonderie occupait exactement l'espace compris aujourd'hui entre le Téatralny Proïezd au sud, la Sophika (nommée autrefois Pouchetchnoï péréoulok, rue des canons) au nord, la Rojdestvenka à l'est, et le Néglinny Proïezd à l'ouest. Son emplacement est indiqué dans un plan allemand du XVIIe siècle où l'on voit figurer aussi l'église Sainte-Sophie et l'église des Saints Joachim et Anne dite « de l'autre côté du château d'Artillerie [1]. » De l'autre côté

1. Cette église dont il est fait mention dans les recensements de 1625, 1686, 1689 et 1722 (P. Khavsky, *Moscou depuis 700 ans*, 1847) a dû être démolie à la fin du XVIIIe siècle. Elle occupait exactement, dans la Sophika, l'emplacement de la maison n° 5 (entre la maison Djamgaroff et le Podvorié de Souzdal, maison appartenant actuellement à l'église Sainte-Sophie). Dans le recen-

se rapportait à l'observateur qui, placé au Kitaï-Gorod, regardait dans la direction du nord. Plus tard, on établit, dans le voisinage de l'église Sainte-Sophie, un dépôt d'Artillerie, qui existait encore vers 1835. Il se trouvait à l'angle de la Sophika et de la Rojdestvenka actuelles, à l'endroit où s'élève maintenant la maison Zakharine dont il occupait l'emplacement des cours intérieures.

Un pont en bois, construit à une époque inconnue, était jeté sur le ruisseau fangeux de la Néglinnaïa qui formait, à peu de distance en aval, deux étangs et faisait tourner un moulin [1]. Ce pont en bois fut remplacé en 1754 par un pont en pierre dont l'arche unique se trouve recouverte par le pavé de la rue actuelle. A cette époque tout l'espace compris entre la place de la Trouba (du Tuyau) et le Pont des Maréchaux, espace occupé en majeure partie par des terrains vagues appartenant à la Couronne, était impraticable en

sement de 1722 il est fait mention, à propos de cette église, d'un cimetière (Pogoste) installé sur un terrain acheté au sieur Kondareff. Ce cimetière, à en juger par les pierres tombales et les ossements découverts lors des travaux de canalisation, devait empiéter sur la Sophika actuelle et peut être la barrer entièrement à cet endroit ; il devait être contigu au château d'Artillerie.

1. En 1785, on voyait encore, sous les murs du Kremlin, les traces du barrage de ce moulin. En amont, au-delà du Pont des Maréchaux, on voyait aussi deux étangs, aujourd'hui comblés, sans compter l'étang de la Samoteka qui subsiste encore.

temps de pluie. Les grandes averses le transformaient en un marais infranchissable qui, au moment des grandes chaleurs, laissait subsister des flaques d'eau croupissante. Les rives de la Néglinnaïa étaient bordées de sentiers qui aboutissaient au Pont des Maréchaux, auquel on accédait par un escalier de 15 marches pratiqué sous l'arche unique du pont. Cet escalier était constamment envahi par les mendiants et les marchands ambulants.

La Néglinnaïa était le réceptacle de toutes les immondices des quartiers qu'elle traversait et formait, sous les murs du Kremlin, à l'endroit où se trouve actuellement le Jardin Alexandre, un véritable cloaque qui répandait des miasmes dans tout le quartier avoisinant. Sous le règne de l'impératrice Catherine II, vers 1792, commencèrent les travaux de canalisation de la Néglinnaïa. Son lit fut enfermé entre deux berges en pierre ; les rives aplanies et surélevées de 4 archines environ au moyen des matériaux provenant de la démolition du mur d'enceinte de la Ville Blanche, servirent à établir une rue et un boulevard. Enfin, sous le règne de l'empereur Alexandre Ier, vers 1820, la Néglinnaïa fut recouverte, sur la plus grande partie de son parcours à travers la ville, d'une voûte en pierre. En même temps on fit des travaux de terrassement pour diminuer l'incli-

naison de la pente de la rue du Pont des Maréchaux qui était très raide.

Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, un haut personnage, le comte Ivan Illarionovitch Worontzoff avait complètement modifié l'aspect de cette partie de Moscou en élevant six maisons en briques dans l'espace compris entre la Néglinnaïa et la Rojdestvenka [1]. En 1792, ces maisons portaient les n[os] 403, 414, 415, 416, 480 et 481. Le n° 403 devait s'élever à la Rojdestvenka, à l'endroit précis où se trouve l'école Strogonoff, les n[os] 414, 415, 416, bâtis sur le penchant de la colline, devaient présenter leurs façades à la Néglinnaïa dont ils étaient séparés par des terrasses et des jardins à la française ornés d'orangeries et de constructions rustiques. L'indication de leur position au XVIII[e] siècle est fournie par leur numérotation qui correspond, pour le n° 403, à celle de la Rojdestvenka, pour les n[os] 414, 415, 416, à celle des maisons en bordure du ruisseau (Kanava) de la Néglinnaïa. Elles devaient donner aussi sur la ruelle Sandounovsky et englober peut-être le terrain actuel des bains Sandounovsky. Ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette supposition, c'est l'existence d'une pièce d'eau qui se voyait encore, il y a quelques années, derrière les anciens

1. A gauche en gravissant la rue.

bains Sandounovsky. Cette pièce d'eau ne serait-elle pas un dernier vestige des pièces d'eau qui ornaient les jardins à la française, que le comte Ivan Illarionovitch avait fait établir sur le versant de la colline des Maréchaux, à l'endroit où retentissaient autrefois les marteaux et brillaient les feux de forge des maréchaux-ferrants ? Ces maisons devaient être séparées du Pont des Maréchaux par de vastes cours, en bordure desquelles furent élevées sur la rue (à l'endroit où se dressent actuellement les maisons Trétiakoff et San Galli), des constructions basses où s'établirent d'abord des boutiques allemandes, puis des boutiques juives bientôt fermées par les autorités, enfin, quelques années avant 1789, des magasins français (articles de modes, joaillerie, comestibles, confiserie, cafés, librairies, etc.). Ces magasins ne tardèrent pas à prospérer et à devenir les plus achalandés de tout Moscou [1].

Vers la fin du XVIII[e] siècle, Ivan Illarionovitch Worontzoff vendit ses maisons à une riche pro-

1. Je n'ai pas trouvé trace dans les documents, relatifs à l'époque dont je m'occupe, des noms des Bibikoff, des Boborykine, des princes Bariatinsky, des Boutourline, des Wolynsky qui, au dire de Pyliaeff, *Le Vieux Moscou*, suivirent l'exemple des Worontzoff et élevèrent, près du Pont des Maréchaux, des maisons en briques. Il est probable qu'ils s'y établirent à une époque antérieure et revendirent leurs maisons, ou bien que ces maisons, par le fait des alliances et des héritages, changèrent de noms. F. T.

priétaire, madame Békétoff, dont le beau-fils, Platon Pétrovitch, écrivain, éditeur et mécène fameux, fonda une imprimerie à cet endroit et ouvrit une librairie qui devint bientôt le rendez-vous de tous les littérateurs et artistes moscovites. L'imprimerie Békétoff, remarquable par la beauté de ses impressions de livres et d'estampes, se trouvait dans la maison donnant sur la Rojdestvenka, maison qui devint plus tard la propriété de l'Académie médico-chirurgicale, puis de la Clinique de l'Université de Moscou (actuellement Ecole Strogonoff).

En 1793, le n° 403 portait le nom du comte Ivan Illarionovitch, les n°s 414, 415, 416, celui du comte Artème Ivanovitch. Toutes ces maisons dépendaient de la paroisse de l'église Saint-Nicolas, dite « des Sonneurs ». Les voisins de ces hauts personnages étaient en majeure partie des sonneurs, des sacristains ou des bedeaux des cathédrales du Kremlin. Leurs pauvres maisons occupaient les parties basses des rues qui descendaient vers la Néglinnaïa et en bordaient les rives marécageuses. Au coin du Pont des Maréchaux et du Néglinny Proïezd actuels, à côté du pont, se trouvait la maison Simoni qui portait le n° 413. En 1788, cette maison avait appartenu à un négociant français, Alexandre Gaillard.

Les n°s 480 et 481, qui appartenaient à la com-

tesse Irène Ivanovna, femme du comte Illarion Ivanovitch Worontzoff, et dépendaient de la paroisse de la Nativité de Stolechniki[1], devaient occuper, entre la Néglinnaïa et la Petrovka, l'emplacement actuel de la maison Schorine et probablement celui des maisons Depret, Gonetzky et Matviéeff, jusqu'à la maison de la Société de Crédit de Moscou[2].

En face des maisons de la comtesse Irène Ivanovna Worontzoff, sur l'emplacement actuel du passage Solodovnikoff, s'élevait au xviiie siècle l'église de la Résurrection Glorieuse, dite « des Vieux Hospices », démolie après 1812. Son entrée était sur la Pétrovka en face de la maison Khomiakoff[3] ; le terrain en dépendant s'étendait en profondeur, à l'est, jusqu'à la Néglinnaïa et renfermait un cimetière (Pogoste) et des maisons habitées par le personnel de l'église[4].

Tout le terrain, situé à la suite de cette église, dans la direction de la place actuelle du Grand Théâtre, terrain occupé actuellement par les passages Solodovnikoff, Goloftiéeff, Alexandrovsky et par le Petit Théâtre, appartenait au prince

1. A la Pétrovka.
2. Autrefois maison du gouverneur civil.
3. Cette maison existait déjà au xviiie siècle ; elle était en bois.
4. Fédote Davydoff, prêtre (en 1793, n° 482), Alexis Fédoroff, sacristain (n° 483), Ivan Ivanoff, diacre (n°s 485 et 487), Nikita Vodopianoff, relieur de l'Université de Moscou (n° 484).

Vasili Fédorovitch Sibirsky, général-lieutenant, qui y possédait de nombreux corps de logis en façade sur la Pétrovka et sur la Néglinnaïa, corps de logis séparés par de vastes cours. Le prince Sibirsky possédait aussi une partie de la place actuelle du Grand Théâtre, qui ne prit sa configuration définitive qu'après l'expropriation, au commencement du XIX[e] siècle, pour cause d'utilité publique, d'une portion de ce terrain. Une partie des maisons du prince Sibirsky, celles qui renferment le Petit Théâtre, fut vendue au marchand Varguine et revendue plus tard par ce dernier à la Couronne. Les maisons Sibirsky faisaient face au théâtre Petrovsky, construit et exploité de 1780 à 1796 par l'Anglais Maddocks, consumé par un incendie en 1805 [1].

Nous avons dit que l'emplacement de l'église de la Résurrection-Glorieuse et des maisons Sibirsky confinait aussi à la Néglinnaïa. En 1790, sur le projet de l'ingénieur Georges Blanckennagel, dont la femme possédait une maison à côté de l'église française, il avait été question de régulariser le cours de ce ruisseau, de l'enfermer dans un canal à ciel découvert et d'élever sur les rives des terrasses ornées de charmilles. A cette époque, la

1. En face des maisons Sibirsky, de l'autre côté de la Néglinnaïa, se trouvait la maison des princes de Géorgie (emplacement actuel de l'école du théâtre et de l'hôtel de l'Europe).

Néglinnaïa, sur son parcours à travers l'emplacement actuel de la place du Théâtre, était bordée, à droite, d'une rangée de boutiques basses et de maisons. Parmi ces dernières se voyaient les maisons du marchand Patrikiéeff, qui étaient séparées de la typographie du Sénat, à l'endroit où s'élève l'hôtel Continental, par une étroite ruelle.

Franchissant le Pont des Maréchaux et gravissant la pente de la colline, on trouvait à droite, en 1790, les maisons du capitaine Dmitri Polouektoff (n° 346), du major en premier Pierre Alexandrovitch Sabakine (n° 344), du conseiller de collège Alexandre Démidoff (n° 343), du colonel prince Nicolas Ivanovitch Odoevsky (n° 342)[1].

Nous avons dit plus haut que le « Dépôt d'artillerie » devait occuper l'emplacement actuel de

1. Au commencement du XIXe siècle on trouvait, dans le voisinage du Pont des Maréchaux, les maisons suivantes : *Dumoutier*, L. Bekkers (qui devaient donner sur deux rues : le Pont des Maréchaux et la Sophika à l'endroit où se trouve actuellement la maison Junker), Annenkoff (à la Pétrovka, près du Pont des Maréchaux), Schmidt (près du pont), *Riss*, libraire français, associé de *Saucet* (à la Pétrovka, peut-être sur l'emplacement actuel de la maison Depret), *Goutte* (près du Pont des Maréchaux).

Dans la paroisse de l'église des Saints-Joachim-et-Anne, à la Sophika et au bord de la Néglinnaïa, on trouvait, au commencement du XIXe siècle, les maisons suivantes : Egor Mingaleff, régistrateur de collège (n° 407), Ivan Grigorieff, diacre de la cathédrale de Kazan (n° 404), Vassili Ivanoff, prêtre de la cathédrale des Archanges (n° 405), Catherine Ivanoff, femme de marchand (n° 406), Tikhon Ovodoff, marchand de Toula (n° 408), le Podvorié de Souzdal, encore existant (n° 411).

la maison Zakharine[1]. Si tel est le cas, il faisait face au Podvorié de Tver, qui existe encore actuellement[2], et à la maison de la princesse Nastasie Vassilievna Dolgoroukoff-Krymsky qui lui était contiguë de 1783 à 1813[3].

1. Les documents que nous avons pu recueillir déterminent assez exactement sa situation. Il devait se trouver au-dessous de l'église Sainte-Sophie, à l'endroit occupé actuellement par le Club Allemand et les cours de la maison Zakharine. Nous n'avons pu toutefois déterminer s'il était en façade sur la rue du Pont des Maréchaux (autrefois rue Védensky). Peut-être en était-il séparé par la maison Sobakine ?

2. Ce Podvorié, érigé vers 1485, après l'annexion de la principauté de Tver par les grands-princes de Moscou, avait reçu le nom de l'évêque de Tver, saint Varsonophie. Il était enclavé autrefois dans l'ancien couvent Varsanofievsky, supprimé en 1775, qui a donné son nom à la ruelle du même nom. A ce couvent attenait un cimetière des pauvres où l'on enterrait les mendiants, les vagabonds, les suppliciés, les gens morts de mort violente. Les restes de Boris Godounoff et des membres de sa famille y furent transférés par ordre du faux Dmitri, après la violation de leurs sépultures dans la cathédrale des Archanges. Dans la suite, le percement d'une ruelle, le Varsanofievsky péréoulok, sépara le terrain du couvent de celui du Podvorié (hôtellerie d'un monastère).

3. Voici la succession des propriétaires de cette maison de 1780 à nos jours : Ivan Vlassovitch Loguinoff, major du régiment de dragons de Saint-Pétersbourg (1780) ; princesse Nastasie Vassilievna Dolgoroukoff-Krymsky (1783) ; lieutenant-colonel Serge Ivanovitch Tolboukhine (1813) ; Alexandra Dmitrievna Tolboukhine, veuve du précédent (1823) ; Michel Mikhaïlovitch Wolynsky, conseiller d'état actuel (1828) ; princesse Dolgoroukoff (1838) ; princesse Gagarine (1844) ; actuellement elle appartient à un prince Gagarine.

La tradition place en ce lieu la demeure de la « Soltytchikha » (Daria Nikolaevna Soltykoff), sorte d'ogresse comparable au fameux Gilles de Rais, qui martyrisait ses paysans et ses domes-

A l'angle de la Grande Loubianka et du Pont des Maréchaux, faisant suite au Dépôt d'artillerie, se trouvait, à la fin du XVIIIe siècle, la maison du prince Nicolas Alexéevitch Galitzine, actuellement encore propriété de la même famille. Cette maison, à peine remaniée, est un vestige authentique de l'époque qui nous occupe.

Remontant la Loubianka, à gauche, on trouvait à l'angle de cette rue l'église de la Présentation de la Vierge[1], puis la maison du conseiller aulique Antoine Antonovitch Tells[2]. Plus loin se succédaient les maisons suivantes : Dmitri Borissovitch Polouektoff, major de cavalerie[3], Gabriel Petroff, marchand de Kazan[4].

Faisant face à ces maisons, on apercevait en redescendant à gauche vers la place de la Lou-

tiques et fut enfermée par ordre de l'impératrice Catherine II, après confiscation de ses biens, au couvent Ivanovsky où elle mourut en 1801. Le fait de sa résidence en ce lieu, contesté par beaucoup d'historiens, m'a été affirmé par un vieil habitant de Moscou qui le tenait de son grand-père, contemporain de la Soltykoff. Sa maison devait se trouver à l'endroit occupé actuellement par le magasin Muir et Merrilies.

1. Construite vers 1514 par l'architecte italien Aleviso et reconstruite en 1749. Son aspect n'a pas varié depuis cette dernière date.

2. De 1778 à 1812, actuellement maison Varguine (depuis 1820).

3. De 1778 à 1792, actuellement maison G.-A. Popoff.

4. De 1787 à 1800, puis maison Loukhmanoff, fameux marchand d'antiquités et d'objets d'art (de 1800 à 1841), actuellement propriété de L. D. Bauer qui possède une autre maison non loin de là.

bianka, les propriétés des personnes suivantes : la maison du chambellan Alexandre Jakovlevitch Korsakoff-Rymsky [1], le Makarievskoé Podvorié, la maison du chambellan I. G. Naoumoff dont il a déjà été question à propos de l'église française, la maison Babouchkine [2], la maison des princes Dadian [3].

En nous étendant aussi longuement sur l'histoire et la topographie du Pont des Maréchaux et des rues qui l'avoisinent, nous n'avons pas eu la prétention de vouloir confiner l'activité commerciale de nos compatriotes dans les limites de ce quartier. Elle s'exerçait en effet sur tous les points de Moscou, dans toutes les grandes rues commerçantes telles que la Nikolskaïa, la Ilynka, la Miasnitskaïa, la Pétrovka, la Dmitrovka, la Tverskaïa, la Nikitskaïa, l'Arbate. Toutefois, la rue du Pont des Maréchaux était son lieu d'élection et personnifiait réellement, à la fin du XVIII[e] et au commencement du XIX[e] siècle, le commerce français à Moscou. C'est pourquoi nous l'avons

1. De 1790 à 1807. De 1778 à 1790 cette maison avait appartenu à Nicolas Artémiévitch Zagriajsky, major en second de la Garde. Actuellement elle appartient au couvent Ivanovsky.

2. De 1789 à 1796, puis maison Alexandre Pétroff, domestique du comte N. P. Schéreméteff (de 1796 à 1828). Actuellement maison Bauer.

3. De 1778 à 1813. De 1813 à 1894, propriété de la famille Mossoloff, actuellement maison de la C[ie] d'assurances Russie.

étudiée en détail et avons consacré à l'histoire de ses maisons des recherches, que nous n'avons pas cru devoir faire pour les autres maisons habitées par nos compatriotes sur d'autres points de la grande ville. Pousser plus avant cette description, ce serait faire l'histoire de Moscou, ce qui dépasserait à la fois notre compétence et les dimension du plan que nous nous sommes assigné.

A la fin du xviii[e] siècle, notre commerce dans les deux capitales, Saint-Pétersbourg et Moscou, était très considérable. L'insignifiance de notre commerce maritime, exprimée par le mouvement des entrées et des sorties de nos bâtiments, pouvait donner le change sur le chiffre réel de nos transactions dans l'intérieur du pays. En réalité, les produits français y pénétraient en quantités considérables sous pavillon anglais ou hollandais et exerçaient sur le consommateur russe le même attrait que notre langue et notre littérature exerçaient sur les esprits. De tous les produits sortis de nos manufactures, les articles de modes tenaient le premier rang. La supériorité de notre goût en matière d'élégance féminine était, comme aujourd'hui, admise sans conteste et le nom de Madame Bertin [1] exerçait, dans les questions de

1. Célèbre couturière parisienne.

modes, le même prestige que celui de Voltaire dans les questions d'ordre intellectuel. Après les modes venaient les articles de luxe : parfumerie, bijouterie, joaillerie, bronzes d'art, céramique, verrerie, puis les produits alimentaires : vins, liqueurs, conserves, fruits, articles de confiserie, huiles de Provence, enfin les productions de l'esprit français, livres et journaux, productions aussi incontestées que l'étaient les modes et les parures. Nous allons passer successivement en revue ces divers genres de commerce et leurs représentants français à Moscou.

Nous ne les citerons pas tous, la tâche serait impossible : bien des noms ont échappé à nos recherches et resteront à jamais oubliés. Nous n'avons retenu les noms que de ceux de nos compatriotes qui, par leurs annonces dans les journaux du temps, ont laissé des témoignages de leur activité.

Il est à remarquer que le commerce à cette époque était loin de s'être spécialisé comme de nos jours. La plupart de nos commerçants cumulaient les différentes branches du commerce, même les moins aisées à assortir. Tel, qui s'était établi en qualité de libraire, tenait aussi de la parfumerie et des articles de mercerie. L'épicerie, le commerce des vins, la confiserie et la parfumerie faisaient bon ménage ensemble dans la

même boutique. Il n'y avait pas de démarcation bien nette entre les différents genres de commerce; cela ressemblait un peu à ces bazars américains, installés aux limites de la civilisation, qui débitent de la pacotille de traite. Il faut chercher la cause de cette confusion dans l'habitude, invétérée chez le Russe, d'avoir affaire au même individu et de le charger, une fois qu'il a mérité sa confiance, de toutes ses commissions. Le libraire dont il est question plus haut avait dû être prié, à un moment donné, de procurer à son client tel ou tel article difficile à trouver sur la place. En passant un ordre de librairie, il avait fait joindre l'article demandé à son ballot trimestriel et était devenu mercier, à titre accidentel d'abord, puis à titre permanent, la complaisance s'étant trouvée avantageuse et de bon profit. Il en était donc du commerce comme des sciences, avant qu'une rigoureuse classification vînt les séparer, les spécialiser et les débarrasser de tous les impedimenta qui gênaient leur essor dans les siècles précédents.

Nous conformant autant que possible à la nomenclature que nous avons indiquée ci-dessus, nous trouvons, de 1789 à 1812, notre commerce représenté à Moscou par les personnes suivantes : le sieur *Duchêne*, établi à la Pétrovka (maison du prince Droutzkoff) fait le commerce de blondes, indiennes, gilets à la mode, bonnets, pommade,

parfums, rasoirs, liqueurs ; *Allard* [1] (rue Ilynka) tient les casimirs anglais « dans un goût nouveau », les bas de soie, etc. ; *Pierre Gouffier* (Loubianka, en face de l'église de la Présentation de la Sainte-Vierge) offre à sa clientèle l'Eau de Venise pour les dames, la pommade rouge pour les lèvres, les savons, la poudre à dent, le chocolat d'Espagne et aussi des veilleuses en métal ; *Pincemaille* (Pokrovka, maison Kamensky) vend des crayons de pastel pour « réparer des ans l'irréparable outrage » ; un sieur *Martin* est établi marchand de modes au Pont des Maréchaux ; Madame *Aubert-Chalmé* [2], dont le magasin se trouve entre la Tverskaïa et la Dmitrovka (probablement rue des Gazettes), tient des aromates pour parfumer les appartements, des capotes de castorine et de taffetas ouatées pour hommes et pour dames, des chapeaux en paille fine et blanche, etc. ; *Louis Ségui* (Tverskaïa, maison N. M. Pochodiachine, à côté du magasin anglais), tailleur pour hommes, fait aussi des capotes de femmes sur les derniers modèles de Londres ; son épouse fait aussi toutes sortes de corsets ; près

1. Ne pas confondre avec Allard et Cie, libraires.

2. Marie-Rose Chalmé, femme de Jean-Nicolas Aubert, natif de Château-Salins (Meurthe), mort à Moscou le 17 juin 1826, à l'âge de 54 ans. *Relation du séjour des Français à Moscou et de l'incendie de cette ville en 1812,* par A. Gadaruel (Ladrague). Bruxelles, 1871, 1 vol. in-12.

du Pont des Maréchaux se voient les magasins de modes de Madame *Goutte* [1], de Madame *Homette*, une boutique « A la Corbeille », une autre, « Au Goût parisien » dans la maison Békétoff ; le magasin *Saint-Vincent*, dans la maison *Dumoutier* ; « Au Temple du bon Goût », dans la maison Békétoff ; Madame *Perney*, installée dans la même maison, informe le public qu'on trouve chez elle, « dans le dernier goût », modes, habits négligés et parés, capotes ouatées, étoffes, nouveautés, lingerie, parfumerie, comestibles des premières qualités. Elle se charge aussi des commissions et fait des envois dans les villes de gouvernement ; Madame *Armand*, domiciliée à la Loubianka (maison ci-devant Polouektoff), annonce que son magasin est bien assorti en robes, chemisettes, broderies, dentelles, odeurs, tabac de la ferme, chocolat de santé et à la vanille ; M. *L. Armand fils* (entre la Dmitrovka et la Tverskaïa, en face du monastère Jégorievskoï et de l'ancien magasin *Leroy*), offre un agréable mélange des produits les plus variés. Dans son magasin, les articles de la parure et du costume féminins s'allient aux produits de la parfumerie, de la céramique, de la verrerie et aux produits alimentaires représentés par les vinaigres et les moutardes. Cet éclectisme

1. Elle était propriétaire d'une maison.

commercial est du reste partagé par *Allard et Cie*, libraires à la Loubianka (maison du prince Galitzine) qui, à côté des nouveautés littéraires, offrent des cartes de visite, des papiers à vignettes, des cristaux sur « plateaux à l'anglaise », de jolies porcelaines, des gants et de la laine blanche pour tricot. Un autre exemple de cet éclectisme nous est fourni par un autre libraire français, *Arnaud Dandilly* [1], qui trouve une diversion, probablement avantageuse, à son commerce de livres, dans la vente des chevaux de selle. Mademoiselle *Richard*, devenue depuis Madame *Demoncy* (magasin ci-devant *Montagne*, au Pont des Maréchaux), cumule les modes, la lingerie, la parfumerie, la porcelaine, les cristaux, les comestibles de premières qualités, les lampes. Le sieur *Prévost* (Grande Dmitrovka, maison Strechneff-Gléboff) fait sa spécialité de ce dernier article. Il tient en effet les lampes à la Quinquete (*sic*), à double courant d'air, dans les formes les plus modernes de la fabrication du sieur *Berty* à Saint-Pétersbourg, avantageusement connu pour la perfection de ses lampes. Les sieurs *Martin* (Loubianka, maison ci-devant Dolgoroukoff), *Bourgeois et Cie* (Loubianka, maison Polouck-

1. Arnaud Dandilly, peut-être un descendant du grand Arnauld de Port-Royal, précepteur avec sa femme chez le prince Viazemsky (avant de devenir libraire). Pingaud, *les Français en Russie*.

ton), *Leroy* (Tverskaïa, maison du comte Soltykoff), signalent leur existence par l'annonce d'un élixir de longue vie.

Signalons encore le tailleur *Florié* (Tverskaïa, maison Serge Soltykoff, en face du Bureau des Gazettes) ; Madame *Brossier*, marchande de modes (Grande Loubianka, maison Galitzine) ; *Abels*, tailleur pour hommes, venant de Paris, domicilié à la Porte de l'Arbate (maison du général de Famintzine) ; *François Philippeaux*, domicilié dans la maison du prince Sibirsky à la Pétrovka, en face du théâtre ; M. *Paris* (Ilynka, maison Nikita Pavloff) ; *Louis Cretté*, (Léontievsky péréoulok, maison Rézanoff) ; *François Wild*, marchand français installé chez *Louis Leymont*, à l'Arbate ; une Madame *Moreau*, marchande de modes, et arrêtons ici, faute de renseignements, la nomenclature des commerçants français qui représentaient à Moscou les industries de l'habillement et de la toilette.

Les industries alimentaires étaient représentées par *Antoine Henry*, confiseur près du Pont des Maréchaux ; *Charles Martin et Cie* (Loubianka, maison du prince Dolgoroukoff), qui tenaient les comestibles, les vins, la confiserie, la parfumerie ; *Taton*, près du Pont des Maréchaux, qui vendait les huiles de Provence, les fromages, les vins, le tabac français de la ferme ; *Bouffard*, « confitu-

rier » dans la maison Schmidt, près du pont; *Renault*, ci-devant cuisinier de S. E. N. P. Arkharoff (Tverskaïa, maison Milioutine), qui avait ouvert une « Maison de santé » *(sic)*, sous la raison « Le Pâtissier », où il débitait pâtés, poulardes, chapons, rôtis, etc. ; le restaurant *Louis*, à la Sloboda allemande ; une confiserie-charcuterie française dans la maison Dumoutier près du Pont des Maréchaux.

Bon nombre de personnes se livraient à d'autres genres de commerce ou d'industrie. Nous citerons notamment: *Xavier de Maistre*, sujet sarde[1], qui avait ouvert et dirigé pendant quelque temps un atelier de peinture à Moscou ; le peintre *Lesage* (Srétenka, maison Milioutine) ; *Gélabert*, perruquier ; *Jean Grandmaison*, fabricant de cartes, à jouer (Pétrovka, maison du prince Sibirsky) ; *Alexandre Doraison*, même industrie; *Henry Ferrier*, horloger près du Pont des Maréchaux (maison Blanckennagel) ; *Charles Demay*, palefrenier et vétérinaire (Porte de la Pokrovka) ; *Paul Funay*, peintre et marchand de couleurs (domicilié chez *Martin*, marchand de modes au Pont des Maréchaux) ; le peintre *Méard*, fabricant de crayons de couleur ; *Louis Ducret*, peintre (domicilié chez

1. Il obtint ensuite la place de directeur de la Bibliothèque et du Musée de l'Amirauté à Saint-Pétersbourg, puis servit à l'armée du Caucase. Pingaud, *op. cit.*

Godin[1], gérant du club anglais à la Sloboda allemande) ; *Meissonnier*, pharmacien à la Tverskaïa ; *Borelli*, marchand d'estampes à la Marosseïka.

A la même époque les hôtels de Paris (Tverskaïa), et de Londres (Okhotny Riad), étaient tenus par des Français[2].

Les arts d'agrément étaient exercés à la même époque par M. *Febvre*, maître de danse (paroisse de la Nativité de Stolechniki, maison du Diacre) ; *Sibert,* maître d'armes (maison *Aubert-Chalmé*), *Sévenard* et *Mortier*, professeurs d'escrime, qui tenaient une salle à la Rojdestvenka (maison du major Mikhaïloff) ; *Lamboulet*, maître de danse et de maintien (chez Madame *Brossier*, marchande de modes à la Loubianka, maison Galitzine) ; *Lamiral*, maître de ballets de Sa Majesté Impériale, professeur de danse et de maintien à l'Ecole du Théâtre et à l'Institut de l'ordre de Sainte-Catherine (domicilié à la Pétrovka, maison Titoff). Un autre maître de danse informait le respectable public « qu'il vient de composer « deux nouvelles danses, dont l'une intitulée « les « trois Grâces » ne peut être exécutée que par « trois dames ; l'autre nommée « la Belle Rus- « sienne », est faite pour quatre dames et autant « de cavaliers. Dans cette espèce de danse qui est

1. Beau-frère ou beau-père de *Jean Gautier,* libraire à Moscou.
2. L'hôtel de Londres devait être dirigé par le sieur *Villoing*.

« un genre de contredanse française, le dit artiste « a tâché de conserver tout le goût imaginable, « de manière qu'outre le plaisir qu'en ont les « personnes qui la dansent, les spectateurs « mêmes ne peuvent manquer d'en être ravis ».

La librairie française est représentée, à la fin du XVIII[e] siècle, à Moscou, par *Courtener* père (rue Nikolskaïa), né à Strasbourg[1], chez qui sont employés *Jean Dufayet* dit *Gautier*[2], natif de Saint-Pétersbourg et *Dominique Renaud*; par les frères *Gay*, établis au Pont des Maréchaux ; par *Riss* et *Saucet*, domiciliés à la Pétrovka ; par *Charles*

1. Quitta la France pour échapper aux premières réquisitions pendant la Terreur. Gadaruel (Ladrague), *Relation*, etc.

2. Jean Gautier, originaire de Saint-Quentin où son grand-père avait exercé les fonctions de mayeur, fut pendant quelque temps précepteur, entra ensuite comme commis chez *Courtener* dont il épousa la fille (acte de mariage du 8 janvier 1799). Fonda une librairie (probablement en 1799) à laquelle il réunit plus tard celle de son défunt beau-père. Une des plus anciennes annonces qu'il ait faites date des premiers mois de l'année 1800 *(Gazette de Moscou)*. Ses différents catalogues indiquent les adresses suivantes : celui de 1805, Pont des Maréchaux à côté du magasin de modes de *Madame Goutte*, celui de 1816 ne mentionne pas d'adresse, celui de 1823 : Près du Pont des Maréchaux, Grande Dmitrovka. maison du prince Scherbatoff (en réalité au Gazetny péréoulok, près de la Dmitrovka, dans le local occupé longtemps après par le magasin de modes *Annette*, en face de l'Ecole du Théâtre), celui de 1828 : Pont des Maréchaux, maison *Chavannes* (et *Doublet)*.

C'est le dernier local occupé avant celui où se trouve actuellement la librairie. Jean Gautier faisait aussi la librairie russe, mais ses dépôts (au Gorod) ayant brûlé en 1812, il ne reprit pas cette branche de son commerce.

Langner (?) (vis-à-vis la Pevtchaïa au Gorod, maison Plotnikoff) ; par *Arnaud Dandilly* ou *d'Andilly*, dans la Tverskaïa ; par *Horn* (?) installé près du Pont des Maréchaux ; à partir de 1799, par *Jean Gautier* ; par *Dominique Bugnet* dont le catalogue date de 1800 ; par *Bouvat*, qui tenait un cabinet de lecture français au commencement du XIXe siècle. Ces libraires avaient de nombreux concurrents parmi les Russes et les étrangers ; nous mentionnerons notamment *Claudi* (1796), *Klostermann, Bieber* et *Reymann*, établis au Gorod, *Doubrovine* et *Merzliakoff* (librairie disparue en 1808), *Basile Kriageff* et *Mey* dont le fonds a été racheté par la librairie *Gautier*. De toutes ces librairies françaises, une seule a résisté au temps, celle fondée par *Jean Gautier* en 1799 : elle a absorbé toutes les autres. Un des meilleurs connaisseurs de l'ancienne colonie française, *A. Ladrague* [1], employé autrefois à la librairie Gautier, puis bibliothécaire du comte Ouvaroff, écrivain distingué et homme d'une grande érudition, estime que les *Courtener*, les *Riss*, les *d'Andilly* n'ont pas fondé eux-mêmes leurs librairies, mais qu'ils les ont achetées. Après l'immense mouvement intellectuel imprimé par Novikoff, qui dirigeait jusqu'à 5 imprimeries et une masse de librairies, soit à Saint-Pétersbourg,

1. Extrait d'une lettre adressée par A. Ladrague à M. W. G. Gautier.

soit à Moscou et sur d'autres points de la Russie, il s'effectua (après l'arrestation de Novikoff et les poursuites dirigées contre les Martinistes [1]), un travail de déchirement ou plutôt de fractionnement de ses entreprises. Ses imprimeries et ses librairies passèrent en d'autres mains [2] et, dans ce nombre, les librairies qui faisaient le commerce de livres étrangers.

Les particuliers se livraient aussi au commerce, témoin le *chevalier d'Ysarn* [3] qui faisait le commerce des produits agricoles et eut à souffrir de la perturbation économique causée par le blocus continental. Du reste, il releva ses affaires et laissa en mourant une belle succession que recueillit un parent de France.

Nous n'avons pas trouvé, au cours de nos recherches, de noms d'industriels proprement dits, si l'on n'en excepte un nommé *Mauvrion*, qui avait établi à Moscou, au commencement du XVIIIe siècle, une fabrique de bas de soie.

1. Disciples de Saint-Martin (le Philosophe inconnu). — En 1774 des marchands étrangers avaient fondé à Moscou une loge maçonnique désignée sous le nom de « La réunion des étrangers. » Il existait encore, à cette époque, au dire de Novikoff, deux loges françaises dans l'une desquelles avait figuré le célèbre Cagliostro de passage à Moscou.

2. Son imprimerie à Moscou était devenue la typographie de Claudi (1792) et de l'Université, ensuite Rüdiger et Claudi (1796).

3. François-Joseph d'Ysarn, Villefort, chevalier de Saint-Louis ; avait servi dans un régiment d'infanterie avant la Révolution, émigra ensuite et prit du service dans l'armée de Condé. Mort à Moscou le 25 décembre 1840 à l'âge de 77 ans.

En général, les affaires de nos commerçants prospéraient, bien qu'ils eussent la réputation de vendre très cher et que des censeurs chagrins, regrettant les mœurs et les habitudes d'autrefois, s'élevassent constamment contre la prétendue dépravation des mœurs et des goûts produite par l'introduction de nos modes et de notre luxe. On laissait dire et l'on achetait de préférence aux boutiques françaises; les grands seigneurs et les grandes dames, délaissant les sombres boutiques du Gostinoï Dvor, se portaient en foule vers les boutiques pimpantes du Pont des Maréchaux, désireux de s'initier aux dernières productions du goût parisien et de mettre leur apparence extérieure à la hauteur de leur esprit nourri de la lecture de nos classiques. Tout le jour, les chaises à porteur, les carrosses à la « Vantaille », les cabriolets se succédaient devant les boutiques françaises, déposant de belles dames en paniers et de beaux cavaliers en habits à la française, coiffés de tricornes sur des perruques bien poudrées, en quête du dernier atour, de la robe nouvelle, du roman récent, production sentimentale ou langoureuse d'une époque qui ne l'était guère.

Nos commerçants, établis à Moscou de 1789 à 1812, firent-ils fortune ? Il est permis d'en douter, car les évènements de 1812, l'incendie de

Moscou et le pillage qui le suivit, en anéantissant les fonds de commerce, détruisirent la plupart des fortunes qui avaient pu se créer. Il est probable cependant que nombre de nos compatriotes avaient dû, avant le cataclysme, réaliser leurs fortunes et se retirer en France. Suivant le témoignage de deux émigrés qui visitèrent la Russie de 1790 à 1792 [1], nos commerçants, vite convaincus que, dans ce pays, la considération dépendait presque uniquement du luxe qu'on y étalait, ne se contentaient pas d'une honnête médiocrité et entretenaient un train de maison hors de proportion avec leur chiffre d'affaires, ayant domestiques, chevaux, voiture, table ouverte. Au bout de peu de temps ils étaient ruinés et, de patrons, devenaient employés ou ouvriers. C'était le sort du plus grand nombre, et c'est ce qui explique pourquoi beaucoup de descendants des représentants de l'ancienne colonie, dont les ancêtres étaient riches et considérés, après avoir descendu l'échelle sociale et être devenus Russes, se sont confondus dans la masse des « metschane » (bourgeois) des grandes villes.

1. *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe* (le chevalier *de Boisgelin de Kerdu* et *M. Fortia de Piles).* Paris, Desenne, (Moscou, chez Gay), 1796.

CHAPITRE IV

L'enseignement français à Moscou

(1755 — 1812)

C'est presque un lieu commun de parler de l'engouement que nos arts, nos modes, les produits de notre industrie exerçaient au XVIIIe siècle sur la société russe, engouement dont ils étaient redevables à leur supériorité incontestable, reconnue par toute l'Europe. Pareil attrait, non moins justifié, était exercé sur les esprits cultivés par nos idées et notre littérature. Pendant toute la durée des règnes des Impératrices Elisabeth Pétrovna et Catherine II, surtout sous celui de cette dernière souveraine, les grands seigneurs russes, suivant l'exemple qui venait d'en haut, tenaient à honneur de paraître versés dans la connaissance de notre langue. Dans ce but ils formaient de grandes bibliothèques, où figuraient les meilleures productions de nos grands écrivains, attachaient à leurs personnes des secrétaires français, plaçaient auprès de leurs enfants des pré-

cepteurs enseignant notre langue, s'efforçaient d'en pénétrer toutes les finesses et de la parler avec toute la pureté désirable, au point de donner souvent le change sur leur véritable nationalité. Les écrivains russes Kantémir, Trédiakovsky, Soumarokoff, Catherine II, Kniajnine, Loukine, Khéraskoff, Khemnitzer, sans parler de nombreux auteurs de moindre importance, s'attachaient à pasticher nos grands auteurs. Cet engouement, justifié sans doute par l'influence incontestée que Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot, Mably, Montesquieu, sans parler des écrivains du XVII[e] siècle, exerçaient alors sur les littératures de l'Europe, mais tout au détriment du génie national russe, devait, par son exagération même, amener une réaction en sens contraire. On ne se contentait pas en effet de s'inspirer des idées, mais on allait jusqu'à adopter servilement les formes de notre style, dénaturant la langue nationale par l'introduction d'une foule de mots nouveaux et de tournures absolument étrangères à l'esprit russe [1]. La langue parlée se ressentait aussi de cet engouement. Le beau langage de l'époque était un amalgame bizarre de tournures russes et

1. Karamzine se plaignait amèrement du manque d'originalité des auteurs de son temps, disant qu'un écrivain russe ne savait où trouver un modèle de style national, vu que tous les gens instruits ne s'exprimaient qu'en français.

d'expressions françaises, le bon ton consistant à émailler sa conversation de mots français.

La réaction contre nos mœurs, nos idées et notre littérature commença à se manifester à partir de l'année 1780 par des épigrammes et des satires publiées dans les recueils périodiques de l'époque (principalement dans le *Sobéciednik*, l'Interlocuteur). Les auteurs de ces diatribes reprochaient à leurs compatriotes leur admiration aveugle à l'égard de tout ce qui était français. Ils accusaient l'éducation française de dépraver les mœurs, de détourner la jeunesse de ses devoirs envers la famille, la société et l'Etat, de lui inculquer des idées fausses ou dangereuses. De la part des esprits cultivés, tels que la princesse Daschkoff, la critique ne visait que les emprunts maladroits faits à nos mœurs et à nos idées, le manque de discernement dont faisait preuve la société russe en négligeant le côté sérieux pour ne s'assimiler que le côté futile des choses. Au dire du chevalier de Boisgelin de Kerdu et de Fortia de Piles [1] « les « jeunes gens russes s'attachent surtout dans leurs « lectures aux petits vers, aux recueils de chan- « sons, aux bagatelles du jour ; ils se garderaient « bien de lire notre histoire ou celle des autres « pays. Leurs lectures, quelque frivoles qu'elles

1. *Voyage de deux Français dans le Nord de l'Europe.*

« soient, n'ont ordinairement lieu que pendant « la toilette : or nous demandons ce qu'on peut « attendre d'un pareil mode d'instruction. »

Grâce à ces emprunts faits sans discernement, les mœurs et les idées nationales, au dire des critiques, se trouvaient complètement dénaturées. L'adaptation irréfléchie de certains côtés du caractère français produisait des résultats absolument négatifs : la gaieté naturelle au Français devenait de la bouffonnerie ; son amour de la plaisanterie, de l'obscénité ; son insouciance, de l'aversion pour toute occupation sérieuse ; son absence de préjugés, du mépris pour les choses saintes.

A ces considérations d'ordre moral ou intellectuel se joignaient des préoccupations d'ordre économique, qui se traduisent dans une foule d'écrits satiriques du temps (*Adskaïa Potchta* : La Poste infernale, — *I to i cio :* Ceci et cela, — *Kochelek :* Le porte-monnaie). Les modes françaises, l'éducation française, toutes choses exigées par le bon ton, sont hors de prix. Le coiffeur français, le tailleur français estiment leur art à très haut prix. Un précepteur reçoit 500 roubles par an, somme énorme pour l'époque ; de plus il est nourri, blanchi, a domestique et équipage à sa disposition. Un hobereau qui habite quelque trou perdu et ne possède que trois cents serfs se croit obligé d'entretenir un précepteur français

qui lui coûte les yeux de la tête. Il se ruine, mais il tient son rang, il est heureux de pouvoir faire parade de ses bonnes manières françaises, de son scepticisme français, de son voltairianisme. Tourguéneff nous montre un type de ces voltairiens russes dans le personnage de Goubarioff : « Il « parlait très bien le français. Il connaissait tout « Voltaire par cœur et le plaçait au-dessus de « tout. Il me semble qu'en dehors de Voltaire il « n'existait pas d'écrivain pour lui. Son esprit « était tout français, mais celui d'un Français « d'avant la Révolution. Je me rappelle encore « maintenant son rire continuel, ses jugements « et ses manières libres et même un peu cyni- « ques..... Malgré tout cet étalage de scepticisme « Goubarioff portait à son cou une collection « d'images de saints et d'amulettes et se laissait « entièrement mener par sa gouvernante, supers- « titieuse et ignorante [1] ». Détail caractéristique, l'habitation de ce hobereau tombait en ruines et son exploitation agricole était à l'avenant, mais il possédait une bibliothèque française où Voltaire figurait en bonne place. On le voit, ce ne sont pas seulement des griefs d'ordre moral et intellectuel, mais aussi des griefs d'ordre somptuaire

1. Michel Delines. *La France jugée par la Russie.* Paris, 1887, 1 vol. in-12.

dont on charge les Français et l'influence française.

A partir de 1789 la réaction contre nos idées et nos mœurs revêt un caractère politique. On redoute l'influence des idées nouvelles. On craint, non sans quelque apparence de raison, la pénétration, par les livres et l'éducation, de l'esprit révolutionnaire en Russie. Les philosophes sont considérés comme les précurseurs du jacobinisme.
« Dès 1790 l'Impératrice Catherine II interdit tous « les papiers relatifs à la Révolution et jusqu'aux « bijoux et modes pouvant en donner l'idée. « D'une main elle frappe les immigrants de la « veille qui, par leurs livres ou leur enseigne- « ment, ont propagé l'esprit d'indépendance et « de révolte, de l'autre elle accueille ces émigrés « d'origine plus élevée et de sentiments plus purs « qui viennent chez elle défendre à leur manière « le trône et l'autel.

« De 1789 à 1792 tous les étrangers de langue « française établis en Russie (il y en avait au moins « 10.000) vécurent sous une loi des suspects qui « s'aggravait sans cesse. Quelques-uns avaient « envoyé à Paris leur contribution patriotique ou, « en qualité de fils de réfugiés, avaient reven- « diqué leurs droits de citoyen. Leurs audaces « n'allaient pas plus loin, et cependant, tandis « que la *Gazette,* en phrases railleuses ou indi-

« gnées, dénonçait les événements et les hommes « du jour, une police ombrageuse surveillait ces « étrangers inoffensifs, regardés comme com- « plices de la propagande parisienne. Une liste de « suspects comprenant le nom et la profession de « foi de chacun fut dressée dans chaque province « et employée à seconder des mesures plus vexa- « toires qu'efficaces [1] ».

En même temps les attaques dirigées contre nous dans les livres revêtent un caractère virulent. Des pamphlets, où nous sommes tournés en dérision ou chargés de tous les crimes, apparaissent successivement : « Voltaire réfuté », « Les Egarements de Voltaire » (1793), « Ah ! comme vous êtes stupides, Messieurs les Français » (1793). Le plus acharné contre nous est Von Vizine, qui de son long voyage en France n'a rapporté que des impressions négatives. « Il nous reproche de « tout sacrifier aux apparences, de ne pas savoir « établir une différence entre un fripon et un « honnête homme, vu que cette distinction serait « contre la politesse française. « On pense peu ici, « dit-il, et on n'en a pas le temps, car on parle « beaucoup et vite..... Voilà le caractère naturel « de la nation ; il faut y joindre la dépravation des « mœurs parvenue à son comble ». Il se laisse

1. Pingaud, *Les Français en Russie, etc.*

« aller sans cesse à des comparaisons désobli-
« geantes entre ce qui se passe chez nous et ce
« qui existe en Russie et conclut en disant que
« mieux vaudrait mille fois vivre avec les Alle-
« mands, gens plus simples et plus respectables. »

Les précepteurs français en Russie devaient naturellement subir le contre-coup de ces attaques. Sous l'influence de l'hostilité régnante des légendes s'étaient formées : celles de l'ancien laquais, de l'ancien tambour, devenus précepteurs, « qui ont puisé leurs connaissances dans les anti-« chambres ou dans les corps de garde »[1] ; celle de l'instituteur français qui, « interrogé par quel-« qu'un qui doutait de son savoir, sur ce que « c'était que nominatif, génitif, datif, et sur les « modes des verbes, répondit qu'il avait quitté la « France depuis quinze ans, et que, comme il y « avait beaucoup de nouveautés dans ce pays-là, « surtout en modes, on aurait sûrement inventé « celles-là depuis son départ »[2] ; celle de Madame « Sacrédié », une ancienne femme de chambre devenue institutrice qui, à la question : « Savez-vous le français, Madame ? avait répondu : « Sacrédié, je le crois bien, c'est ma langue »[3]. Nous citerons encore l'anecdote caractéristique

1. *Voyage de deux Français dans le Nord de l'Europe.*
2. *Idem.*
3. M. Delines, *La France jugée par la Russie.*

suivante : « Le comte d'Anhalt se trouvant à « Moscou, on lui annonça quelqu'un qui désirait « lui parler en particulier ; il ne voulut pas faire « sortir son cousin, avec qui il était, et exigea « que l'inconnu s'expliquât devant lui : « Votre « Excellence ne me reconnaît pas? — Non. — « Elle ne reconnaît pas La Jeunesse qui était « tambour dans son régiment en Prusse, et qu'elle « a fait passer par les verges? — Comment ! c'est « toi, coquin, et que fais-tu ici? — Je suis pré- « cepteur dans la maison où Votre Excellence « dîne aujourd'hui ; j'ai eu peur qu'elle ne me « reconnût et ne fît un esclandre qui m'ôterait « mon pain ; je suis venu pour la prévenir. — « Puisqu'il y a des gens assez bêtes pour t'avoir « pris pour instituteur, je ne te ferai aucun tort, « mais si tu as l'insolence de t'asseoir à la même « table que moi, je te fais jeter par la fenêtre. — « Votre Excellence peut être tranquille ». L'ancien tambour fit une profonde révérence et alla dîner en ville ce jour-là [1]. Inutile d'insister sur l'invraisemblance de ce récit : on ne se figure pas un individu rappelant un fait déshonorant pour lui à quelqu'un qui l'a oublié depuis longtemps. Il faut sans doute classer dans la même catégorie l'anecdote de M. de Juigné, ministre de France,

1. *Voyage de deux Français dans le Nord de l'Europe.*

retrouvant un de ses anciens postillons précepteur dans une maison de Moscou où il était en visite.

Nous avons dit qu'autrefois les grands seigneurs et beaucoup d'individus appartenant à la petite noblesse parlaient admirablement le français. Ils s'exprimaient avec une pureté de diction et un choix d'expressions qui faisaient dire qu'ils parlaient et écrivaient « comme dans les livres ». Il est avéré aussi que les bibliothèques étaient amplement pourvues d'ouvrages français, et que la composition même de ces bibliothèques témoignait du goût éclairé de leurs possesseurs et de leurs connaissances encyclopédiques. D'autre part ces mêmes individus parlaient et écrivaient mal le russe : les écrits du temps ne cessent de leur en faire le reproche. D'où cette conclusion logique que l'enseignement qui formait de si bons élèves devait être donné par des gens ayant une certaine valeur, et, comme contre-partie, que l'enseignement du russe à la même époque devait beaucoup le céder, comme qualité, à l'enseignement du français. Sans vouloir vanter l'excellence de nos précepteurs ni établir un parallèle désobligeant, nous nous permettrons d'affirmer que le personnel enseignant français, pendant la période qui nous occupe, comptait beaucoup d'hommes de mérite. Nous allons en citer quelques-uns.

Nous ne répéterons pas les noms des Franc-Comtois, des Alsaciens et des Lorrains que nous avons cités dans notre introduction. La plupart de ces précepteurs, venus en Russie, ainsi que nous l'avons dit, à la suite de la princesse de Wurtemberg, femme du grand-duc Paul, n'appartenaient pas à Moscou, et ce serait dépasser le cadre de notre récit que de rechercher les noms des nombreux professeurs qui ont séjourné sur différents points de la Russie. Nous nous bornerons, à la fin de ce chapitre, à mentionner les principaux.

En parcourant l'histoire de l'Université de Moscou [1], depuis sa fondation, en 1755, jusqu'à 1812, nous trouvons les noms de ceux de nos compatriotes qui ont été attachés à cet établissement en qualité de professeurs ou de lecteurs. Le premier en date est *Labaume*, qui prononça un discours lors de l'inauguration, le 26 avril 1755. Ce fut aussi un Français, *Dassier*, qui fut chargé de frapper la médaille commémorative de cet événement [2]. En 1757 *Labaume* fut nommé « secrétaire des conférences » du gymnase chargé de préparer les étudiants de l'Université. A la fin de

1. S. Schévyreff, *Histoire de l'Université Impériale de Moscou, écrite à l'occasion du centenaire (1755-1855)*. Moscou, 1855, 1 vol. in-8 (en russe). Se vendait au profit des blessés de Sébastopol.

2. En 1756, au nombre des premiers facteurs de l'Université, figure le nom de l'étranger Goyère.

la même année *Guillaume Raoul* est chargé d'enseigner le français et d'expliquer les auteurs latins en français et les auteurs français en latin.

Indépendamment de ces personnes, nous voyons figurer à la même époque dans le personnel enseignant du gymnase, le *chevalier de Mainviliers*, qui explique les principes de la politique, le lecteur *Bilon* et *Duboulet*, chargés de l'enseignement du français. On peut juger de l'importance que l'on attachait alors à l'étude de notre langue par le fait que certaines matières, telles que l'histoire et la géographie, étaient enseignées en français. De plus les lecteurs de l'Université étaient tenus de lire les gazettes françaises à leurs élèves et d'accompagner cette lecture de commentaires historiques et géographiques. Quelques-uns de ces professeurs avaient une haute idée de leur valeur intellectuelle et de leur dignité professionnelle, et se pliaient difficilement aux exigences de la discipline universitaire, témoin le *chevalier de Mainviliers* et *Duboulet*, qui menacèrent de quitter l'Université plutôt que de se soumettre à un recteur trop exigeant [1].

1. La classe de Duboulet, où étudiaient de futurs artistes, peintres et sculpteurs, ne tarda pas à être transférée avec son professeur à Saint-Pétersbourg, où elle fut incorporée dans l'Académie des Beaux-Arts, alors en voie de formation.

En 1759, *Duvillard* fut nommé professeur de français à l'Université de Kazan, récemment inaugurée.

De 1761 à 1765 nous voyons figurer successivement à l'Université de Moscou les professeurs suivants : *Boyer, de Léry*, nommé lecteur à la place de *Bilon* décédé, *Henri de Lavy*, chargé d'un cours de littérature, qui professait depuis quinze ans en Russie. A la même époque le mécanicien français *Pierre Dumoulin* figurait sur les listes de l'Université en qualité d'adjoint du professeur Rost, qui enseignait la mécanique et la physique. Ce *Dumoulin* avait acquis une certaine notoriété en 1759 en donnant des séances publiques de mécanique où il avait démontré différents automates de sa fabrication.

En 1763, nous voyons la Conférence des professeurs de l'Université intervenir en faveur du comte *Joseph Pinget*, ancien élève de l'Université de Paris, membre de l'Académie de Rome et chevalier du Saint-Sépulcre, qui avait eu des démêlés avec le propriétaire de la maison où il habitait.

En 1772, *Berland de la Bordelière*, nommé professeur honoraire, fut chargé de commenter, au point de vue critique et historique, les gazettes françaises à ses élèves. Il leur enseignait en outre la généalogie, l'art héraldique, la chronologie, la numismatique, l'art diplomatique, l'archéologie,

l'histoire naturelle, l'architecture militaire et civile, etc. Ce cours dura deux ans (1772-1774). Vers le même temps *Saint-Nicolas* (1771-1775) et *Baudoin* (1775-1792) (nommé depuis professeur extraordinaire de littérature et de langue française) [1], exerçaient les fonctions de lecteurs.

En 1782, un des précepteurs français les plus estimés à Moscou, *Bordenave* [2], accepta d'enseigner gratuitement le français au gymnase de l'Université.

En 1788-1789, *Pierre Gaudy*, nommé adjoint du professeur Politkovsky, enseignait la philosophie botanique d'après Linné et démontrait les principales plantes employées en médecine.

En 1796 (26 octobre), le professeur *Baudoin* mourut et fut remplacé par l'*abbé de Vatet,* qui avait été pendant quelque temps précepteur chez le Prince Repnine, et avait reçu le titre de professeur extraordinaire pour avoir enseigné dans la pension de l'Université. Il suivit le programme de son prédécesseur et s'attacha surtout à commenter les satires et les épîtres de Boileau. Il prononça un remarquable « Discours sur les sciences

1. Lors de la visite du comte J.-J. Schouvaloff, il prononça un discours sur ce sujet : « Le triomphe de l'éloquence dans la faculté des arts ».

2. Je crois qu'il dirigeait une pension particulière. Il possédait à la Sloboda allemande une maison qui existait encore en 1826. La famille compte encore des représentants à Moscou.

considérées dans leurs diverses périodes », discours qui fut traduit en russe par André Tourguéneff, alors élève de la pension universitaire.

En 1804, *Boet (?)* figure en qualité de professeur de français dans l'un des gymnases du gouvernement de Moscou créés la même année. *Frédéric François Villiers* est lecteur à l'Université, directeur d'un pensionnat de garçons, secrétaire pour la correspondance française à la Société des naturalistes de Moscou depuis la fondation en 1805. Son nom est intimement mêlé aux événements de 1812.

On peut juger par ce court aperçu de la place considérable que l'enseignement du français tenait dans le programme universitaire. Ce serait s'élever contre l'évidence de prétendre que cet enseignement dans un établissement de premier ordre, d'où sont sortis tant d'hommes si profondément versés dans la connaissance de notre langue, était exercé par des hommes indignes de leur mission.

On rencontrait, il est vrai, dans l'enseignement privé, des individus incapables ou s'affublant de titres scientifiques imaginaires, mais ils formaient l'exception et non la règle, et les attaques dirigées par les journaux et les écrits satiriques contre notre corps enseignant avaient le tort de renverser la proposition : partant de quelque fait

particulier ils se livraient à des généralisations erronées ou injustes.

Sur la qualité de l'enseignement et sur les méthodes pédagogiques employées il est difficile de se prononcer d'une manière certaine. Nul doute cependant que l'enseignement et l'éducation devaient s'inspirer des écrivains qui faisaient alors autorité en la matière : Fénelon, Nicole, l'abbé Fleury, Rollin, plus tard J.-J. Rousseau, Diderot, Condorcet et Pestalozzi. Les ouvrages de ces auteurs se rencontrent à peu près dans toutes les bibliothèques seigneuriales. On retrouve en particulier l'influence de J.-J. Rousseau dans le système d'éducation adopté par Laharpe, précepteur d'Alexandre Ier, et par le conventionnel Romme, le créateur du calendrier républicain, précepteur du jeune comte Strogonoff, qui initia son élève aux idées démocratiques.

Il est avéré aussi que l'enseignement devait avoir un caractère encyclopédique. Le précepteur d'alors, s'entend le précepteur digne de ce nom, était un érudit, capable de discourir de *omni re scibili.* Pareil au professeur de philosophie du *Bourgeois gentilhomme*, il devait être prêt à répondre à toutes les questions, embrasser toutes les matières : philosophie, économie politique, histoire, géographie, sciences naturelles, etc. Son bagage littéraire devait ressembler à ces bazars

de certaines villes américaines de l'ouest, à la limite de la civilisation, qui réunissent les objets les plus divers et s'efforcent de satisfaire tous les besoins. Il va sans dire que l'érudition, sauf chez les esprits d'élite, devait perdre en profondeur ce qu'elle gagnait en largeur d'idées. Il suffit cependant, pour la justification de cet enseignement, qu'il ait formé toute une génération d'hommes instruits, ayant le goût des belles-lettres, des beaux-arts et des sciences, s'exprimant dans une langue châtiée, ayant des idées généreuses et sachant les appliquer.

« Mes compatriotes, écrivait un Russe en 1800, sont presque tous élevés par des Français, on leur inculque dès leur plus tendre enfance l'amour de la France et des idées françaises. Ils aiment la France parce qu'elle est l'asile de la liberté et de la raison. »

A notre époque de spécialisation, cet enseignement nous semblerait bien superficiel, bien insuffisant au point de vue scientifique et utilitaire. Il avait cependant l'avantage, à défaut de connaissances profondes, de développer les idées générales, le goût de la synthèse, ce qui est loin d'être le cas de l'enseignement moderne spécialisé. Il avait aussi celui de donner à l'esprit de bonnes habitudes, en développant harmonieusement toutes ses facultés. Il se conformait, en un

mot, au précepte de Montaigne : « Une tête bien pleine n'est rien auprès d'une tête bien faite. »

A partir de 1789 le corps enseignant français à Moscou s'accroît considérablement par suite de l'arrivée d'une foule d'émigrés que la misère des temps a contraints d'embrasser la carrière de précepteurs. Dans ce nombre figurent des membres du clergé et de la noblesse, d'anciens officiers de l'armée de Condé, etc. [1] : l'*abbé de Billy*, sorti de France en 1790, précepteur chez le prince Odoevsky à Moscou, plus tard directeur de conscience de la comtesse Rostopchine ; *Arnaud d'Andilly*, dont le nom rappelle Port-Royal, précepteur chez le prince Viazemsky, plus tard libraire à Moscou ; *De Chirray,* ancien lieutenant-colonel du régiment de Dauphin-Dragons, professeur de dessin à Moscou ; *Ambroise Magnin,* de Vellerot-les-Vercel (Doubs), séminariste émigré en Suisse en 1791 (parti pour la Russie en 1793 en compagnie d'un nommé *Combette*, son compatriote), successivement professeur à l'Institut de Commerce et à l'Institut des demoiselles nobles de Moscou, précepteur chez le prince Metschersky, contrôleur à la Maison Impériale des Enfants-trouvés où il mourut en 1837 ; *Patot* dit *d'Orflans,* en Russie depuis 1787, ancien gérant du consulat de France

1. Pingaud, *Les Français en Russie.* La plupart des noms que nous citons ici sont empruntés à cet ouvrage.

à Saint-Pétersbourg, précepteur chez l'ex-hospodar Maurocordato, né à Dieuze (Meurthe), mort à Moscou le 23 février 1823; *Raulin-Belval*, chef d'institution à Moscou; l'abbé *Surrugues*, ancien principal du collège de Toulouse, docteur en Sorbonne, précepteur chez le comte Moussine-Pouchkine (autrefois procureur en chef du Saint Synode), mort curé de l'église catholique Saint-Louis-des-Français à Moscou, le 21 décembre 1812. Il est l'auteur d'un récit très intéressant sur le séjour des Français à Moscou et sur l'incendie de cette ville. L'abbé *Durons*, né à Valognes (Manche), précepteur chez le comte Dmitrieff-Mamonoff; *Lecointe de Laveau*, auteur d'ouvrages estimés sur Moscou, secrétaire de la Société Impériale des naturalistes de cette ville; *Jean-François-Théodore Rémy*, noble de dixième classe, professeur à l'Institut Alexandre à Moscou; *Pierre Rémy*, bourgeois notable, précepteur attaché à l'Université de Moscou, père du précédent; *Nicolas de Villiers*, précepteur, mort le 12 novembre 1823, à l'âge de soixante-quatorze ans; *Jacques-Benoist Deschamps de Villiers*, né à Metz, secrétaire de collège, attaché à l'Université de Moscou, mort dans cette ville, le 10 juillet 1829, à l'âge de soixante et onze ans; le *chevalier de Guibal*, conseiller de collège, qui dirigeait à Moscou un pensionnat de demoiselles; *Michel Marc*, maître à l'Institut Cathe-

rine; *Pierre Mersan,* régistrateur de collège, professeur au pensionnat de l'Université. Plusieurs de ces derniers noms se rattachent aux événements de 1812.

Parmi les précepteurs qui ont signalé leur existence par des annonces dans les journaux du temps, nous trouvons : *Antoine de Mora,* professeur de français et d'allemand, domicilié à la Sloboda (1787); *Le Tuey,* ci-devant professeur au Corps des Cadets à Saint-Pétersbourg, précepteur des enfants du comte Pahlen, gouverneur de Riga (1795); *Jean-François Buchet,* domicilié à la « Pension noble » de l'Université (1795); *Jean d'Aumont,* précepteur (1807); *Blemeur*, maître de pension noble (1807), domicilié dans sa propre maison à Podnovinsky; *M. Le Texier,* membre de plusieurs académies, conférencier littéraire (1807); *Maudru du Bocage*, directeur d'un pensionnat [1] à la 3e Miétschanskaïa, près de l'Hôpital Catherine; *François Ernst,* domicilié dans sa propre maison, entre la Tverskaïa et la Nikitskaïa (probablement rue des Gazettes).

A cette nomenclature nous ajouterons quelques noms de précepteurs empruntés à l'ouvrage de

1. Le gouvernement russe, pour éviter les abus, avait soumis les pensions privées au contrôle de l'Université qui faisait subir un examen de capacité au personnel enseignant de ces établissements. Toute infraction à cette règle amenait la fermeture immédiate de l'établissement en contravention.

Pingaud, *Les Français en Russie : Antoine Baltus*, précepteur chez Mme Calowtroff *(sic)* ; *Brice*, chanoine de Notre-Dame de Liesse (Aisne), précepteur du fils Samoïloff; *Thérèse Charpentier*, née *Bourdon*, institutrice chez Mme Davidoff; *Cordier de Launay de Valéry*, dernier intendant de justice, police et finances en la province de Normandie (Généralité de Caen), ancien avocat au parlement de Flandre, secrétaire chargé de l'expédition française à la chancellerie du Ministère du Commerce émigra en Russie où il exerça les fonctions de précepteur chez le baron de Nicolaï, qui le remercia en lui obtenant le rang de conseiller d'Etat. Cordier de Launay, mort le 26 janvier 1826, a composé plusieurs ouvrages : une traduction de l'Iliade, « La Veuve de Catane » (Berlin, 1803), « Tableau topographique de la Chine et de la Sibérie », « Théorie circonsphérique des deux genres du beau, avec application à toutes les mythologies et aux cinq beaux-arts » (Paris, 1812), livre bizarre qui l'a fait ranger par A. Tcherpakoff (A. Ladrague) dans la catégorie des « fous littéraires » ; *Danzas*, fils du bailli de Saverne, précepteur en Russie en 1789. Le père de son élève lui donna sa fille en mariage avec une dot considérable. Entré à l'armée, il y parvint aux grades supérieurs. Un tableau de l'armée russe en 1802 le signale comme commandant le régiment des

grenadiers de Tauride à Riga; *Froment,* né à Valognes (Manche), précepteur venu en 1798; *Gandon*, prêtre du département de Maine-et-Loire, médecin, précepteur chez les Galitzine. De crainte d'être fastidieux, je ne pousserai pas plus loin cette nomenclature.

A la même époque un frère de Marat, qui avait changé son nom de famille pour celui de de Boudry (nom du village dont Marat était originaire), était gouverneur au lycée de Tsarskoé-Sélo. Pouchkine, qui faisait ses études dans ce lycée, aimait à le faire causer sur l'époque de la Terreur. De Boudry professait un culte passionné pour la mémoire de son frère[1].

Nous citerons encore B. de Saint-Pierre qui ne fit qu'un court séjour à Moscou, et Carteaux, plus tard général de la République, sous les ordres de qui servit Bonaparte à Toulon.

L'empreinte que « ces ancêtres » de l'enseignement français en Russie ont laissée, a été si forte que l'amour de la langue française, des lettres françaises et des idées françaises, s'est transmis de générations en générations, préparant les voies à l'accord qui unit actuellement les deux pays. Il a permis à notre langue de maintenir son rang en Russie, à côté des langues concurrentes qui, en

1. *Archives russes, 1865,* page 1375.

dépit de la prédominance économique des nations qui les parlent, ne parviendront jamais à amoindrir les conquêtes intellectuelles de la France.

CHAPITRE V

Le théâtre français à Moscou.

Après cette esquisse sur le rôle du personnel enseignant français, je présenterai un court aperçu historique sur le théâtre français à Moscou et sur les troupes qui ont fait leur apparition dans cette ville pendant le XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Dans mon esprit cette seconde étude forme le complément de la première. Le rôle prépondérant du théâtre sur le développement des idées est incontestable, il l'est surtout en Russie où, pendant longtemps, les tendances et les aspirations de la société, faute de pouvoir se manifester autrement, trouvaient dans le théâtre un interprète aussi fidèle qu'éloquent.

Suivant l'écrivain Pierre Nevsky [1], le théâtre russe est redevable de son développement et de ses perfectionnements à l'influence presque

1. Pierre de Corvin (Pierre Nevsky), *Le Théâtre en Russie depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 2e éd. Paris (Savine), 1890, 1 vol. in-12. Nous avons emprunté à cet intéressant ouvrage une partie des renseignements contenus dans ce chapitre.

exclusive de la langue française, des auteurs français et du bon goût français. Ce théâtre s'est inspiré, dès le début, des chefs-d'œuvre de l'art dramatique français et a conservé, pendant près d'un siècle, la forte empreinte de notre génie national. Son existence est donc étroitement liée à celle du théâtre français en Russie, son initiateur en quelque sorte et son modèle. Il y avait eu cependant, dans les siècles précédents, des ébauches dramatiques sous la forme de mystères, de bouffonneries et de farces, dans lesquelles se retrouve l'influence polonaise ou allemande, mais ces manifestations informes et grossières ne devaient avoir que peu d'influence sur la formation du théâtre national.

La première manifestation de l'art dramatique français en Russie est la représentation de la pièce de Molière « Le Médecin malgré lui » (17 septembre 1678), traduite et montée par la sœur du tsar Pierre le Grand, Sophie Alexéevna.

Le 25 décembre 1702, un théâtre en bois, pouvant contenir un millier de spectateurs, fut inauguré sur la Place Rouge à Moscou. Une troupe allemande, recrutée à Dantzig et dirigée par un certain Künst, y joua, à côté de farces allemandes, « Le Malade imaginaire » de Molière, et le « Geôlier de lui-même ou Jodelet prince », adaptation d'une pièce de Thomas Corneille.

Sous la régence d'Anna Léopoldovna de Brunswick, *Landet*, maître de ballet à Saint-Pétersbourg [1], fut chargé de recruter à l'étranger une troupe de comédiens français. Il s'adressa à *Sérigny*, directeur d'une troupe estimée qui se trouvait alors (1741) au service du Grand-Electeur de Hesse-Cassel. Les pourparlers traînèrent en longueur, et ce ne fut que sous le règne de l'impératrice Elisabeth Pétrovna que la première troupe française arriva en Russie. Elle comptait, au nombre de ses membres, le tragédien *Préfleury* et sa femme, les acteurs *Belmont* et *Belloy*, le grand premier rôle *Raucourt* [2], le comique *Rosimonde*, etc.

Lors du couronnement de l'Impératrice, la troupe française qui avait suivi la cour à Moscou y joua deux fois par semaine les tragédies de Corneille et de Racine ainsi que les pièces du répertoire comique de l'époque. En lisant les affiches du temps on croirait lire les affiches de la Comédie Française ; sous ce règne et sous celui de l'impératrice Catherine II, les pièces de nos grands auteurs : Polyeucte, Andromaque, Am-

1. *Landet* avait fait partie, avec *Thomas* et *Lebrun*, du corps de ballet formé à Saint-Pétersbourg par Rinaldo Fossana. En 1738, Rinaldo Fossana, qui avait encouru le mécontentement du duc de Biren, fut remplacé par *Landet*. Ce dernier enseignait aussi l'art chorégraphique à l'école militaire de Saint-Pétersbourg.

2. *Raucourt* est le père de la célèbre tragédienne de la Comédie Française qui joua aussi à Saint-Pétersbourg de 1776 à 1778.

phitryon, l'Avare, les Femmes savantes, le Bourgeois gentilhomme, Tartufe, l'Ecole des femmes, l'Amour médecin, les Précieuses ridicules, le Sicilien, Georges Dandin, l'Ecole des maris, le Joueur, etc., se succèdent sans interruption sur les scènes russes et françaises. Trédiakovsky, Lomonossoff, Soumarokoff, Catherine II coudoient Corneille, Racine, Molière, Regnard, Voltaire, Destouches.

On peut juger de l'importance que l'on accordait alors au théâtre français par le fait que l'entretien de la troupe française coûtait 40.000 roubles par an, tandis que la dépense occasionnée par la scène russe ne s'élevait qu'à 22.000 roubles et l'entretien d'une troupe allemande à 17.000 roubles seulement.

En 1791, sous l'habile administration du prince Nicolas Borissovitch Youssoupoff, le théâtre français de Saint-Pétersbourg était parvenu à un haut degré de prospérité. On y voyait figurer, dans la tragédie, les fameux *Floridor* et *Aufrène*, puis *Saint-Florent, Lemercier, Paris, Brochard, Latraverse, De Châtre, Durais*; les actrices *Lesage*, *Gousse* et *Raucourt*. La comédie était représentée par *MM. Dorseville*, *Dubreuil*, *Longueville*, *Bourdet*, *Delpit*, *Prévost*, *Fastier*, *Mmes Dobecourt*[1], *Perceval-*

1. En 1807, nous retrouvons Madame Dobecourt, domiciliée à

Suzette, Micheline, Molland, Sainte-Faille et *Dufoy*. Beaucoup de ces noms se retrouvent dans les programmes des tournées fréquentes que la troupe de Saint-Pétersbourg faisait à Moscou.

A la même époque, sur le théâtre de l'Ermitage, inauguré en 1787 par l'impératrice Catherine II, une excellente troupe de comédiens, dans laquelle figuraient *Aufrène* et *Fastier*, élèves de *Préville*, jouait devant un public trié sur le volet les pièces écrites par l'Impératrice elle-même, et celles composées spécialement pour ce théâtre par le comte *L.-P. de Ségur* l'aîné, ambassadeur de France (Caïus Marcius Coriolan, tragédie, Crispin duègne, comédie, l'Enlèvement, comédie, le Sourd et le Bègue et l'Homme inconsidéré), par le prince de Ligne (l'Amant ridicule), par *M. d'Estat*, gentilhomme français attaché au cabinet de l'Impératrice (le Jaloux de Valence et les Quiproquos), par le comte de Cobenzel, ambassadeur d'Autriche (Gros-Jean ou la Régimanie), par *Mlle Aufrène*, fille du tragédien qui remplissait les fonctions de régisseur (l'Officier suffisant ou le Fat puni).

En 1798, le prince Youssoupoff se rendit à Paris et recruta de nouveaux artistes qui ne le cédaient pas à leurs devanciers. *MM. Laroche,*

Moscou, près du Pont des Maréchaux, dans la maison Bekkers (Annonce de la *Gazette de Moscou*).

Ducroissy, *Bourgeois*, *Châteaufort*, *Saint-Clair*, *Mézière* [1], *Frogère*, *Mongontier*, *Delmas*, *Moret*, *Morand*, *Chauvigny*; Mmes *Valzile*, *Chevalier*, *Leroy*, *La Chaussée*, *Seigneur*, *Frogère*, *Saint-Clair*, *Mongontier* composaient cette troupe qui avait *Aufrène* pour régisseur. Mme *Valzile* recevait 28.000 francs d'appointements, et Mme *Chevalier*, 20.000 francs.

En 1808, l'empereur Alexandre Ier ordonna de renouveler la troupe de Saint-Pétersbourg et de la renforcer par l'adjonction de nouveaux acteurs qu'il désigna lui-même. En même temps il enjoignit de créer à Moscou une troupe indépendante de la première. Nous y voyons figurer les noms de MM. *Védel*, *Degligny*, *Laroche*, *Granville*, *Manville*, de Mmes *Delille*, *Plantin*, *Burset* [2], *Bourgoin*.

L'engagement le plus important fut celui de la célèbre Mlle *Georges* qui débuta à Saint-Pétersbourg le 3 juillet 1808 dans le rôle de Phèdre. Elle eut un succès énorme et excita l'enthousiasme général. Elle se trouvait encore en Russie en 1812.

1. L'acteur Mézière resta quarante ans en Russie ; c'est lui qui, après l'interruption de cinq années qui suivit 1812, fut le restaurateur du théâtre français de Saint-Pétersbourg.

2. En 1812, Madame Burset dirigea la troupe française qui donna des représentations pendant le séjour de la Grande Armée à Moscou.

Le 18 juin 1812, la troupe française de Saint-Pétersbourg eut la mauvaise inspiration de chercher à prouver sa sympathie au public russe et sa soumission au gouvernement, en organisant une manifestation antinapoléonienne. Cette idée antipatriotique, malgré le jeu de *Védel* et de *Mlle Georges*, produisit un sentiment de malaise dans le public et n'eut aucun succès.

Le 19 novembre 1812, l'intendant des théâtres impériaux, Narischkine, informa le comptoir des théâtres que « vu la surexcitation de l'opinion pu-« blique contre les Français, les représentations « en langue française ne pouvaient plus continuer « et que, par conséquent, la troupe française de-« venant inutile, elle allait être licenciée ». En même temps l'intendant communiquait au comptoir un rescrit impérial, en date du 18 novembre 1812, le chargeant de prendre cette mesure. Voici la teneur de ce document officiel :

« Alexandre Lvovitch,

« Vu les circonstances présentes et trouvant la « troupe française inutile, j'ordonne de congé-« dier de mon service tous les acteurs et toutes « les actrices des théâtres français de Saint-Pé-« tersbourg et de Moscou, en leur payant leurs « émoluments intégralement jusqu'à ce jour. « Quant à ceux d'entre eux qui, conformément « aux règlements du 25 décembre 1789, concer-

« nant les artistes des théâtres, ont atteint les
« termes prescrits pour les pensions de retraite,
« j'ai ordonné au chef de mon cabinet de servir
« régulièrement ces pensions.

« Je reste votre bienveillant,

« ALEXANDRE. »

Un oukaze adressé à la même date au Cabinet Impérial prescrivait que les pensions des artistes français « fussent payées sur le pied « du tiers de leurs appointements ». De plus, cet oukase ordonnait « que tous les artistes non pen-« sionnés devaient être pourvus de frais de route « pour leur rapatriement. » Une liste indiquait ceux qui avaient droit à la pension : MM. *Degligny*, *François*, *Lisière*, *Despassy*. *Ducroissy*, *Frogère*, *Andrieux* et *Henri Maisse* ; Mesdames *Félicie Andrieux*, *Berteuil*, *Evra la Grande*, *Marie Maisse*, *Toussaint*, *Mézière*, *Valzile*, *Frogère* et *Xavier première*[1]. Tous ces acteurs, sauf quelques tournées faites à Moscou, appartenaient à Saint-Pétersbourg.

Bien moins heureux furent les acteurs français de Moscou. « Surpris brusquement par l'aban-« don de la capitale, par l'émigration en masse

1. En 1807, Madame Xavier avait fait une tournée à Moscou (avec Mesdames *Lavandaise*, *Henry*, *Léonard*, etc). Cette troupe avait eu un grand succès dans *Le Joueur* de Regnard, *Mérope* de Voltaire, *La Veuve de Malabar* de Lemierre, *Fénelon* de M. J. Chénier, *Phèdre* de Racine, le *Dépit amoureux* de Molière.

« de la population et, quelques jours plus tard, « par l'incendie de la ville », ces malheureux formaient, avec les marchands du Pont des Maréchaux, quelques émigrés, quelques précepteurs et un certain nombre de Français adonnés à des professions diverses, presque l'unique population de Moscou [1] au moment de l'entrée des Français.

Les artistes restés à Moscou étaient : MM. *Adnet*, ancien grand premier rôle de la Porte Saint-Martin, *Saint-Clair*, *Gosset*, *Bellecour*, *Bertrand*, *Péroud* et *Lefèvre* ; Mesdames *André*, *Périgny*, *Lekain* [2], *Lamiral* [3], *Adnet*, *Anthony* et *Fusil* [4].

1. Nous ne parlons pas des hommes du peuple qui étaient restés à Moscou afin de réaliser le plan de Rostopchine : détruire la ville.

2. Madame *Fusil* (Souvenirs d'une actrice) raconte qu'elle descendit à Moscou chez un « M. *Lekain*, Français, qui logeait toutes « les personnes du théâtre impérial à leur arrivée. M. *Lekain* avait « la prétention de descendre en droite ligne de l'acteur célèbre « de ce nom, ce qu'il ne manquait jamais d'apprendre aux nou- « veaux arrivés ». Une annonce de la *Gazette de Moscou* en 1807 nous apprend que Lekain dirigeait une « Académie de Musique » à la Tverskaïa, dans la maison Kisseleff.

3. Probablement une fille de Lamiral, maître de ballet de S. M. Impériale, professeur de danse et de maintien à l'Ecole du Théâtre et à l'Institut Catherine.

4. Madame *Fusil* s'était trouvée à la fameuse soirée donnée par Talma en l'honneur de Dumouriez, soirée où Marat apparut comme le « Deus ex machina ». Madame *Fusil* s'efforce, dans ses mémoires, de réhabiliter la mémoire de son mari qui, en 1793, était aide de camp du général Turreau, l'organisateur des « Colonnes incendiaires en Vendée ». Elle invoque les services rendus pendant la Terreur par le comédien, farouche sans-culotte en apparence, mais brave homme au fond, à l'acteur

Cette troupe avait pour directrice Madame *Burset*[1].

Nous ne sommes pas renseignés exactement sur les édifices où avaient lieu les représentations françaises à Moscou. Elles devaient se donner tantôt dans les salles de spectacle appartenant aux particuliers, car à cette époque tous les grands seigneurs tenaient à honneur d'avoir leurs théâtres privés et leurs troupes formées de serfs et dirigées par quelque artiste étranger [2], tantôt dans les théâtres publics dont nous citerons les principaux : le théâtre construit en 1741 sur les bords de la Yaousa, celui érigé en 1756 près de l'Etang Rouge à l'endroit où s'élève actuellement la station du chemin de fer de Yaroslavl, le théâtre

Martainville qui lui témoigna la plus noire ingratitude, et à M. d'Autichamp, chef vendéen, qui se montra reconnaissant.

1. M. Ladrague (Gadaruel), dans sa relation du séjour des Français à Moscou, page 70, conteste que Madame Burset ait été directrice de cette troupe. « Armand *Domergue* (désigné sur des actes « que j'ai vus : Louis-Antoine *Domergue,* dit *Saint-Amand,* natif « d'Auxerre (Yonne), nous apprend, dans ses souvenirs, qu'il en « était le régisseur. » Une annonce de l'année 1807 (*Gazette de Moscou)* nous informe qu'un nommé *Armand,* artiste français, était domicilié avec sa femme dans la maison du célèbre acteur russe Sandounoff, dans une ruelle voisine du Pont des Maréchaux. Peut-être s'agit il d'Armand Domergue ?

2. « Beaucoup de grands seigneurs avaient des salles de spec- « tacle, et quelques-uns donnaient des opéras et des ballets. Ceux « qui composaient ces troupes appartenaient au seigneur, qui « désignait à chacun le rôle qu'il devait jouer. Au gré du maître, « l'un avait été fait acteur, l'autre chanteur, celui-ci danseur, « celui-là musicien. » (Madame Fusil, *Souvenirs d'une actrice*).

Golovine (dirigé par l'Italien Belmonti), le théâtre construit près du mur d'enceinte de la Ville-Blanche, entre les portes Miasnitsky et Pokrovsky[1], la salle de spectacle du comte S. J. Worontzoff à la Znamenka[2], le théâtre de la Pétrovka appartenant à l'Anglais Maddocks[3].

Les représentations françaises devaient avoir un caractère intermittent et se donner tantôt dans un théâtre, tantôt dans un autre. Nous savons, par exemple, que les représentations de la célèbre Mademoiselle Georges en 1809 eurent lieu dans le théâtre en bois situé sur la place de l'Arbate, à l'entrée du boulevard Prétchistensky. Ce théâtre ayant brûlé en 1812, les représentations françaises, pendant le séjour de la Grande Armée à Moscou, se donnèrent dans le théâtre Pozdniakoff à la Grande Nikitskaïa. Ce théâtre, admirablement construit et superbement décoré, était réputé dans tout Moscou.

A peine installé au palais Petrovsky, Napoléon, en dépit des tristes pressentiments qui hantaient son esprit, voulut donner à l'occupation française l'apparence d'une installation permanente. Dans ce but il ordonna, entre autres mesures, de rechercher les acteurs français qui étaient restés à

1. Actuellement boulevard Tchisty Proudy.
2. Actuellement maison Boutourline.
3. Détruit par un incendie en 1805.

Moscou [1] et d'organiser des spectacles. Madame *Fusil*, dans ses souvenirs, nous apprend comment les choses se passèrent : « Au milieu de « tant d'anxiétés, on avait fait chercher les artistes « qui étaient encore à Moscou, et l'on avait donné « aux uns l'ordre de venir chanter au château et « aux autres de jouer la comédie. Cela était assez « difficile dans une ville pillée de fond en comble, « où les femmes n'avaient plus de robes ni de « souliers, les hommes plus d'habits ni de bottes, « où il n'y avait point de clous pour les décora- « tions, point d'huile pour les lampes et ainsi du « reste.

« M. le comte *de Bausset* [2] me fit prier de pas- « ser chez lui.

« — Nous voulons, me dit-il, rassembler ce « qui reste ici d'artistes pour donner quelques « représentations et pour faire de la musique « chez l'Empereur. Tarquini [3] nous a assuré que « vous étiez une agréable chanteuse.

« — Moi, chanter chez l'Empereur ? mais, Mon- « sieur, je suis une très modeste chanteuse de

1. Ils s'étaient réfugiés pour la plupart dans la maison du prince Gagarine à la Basmannaïa.

2. Le général comte de Bausset était préfet de la cour.

3. Chanteur italien ; ce fut lui qui avec Martini, pianiste, fils de l'auteur de l'opéra « La Cosa rara », et avec le concours de Madame Fusil, organisa des concerts au Palais Pétrowsky en présence de l'empereur. Madame Fusil chanta avec beaucoup de succès des romances et des ariettes à la mode.

« romances, de petits airs, et je ne chante plus la « musique italienne depuis que j'ai perdu ma « voix.

« — Mais vous avez chanté des duos avec Tar« quini ?

« — Oui, chez des dames [1] qui savaient que « c'était sans prétention, et qui me jugeaient « d'après la complaisance que j'y mettais ; mais « arriver avec un titre de chanteuse chez l'Empe« reur, rien que la peur me paralyserait. Il est « difficile et connaisseur ; pour Dieu, laissez-moi « dans mon obscurité.

« — Alors, me dit M. *de Bausset*, rejetons-nous « sur le vaudeville et la comédie.

« — Ah ! pour cela, c'est autre chose. » Je dis « à M. le comte *de Bausset* que, puisqu'il voulait « m'employer, je le priais de me faire donner un « logement [2]. Il m'assura qu'il allait s'en occu« per...

Madame Fusil n'avait rien exagéré en parlant du dénuement dans lequel se trouvait la malheureuse troupe française. Voici dans quel état les artistes se présentèrent devant le comte de Bausset :

1. Madame Divoff, née comtesse Boutourline, Madame de Golovkine, Madame la comtesse de Broglie émigrée, Madame la comtesse Strogonoff.

2. La maison où elle habitait à la Basmannaïa avait brûlé. Elle avait perdu la plus grande partie de ses meubles et de ses effets.

« Le grand premier rôle portait sur son corps,
« entièrement nu, un vieux manteau militaire, et
« était coiffé d'un bonnet de la milice nationale
« qu'il avait ramassé dans la rue. Le jeune pre-
« mier était revêtu d'une soutane de séminariste
« que surmontait un tricorne à plumes de général.
« Le père noble, pieds nus, avait un pantalon tout
« rapiécé et un gilet de marquis en satin blanc.
« Le traître, sans pantalon du tout, en revanche,
« était chaussé de magnifiques bottes Louis XIII et
« fièrement drapé dans un manteau espagnol
« couleur muraille, qu'il avait pu soustraire, au
« dernier moment, à la garde-robe du théâtre.

« Madame *Burset* avait bien une veste rouge,
« doublée de peaux de lapin, comme celles que
« portent les femmes russes de la petite bour-
« geoisie, mais ni jupe, ni jupons, et sa veste
« n'allait qu'aux genoux ; en revanche, elle por-
« tait le bonnet de velours noir de Marie-Stuart,
« enrichi de grosses perles fausses ! En un mot,
« nous semblions tous costumés pour nous rendre
« à un bal masqué de fous ou de mendiants. »

Sur la demande du comte de *Bausset*, le général comte *Dumas*, commandant du Kremlin, s'occupa de faire vêtir convenablement les artistes. Des pièces de satin et de brocart, des dentelles et des galons provenant du pillage des boutiques et des maisons particulières ou enlevés aux trésors

du Kremlin, furent mis à leur disposition. En peu de temps la troupe fut en état de faire bonne figure devant le public. « Mais, nous apprend « Madame *Fusil*, ce qui nous manquait toujours, « c'était le linge ».

Le théâtre Pozdniakoff, à la Grande Nikitskaïa, dépouillé de tous ses décors et accessoires, fut remis en état ; on le nettoya, on le blanchit, on drapa les loges, on fit un rideau avec une pièce de brocart. La scène fut arrangée avec beaucoup de goût et d'élégance, ornée de beaux meubles, de bronzes et de marbres provenant du pillage des maisons seigneuriales.

Quelques jours après, le théâtre était ouvert et l'affiche imprimée par la Typographie de la Grande Armée portait :

Théâtre français à Moscou.

Les comédiens français auront l'honneur de donner mercredi prochain, 7 octobre 1812

Une première représentation

du JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

Comédie en 3 actes et en prose de Marivaux

suivie

de l'AMANT AUTEUR ET VALET

comédie en 1 acte et en prose de Céron.

Dans le JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD : MM. *Adnet*, *Péroud*, *Saint-Clair*, *Bellecour*, *Bertrand*, Mesdames *André et Fusil*.

Prix des places :

Premières galeries . .	5 roubles	ou 5 francs.
Parquet.	3 »	3 »
Seconde galerie . . .	1 »	1 »

On commencera à 6 heures précises.

La salle de spectacle est dans la Grande Nikitskaïa, maison de Pozdniakoff.

L'orchestre était formé des meilleurs solistes de la garde. Le premier spectacle eut un grand succès : les spectateurs ne cessèrent d'applaudir et de bisser les acteurs, entremêlant leurs bravos de cris de « Vive l'Empereur ! Vive Napoléon ! Vive la France ! » Le parterre était occupé par des soldats de la garde, les deux rangées de loges par des officiers de tout grade et de toutes armes. On y voyait aussi quelques institutrices et marchandes de modes du Pont des Maréchaux.

Les abords du théâtre où l'on avait entassé des tonneaux pleins d'eau et des seaux en cas d'incendie, étaient gardés par de nombreux factionnaires. Comme l'on s'attendait à l'arrivée de l'Empereur [1], des piquets de soldats s'étendaient

1. Malgré le témoignage de Madame Fusil, il ne vint pas une seule fois au théâtre Pozdniakoff. Il se contenta des concerts organisés au palais Pétrovsky. Voici comment Madame Fusil rend compte d'une de ces soirées : « Quand mon tour arriva, je chan-
« tais une romance avec laquelle j'avais obtenu l'hiver précédent
« beaucoup de succès dans les salons moscovites. Comme il était
« défendu d'applaudir en présence de l'empereur, c'est par un
« murmure d'approbation que l'auditoire me manifesta sa satis-

depuis la Grande Nikitskaïa jusqu'au palais Petrovsky.

Pendant le séjour de la Grande Armée à Moscou il y eut onze représentations. On joua à plusieurs reprises le « Procureur arbitre », le « Mariage de Figaro », le « Cid », « Zaïre », les « Trois sultanes ». Il y eut aussi des soirées dansantes. La danse russe exécutée par les sœurs *Lamiral* eut un grand succès et obtint les suffrages des vieux grognards de la garde.

Après la comédie, voici le drame : au lieu des feux de la rampe les feux de bivouac, au lieu du

« faction. L'empereur qui, pendant que je chantais, causait avec « quelqu'un, n'entendit pas ma romance, mais le murmure flat- « teur qui se produisit après que je l'eus terminée attira son « attention. Il appela le général Bausset et lui en demanda la « raison. Je reçus l'ordre de répéter ma romance. L'empereur ne « l'entendit pas davantage, mais le roi de Naples s'approcha de « moi et me demanda de lui donner une copie de ce morceau, « qui était composé dans un esprit de chevalerie. »

« Deux jours après, le 19/31 octobre, l'empereur me fit venir dans « son cabinet et me questionna sur les améliorations qu'on pour- « rait apporter « à son théâtre ». Il cita les noms de plusieurs « artistes de Paris qu'on pourrait faire venir, et, au fur et à « mesure qu'il les nommait, il inscrivait leurs noms, avec un « gros crayon, sur un bout de papier.

« Le soir même de ce jour les troupes recevaient l'ordre d'éva- « cuer Moscou le lendemain. »

On peut juger par là de la liberté d'esprit de Napoléon au milieu des graves préoccupations qui l'assaillaient de toutes parts, ou peut-être de son vif désir de donner coûte que coûte le change sur sa véritable situation. Ne venait-il pas, du reste, de lancer le célèbre décret, dit de Moscou, qui réorganisait la Comédie-Française sur les bases actuelles ?

frémissement d'une salle enthousiasmée, les gémissements du vent dans les arbres dépouillés. Comme décor, la morne étendue glacée où le chasse-neige soulève des tourbillons qui masquent le ciel bas et livide. Une route interminable, calvaire lamentable, jonchée de cadavres contorsionnés et raidis par le froid, que suit une troupe lamentable vêtue de toutes les défroques imaginables. Dans le nombre, confondus parmi les traînards de ce qui fut la Grande Armée, les épaves lamentables de la colonie française de Moscou, ces « Français-Russes » que les soldats de Napoléon traitaient avec tant de dédain, les regardant comme des émigrés et des renégats.

Madame *Fusil* nous a tracé de ce triste exode un tableau saisissant. Après des péripéties et des dangers de toutes sortes, elle eut le bonheur de revoir la France, Mesdames *Burset*, *Adnet*, *André* et *Anthony* eurent aussi la chance d'échapper au désastre. Quant aux autres membres de la troupe française de Moscou ils disparurent à tout jamais dans la tourmente.

CHAPITRE VI

L'émigration française à Moscou. — Rapports de la colonie française avec la société et le gouvernement russes. — Le comte Rostopchine (1812).

Le principal courant de l'émigration française s'était dirigé sur Saint-Pétersbourg. Les émigrés porteurs de noms illustres, ceux qui avaient occupé une position importante auprès de l'ancienne cour : princes du sang, hommes d'état, soldats, ecclésiastiques, magistrats, devaient naturellement chercher à se rapprocher autant que possible d'une souveraine (Catherine II) qui, respectueuse des traditions de l'ancien régime, abhorrant l'esprit révolutionnaire, seule à représenter, au milieu du désarroi des autres cours, la tradition monarchique dans tout son éclat et toute son intégrité, ne pouvait manquer d'assurer à ces victimes de la démagogie le meilleur accueil C'est ainsi que nous voyons apparaître à Saint-

Pétersbourg le comte de Sombreuil, le baron de Bombelles, Calonne, Saint-Priest, le prince de Condé, le comte d'Artois lui-même avant sa retraite à Mitau, François de Pierre de Bernis le futur archevêque de Rouen sous la Restauration, le comte de Choiseul-Gouffier, des Polignac, un de Broglie ; des officiers de mérite, le marquis de Lambert de Royal-Cravate, le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Toulouse-Lautrec [1], etc. Ils rencontrèrent en Russie d'autres Français non moins connus, venus auparavant pour y prendre du service et qui s'étaient distingués dans la dernière guerre contre les Turcs : le comte Roger de Damas, le comte de Langeron qui avait pris part à la guerre d'Amérique, le duc de Richelieu, le futur fondateur d'Odessa, le comte de Quinsonnas d'une vieille famille du Dauphiné, qui devait fonder à Moscou l'asile Sainte-Darie. Quelques-uns de ces émigrés, en venant prendre du service en Russie, cherchaient plutôt une diversion à leur infortune, à la perte de leurs privilèges et de leurs biens que la satisfaction de leurs rancunes. La plupart y apportaient un esprit d'intrigue, une inconscience de la réalité, une légèreté de sentiments et de conduite qui ne devaient pas tarder à leur aliéner toutes les sympathies.

1. Les familles de Lambert et de Toulouse-Lautrec comptent encore des représentants en Russie.

Ces derniers, pour la plupart, unirent leur fortune à celle du comte d'Artois, lui formant à Mitau d'abord, sur d'autres points de l'Europe ensuite, une sorte de cour où les compétitions et les intérêts mesquins dominent les plus graves soucis de la politique. Les autres, au contraire, ceux qui avaient pris du service en Russie, laissèrent presque tous un nom honorable et parfois illustre.

En fouillant les archives de la paroisse Saint-Louis-des-Français à Moscou, en cherchant à déchiffrer les vieilles inscriptions tombales du cimetière Védensky (cimetière des étrangers), on est frappé de l'absence de noms dénotant une origine illustre. Et cependant, bon nombre de nos compatriotes s'évertuaient, à cette époque, à relever leur roture par la particule, ajoutant ordinairement à leur nom de famille celui de leur village ou de leur ville natale, ceci pour se faire valoir aux yeux des Russes et tâcher d'éblouir leurs compatriotes. La particule se rencontre donc souvent, mais comme « savonnette à vilain », c'est-à-dire ajoutée à un nom le plus souvent obscur. Non pas que la grande émigration de la noblesse française pendant la Révolution ait absolument évité Moscou, mais ses représentants n'y font que de courts séjours, la traversent comme une étape un peu plus longue que les autres au cours de leurs inces-

santes pérégrinations à travers l'empire. Ce sont les émigrés qui se rendent à l'armée de Condé, cantonnée en Wolhynie, les volontaires qui ont pris part à la guerre contre les Turcs et les Polonais, le comte de Choiseul-Gouffier, le colonel comte de Quinsonnas, le capitaine de Saint-Ouen, tous les trois décorés de la croix de Saint-Georges, ceux enfin qui ont obtenu de la munificence de l'Impératrice des terres dans le sud de la Russie, terres dont ils cherchent au plus vite à se débarrasser contre beaux deniers sonnants. Bien peu s'installent à Moscou. Presque tous sont destinés à revoir plus tard la France après leur radiation de la liste des émigrés ou à la Restauration.

Ce qui domine à Moscou, ce sont les émigrés pauvres, ceux que la dureté des temps a obligés d'embrasser la carrière de précepteur, de bibliothécaire, de secrétaire dans les familles nobles, les prêtres, les chevaliers de Saint-Louis, les anciens officiers subalternes, les *de Chirray, de Trassenne, Charles de Vignières, Toussaint-Alexandre Le Prévost d'Yray* [1], M. *de Tauriac*, ancien

1. Toussaint-Alexandre le Prévost d'Yray, né à Verneuil (Eure), ancien officier au régiment de Soissonnais, probablement parent du vicomte Chrétien-Siméon Le Prévost d'Yray, écrivain français. (Gadaruel (Ladrague), *Relation du séjour des Français à Moscou et de l'incendie de cette ville en 1812*. Notes des pages 131 et 132).

officier, *Lecointe de Laveau*[1], *d'Horrer*[2], le chevalier *de Sainte-Affrique de Villefort d'Ysarn*[3], les abbés *Antoine de Malherbe*[4], *Pesme de Matignicourt*[5], *Surrugues*[6], *Pons*, *Girardin*, *Gohier*, *Léonard Kien*, *Jean-Dominique Florentin*, *Pierre-Hubert Perrier*, *Jean-Baptiste Bruno May*, *Joseph*

1. G. Lecointe de Laveau, secrétaire de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou, auteur du *Guide du Voyageur à Moscou*, Moscou, 1824, — de *Moscou avant et après l'incendie*, Paris, Gide fils, 1814, et d'autres ouvrages sur la Russie.

2. Philippe-Xavier d'Horrer, chevalier de Saint-Louis, né à Strasbourg, mort à Moscou le 31 octobre 1828, à l'âge de 84 ans. — Il y avait aussi à Moscou Joseph d'Horrer, ancien lieutenant au service de la Russie, né également à Strasbourg. Ce dernier n'est pas mort en Russie et doit être rentré en France à la Restauration. Ne serait-ce pas le même que J. d'Horrer, officier supérieur, secrétaire de l'ambassade de France près la Confédération Suisse, qui a fait paraître une traduction du Messie de Klopstock. Paris, 1825-26, 1 vol. in-8. La famille d'Horrer compte encore des représentants en Russie.

3. François-Joseph de Villefort d'Ysarn, chevalier de Saint-Louis, servait dans un régiment d'infanterie lorsque la révolution éclata ; il émigra et prit du service dans l'armée de Condé. Après sa dispersion, il vint en Russie et se fixa à Moscou. Il mourut dans cette ville le 25 décembre 1840, à l'âge de 77 ans. Il s'occupait du commerce des denrées et gérait les biens d'une famille de l'aristocratie. Il est l'auteur d'un mémoire couronné par l'Académie impériale des sciences sur cette question : « La baisse du prix courant des produits agricoles en Russie. » (Gadaruel, *Relation du séjour des Français à Moscou)*.

4. L'abbé Antoine de Malherbe, né à Paray-le-Monial, ancien chanoine et grand vicaire de Châlons-sur-Marne, mort à Moscou le 7 février 1828, à l'âge de 84 ans.

5. L'abbé Pesme de Matignicourt, prêtre du diocèse de Châlons-sur-Marne.

6. L'abbé Adrien Surrugues, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne, ancien principal du collège royal de

Maquart[1], *Michel Guerrier*, *de Billy*[2], *Durons*[3], *Froment*[4], *Gandon*[5], *Viallart*[6], *Ambroise Magnin*[7], etc. La plupart de ceux-ci resteront en Russie et, par leurs alliances avec des familles du pays, finiront à la seconde ou à la troisième génération par se fondre entièrement dans la société russe. C'est ainsi que l'on rencontre maintenant des familles russes de provenance française chez qui rien du caractère national n'a subsisté, pas même le souvenir de leurs origines.

L'arrivée de toutes ces épaves de la Révolution ne pouvait manquer de produire une certaine perturbation dans les habitudes de la colonie

Toulouse, chanoine de la collégiale de Pilten (diocèse de Vilna) et curé-doyen de l'église Saint-Louis-des-Français à Moscou. Décédé dans cette ville, le 21 décembre 1812. Auteur de *Lettres sur l'incendie de Moscou,* écrites de cette ville au R. P. Bouvet ». Paris, 1821, gr. in-8 de 44 pages (tiré à 25 ex. et réimprimé en 1823, 48 pages),

1. Joseph Maquart ou Macquart, vicaire de Saint-Thierry (Marne).

2. L'abbé de Billy, émigré en 1790, précepteur chez le prince Odoevsky à Moscou.

3. L'abbé Durons, né à Valognes (Manche).

4. Froment, prêtre du département de la Somme, arrivé en Russie en 1798.

5. Gandon, prêtre du département de Maine-et-Loire.

6. L'abbé Viallart, prêtre d'Albi.

7. Ambroise Magnin, de Vellerot-les-Vercel (Doubs), séminariste émigré en Suisse en 1791, parti pour la Russie en 1793, professeur à l'Institut de Commerce et à l'Institut des demoiselles nobles de Moscou, précepteur chez le prince Metschersky, contrôleur à la Maison des enfants trouvés. Mort à Moscou en 1837.

française de Moscou. Le commerce français, fortement constitué et jouissant d'une clientèle assurée, ne devait pas s'en ressentir beaucoup, mais il n'en fut pas de même de l'enseignement français. Ici la concurrence allait devenir considérable entre les Français d'avant l'émigration, installés dans les familles aristocratiques comme précepteurs ou comme menins, et les nouveaux venus plus instruits, plus versés dans la connaissance des langues anciennes et dans la pratique de l'éducation. Les concurrents les plus sérieux sont les nombreux ecclésiastiques qui ont émigré de France pour échapper à l'obligation du serment et aux poursuites contre les réfractaires, anciens curés, anciens aumôniers, anciens directeurs de collèges et de séminaires. Pour donner une idée du nombre de ces nouveaux venus il suffira de dire que, de 1790 à 1812, les curés de l'église Saint-Louis-des-Français, les abbés *Pesme de Matignicourt, Antoine de Malherbe, Gohier, Kien, Surrugues*, sont constamment assistés dans leurs fonctions d'une foule de prêtres français dits auxiliaires, dont le nombre dépasse de beaucoup les besoins de la colonie et les dimensions de l'église Saint-Louis. En 1790, lors de la bénédiction de l'église, on en compte trois (les abbés *Pons*, *Girardin* et *Chizzola* ce dernier prêtre du diocèse de Trente), en 1803 on en compte cinq

(les abbés *Surrugues, J. D. Florentin, Périn, Billy* et *Baudette)*, en 1809 il y en a sept (les abbés *Léonard Kien, Antoine de Malherbe, J. D. Florentin, Pierre Hubert Perrier, J.-B. Bruno May, Joseph Maquart, Michel Guerrier)*. Dans ce nombre plusieurs jésuites qui, avant de venir à Moscou, ont séjourné soit dans les différentes maisons de la Pologne et de la Russie Blanche, soit à Saint-Pétersbourg où, sous le règne de Paul Ier, les jésuites sont particulièrement en honneur. Il est évident que le casuel de la petite paroisse Saint-Louis ne saurait suffire à assurer des ressources à ces nombreux auxiliaires. Il faut donc qu'ils trouvent des moyens de subsistance ailleurs, et ces moyens c'est le professorat ou plutôt l'enseignement privé qui les leur procure.

En 1790, nous trouvons l'abbé *de Billy,* destiné à devenir plus tard à Saint-Pétersbourg un agent important de prosélytisme, installé comme précepteur chez le prince Pierre Odoevsky à Moscou; dans la suite il deviendra le directeur de conscience de la comtesse Rostopchine. L'abbé *Durons,* natif de Valognes, est précepteur chez le comte Dmitrieff Mamonoff; l'abbé *Gandon*, venu du département de Maine-et-Loire, élève les enfants d'un prince Galitzine; l'abbé *Maquart*, vicaire de Château-Thierry, l'abbé *Surrugues*, ancien principal du collège de Toulouse, docteur en

Sorbonne, l'abbé *Viallart*, prêtre du diocèse d'Albi, s'adonnent également au professorat. Et il y en a bien d'autres. De suite les familles russes leur accordent la préférence sur leurs anciens précepteurs, car ils en imposent par leurs infortunes, leur caractère, leur instruction, leurs manières et les recommandations dont ils jouissent. Leur influence ne tarde pas à devenir considérable, et ils n'ont pas de peine à déloger des bonnes places les anciens précepteurs, réduits à se réfugier dans les situations secondaires, souvent dans les trous perdus de la province.

La confirmation de ce fait nous est fournie par le livre du Polonais Szantyr[1] qui cite les noms des abbés *Masclet*, *de Malherbe*, *Surrugues*, *de Billy*, *Nicole*, et dit qu'il est impossible de trouver, soit à Moscou, soit à Saint-Pétersbourg, une seule maison seigneuriale où ne soit pas installé un ecclésiastique romain en qualité de gouverneur, de précepteur ou de bibliothécaire. Ces ecclésiastiques s'attachent à former le cœur et l'esprit de la jeunesse, en s'efforçant de substituer aux « erreurs de Voltaire et des Encyclopédistes », si goûtés jusque-là en Russie et représentés dans toutes les bibliothèques, le contre-poison de la saine doctrine et du véritable enseignement chré-

1. Szantyr, *Zbiór Wiadomos'ci o Kosciele i religii katolickiej W. Csarstwie rossyiskiem.*

tien. Ce changement dans l'enseignement s'accorde bien avec le revirement qui s'est produit dans l'esprit de l'impératrice Catherine II et dans la haute société russe en face des excès de la Terreur. Mais les nouveaux précepteurs ne se contentent pas de combattre la Révolution, beaucoup s'adonnent au prosélytisme dans des conditions particulièrement favorables, car peu de sociétés sont aussi malléables que la jeune société russe à cette époque. C'est ainsi que s'opérèrent les conversions de Madame Petrovsky, du prince Odoevsky, du prince Alexandre Fédorovitch Galitzine, de la princesse Galitzine, de la comtesse Rostopchine, de Catherine Tolstoï et de Madame Pouchkine. Les ecclésiastiques français étaient fortement secondés dans leur tâche par les émigrés qui avaient leur accès à la cour et fréquentaient les familles de la haute noblesse : le chevalier d'Angard, le duc de Broglie, le comte de Saint-Priest, le comte de Choiseul-Gouffier, plus tard le comte Joseph de Maistre.

Il existait cependant, au dire des Russes, parmi les anciens représentants de l'enseignement français, un certain nombre de précepteurs d'un tout autre acabit qui avaient élevé la jeunesse russe dans d'autres idées. L'écrivain russe, Michel Morochkine, dans son ouvrage « Les Jésuites en Russie sous le règne de Catherine II et jusqu'à

nos jours », caractérise de la manière suivante le système d'éducation de ces précepteurs : « Ils « enseignent toutes les sciences, mais en omet- « tant soigneusement de parler de religion à leurs « élèves. Ils ne mentionnent même jamais le nom « de Jésus-Christ et ne parlent jamais de l'Evan- « gile et des livres saints. Ceux-ci sont encore les « meilleurs parmi les mauvais pédagogues. Quant « aux autres, ils se bornent à faire « bavarder » leurs « élèves en français, à leur répéter que la France « est le premier pays du monde, que Paris est la « première ville, et ils concluent en disant que « la foi en Dieu est une stupidité, qu'un homme « instruit doit rougir de s'attacher à de telles « balivernes. Ajoutez que ces pédagogues tour- « nent constamment en dérision tout ce qui nous « est cher, le peuple russe, la langue russe... La « jeunesse qu'ils forment est imbue des utopies « françaises. Grâce à leur pernicieuse influence « nulle part, ni à Berlin ni à Vienne, on ne parle « autant des abus du pouvoir, nulle part on ne « défend avec autant d'acharnement la liberté du « peuple qu'à Saint-Pétersbourg. » Un autre écrivain décrit de la manière suivante l'éducation de la jeunesse russe à l'époque de Catherine II : « Les grands seigneurs sont trop ignorants et trop « absorbés par les intrigues pour s'occuper sérieu- « sement de l'éducation de leurs enfants ; presque

« tous sont élevés par des gouverneurs, surtout « par des Français et des Suisses, gens immo- « raux et tous démocrates. » Cette profonde diversion d'idées, de sentiments et de méthodes, jointe à la concurrence, ne pouvait manquer d'élever un dissentiment irréconciliable entre les anciens Français et les nouveaux venus. Le contre-coup devait se faire sentir au moment des évènements de 1812.

Sous le règne de l'empereur Paul Ier, les mesures de suspicion prises contre les Français pendant le règne précédent (obligation de prêter un serment de haine à la Révolution et de fidélité au roi légitime), mesures qui avaient amené le départ volontaire ou forcé de beaucoup de nos compatriotes, furent encore renforcées. Un édit du nouvel empereur ordonna aux personnes professant la foi catholique de remplir rigoureusement les devoirs de leur religion. Chacune d'elles fut tenue de se confesser au moins une fois par an et de faire ses pâques, sous peine d'être considérée comme révolutionnaire et traitée en conséquence. Les prêtres reçurent l'ordre de n'admettre à la communion que les plus dignes et de refuser les sacrements aux autres. Près du confessionnal se trouvait un tronc où chaque fidèle était obligé de déposer son billet de confession portant son nom, la date de sa confession et son

adresse. Les sujets suisses, en particulier, furent astreints à une certaine formule de serment portant qu'ils n'avaient participé ni en action ni en pensée aux actes impies du gouvernement français. Ils devaient, en outre, déclarer qu'à leurs yeux ce gouvernement était illégitime et s'engager à rester fidèles à la foi de leurs ancêtres et à leur ancienne forme de gouvernement[1].

Toutes ces mesures et les attaques continuelles dirigées contre les Français par certains journaux russes, principalement par le « Journal politique[2] », qui ne cessait de représenter, même après la chute de Robespierre, la France comme un repaire de tigres altérés de sang, devaient à la longue accréditer dans les sphères administratives et dans le public l'idée qu'il fallait se défier des Français et les tenir en charte privée.

Et cependant, vus à la distance de plus d'un siècle, ces commerçants adonnés à leur négoce, ces « outchiteli » (précepteurs) occupés de dégrossir les jeunes Russes ne paraissent pas bien dangereux. Ils semblent bien plus soucieux de mener convenablement leur barque, de réaliser des économies pour leurs vieux jours, que de fomenter des révolutions. Peut-être, de temps en temps,

1. *Recueil général des lois de l'Empire*, n° 18467 (en russe).
2. Le Journal politique *(Polititcheskoï Journal)*, traduit de l'allemand (probablement du Journal de Hambourg).

poussés par leur tempérament, se permettent-ils des écarts de langage, peut-être, quelles que soient d'ailleurs leurs convictions, sont-ils flattés dans leur orgueil national en apprenant les succès éclatants des armées de la République, dont l'écho lointain leur arrive par la voie du *Journal de Hambourg* ou de la *Gazette de Francfort?* En tout cas ils ne sont guère à craindre. La plupart, comme aujourd'hui, sont de bons administrés, se conformant strictement aux prescriptions relatives aux étrangers, s'occupant activement des intérêts de leur paroisse naissante. De 1790 à 1812 celle-ci est desservie par quatre ecclésiastiques, les abbés *Pesme de Matignicourt* (1790-1797), *Gohier* (1797-1801), *Kien* (1801-1807), *Surrugues* (1807-1812) et admigistrée par de nombreux syndics : *De Bosse*, vice-consul de France (1790 1797), *Poulleau* (1790-1793), *Lefebvre* (1790-1793), *de Monteuil* (1790-1793), *Renaud* (1793-1797), *Brochard* (1793-1797), *Lange* (1793-1797), *Deleau* (1797-1801), *Plus* (?) (1797-1801), *Prévost* (1797-1801), *de Ronca* (1801-1804), *Savi* (1801-1804), *Gilardy* (1801-1804), *d'Horrer* (1801-1804 et 1807-1822), *de Laveaux* (1804-1807), *de Bonne* (1804-1822), *Florentin* (1804-1810), *Lallié* (1804-1819), tous noms inconnus, sauf peut-être celui de l'abbé *Surrugues* qui a obtenu une certaine notoriété par sa relation sur les événements de 1812. Cette nomenclature

de noms confirme bien ce que nous avons dit du peu de retentissement produit par la grande émigration des représentants de la haute noblesse de France, sur la composition de la colonie française de Moscou à cette époque. Tous ces « notables » de la colonie ont fort à faire pour défendre l'intégrité et l'autonomie de leur paroisse. Celle-ci, indépendamment des difficultés pécuniaires du début, eut à lutter pendant de longues années pour devenir indépendante de l'église polonaise-allemande SS.-Pierre-et-Paul située à la Sloboda, et obtenir une démarcation légitime des paroissiens appartenant de droit aux deux églises. La difficulté d'arriver à une répartition légitime et de mettre fin aux querelles incessantes, provenait de l'ambiguïté de l'article 3 de l'ordonnance de l'archevêque de Mohilev en date du 31 janvier 1792, ordonnance ainsi conçue :

« Article premier. — Les sujets du royaume de France composeront la nouvelle paroisse.

« Art. 2. — Tous les autres catholiques appartiendront à l'ancienne.

« Art. 3. — Parmi ces derniers, ceux dans le pays desquels la langue française est vulgaire, et qui pourraient peut-être en parler une autre, l'allemand par exemple, auront la liberté de choisir entre les deux paroisses et ne pourront abandonner celle qu'ils auront choisie. »

Après une longue période de revendications et de requêtes, une nouvelle ordonnance fut rendue le 15 février 1812, qui établissait définitivement la délimitation des deux paroisses. En voici la clause principale : « Tous les Français résidant à « Moscou, ceux qui sont nés dans l'un des dio« cèses fixés par le Concordat du 19 novem« bre 1801, comme ceux qui sont issus de parents « nés dans l'étendue desdits diocèses, compose« ront exclusivement la Paroisse catholique de « Saint-Louis à Moscou ». Dans la liste des diocèses annexée à cette ordonnance figuraient, à côté des diocèses français proprement dits, ceux du Mont-Blanc, du Léman, du Golo, de Liamone, des Forests, des Deux-Nèthes, de la Dyle, de Jemmapes, de l'Escaut, de la Lys, de Sambre-et-Meuse, de l'Ourthe, de la Meuse-Inférieure, de Rhin-et-Moselle, de la Sarre, du Mont-Tonnerre.

Le rapprochement opéré entre la Russie et la France, par suite de l'engouement de l'empereur Paul I[er] pour le Premier Consul, amena une certaine détente dans les rapports du monde officiel russe avec les Français établis à Moscou. La composition de la colonie se modifie aussi quelque peu par suite du départ des émigrés, qui ont obtenu leur radiation des listes de proscription, et aussi des Français qui, sans nouvelles

depuis bien longtemps de leurs familles restées en France, se hâtent de retourner au pays. Tous profitent des facilités que leur assure la reprise des relations politiques et commerciales. Pendant toute la période violente de la Révolution la représentation consulaire à Moscou avait cessé, et l'immatriculation des Français avait passé aux mains des desservants de l'église Saint-Louis.

Les journaux russes de la fin du règne de Paul Ier et du commencement du règne d'Alexandre Ier fourmillent d'annonces de départ pour la France, l'annonce obligatoire pour les étrangers qui ne pouvaient quitter le pays avant d'avoir rempli cette formalité, de crainte qu'ils ne laissassent des dettes impayées et n'échappassent aux poursuites judiciaires.

Les premières années du règne d'Alexandre Ier sont aussi une période brillante pour nos commerçants. Etant donné leur petit nombre, on est frappé de l'énorme publicité qu'ils font dans la *Gazette de Moscou* pour recommander leurs produits. Les troupes françaises se succèdent aussi sans interruption dans les différents théâtres de Moscou. Les livres français se vendent en quantités considérables sous l'œil d'une censure bien plus libérale que maintenant. Il y a six librairies françaises à Moscou au début du XIXe siècle, et beaucoup de grandes bibliothèques privées, à en

juger par leur composition, datent de cette époque.

Les Français de Moscou, commerçants et précepteurs, bénéficient de l'énorme ascendant que la stupéfiante épopée de Napoléon Ier exerce sur la société russe. Dès ce moment une légende napoléonienne se crée en Russie, légende peut-être plus durable qu'en France, divinisée même par certains sectaires russes, légende qui résistera même à la guerre malheureuse de 1812, et dure encore.

Les guerres de 1805 et 1806 et le blocus continental apportèrent cependant de grosses modifications dans le régime de la colonie française. La plus importante et la plus vexatoire de ces modifications fut l'obligation pour les commerçants de se faire naturaliser russe. « Avant la guerre « de 1806, nous étions aimés et estimés. La seule « mesure que le gouvernement prit fut d'obliger « ceux d'entre nous, qui étaient dans le com- « merce, à se faire naturaliser, et les autres à « fournir une caution de leur bonne conduite. Le « peuple ne parut pas s'intéresser à cette pre- « mière guerre ; et malgré le manifeste qu'on lut « dans les églises, les Français vécurent à Moscou « dans une profonde sécurité. Il est vrai que cette « campagne ayant eu lieu hors de leur territoire, « les Russes n'eurent pas d'outrages à venger. La « haine nationale naquit avec la campagne de

« 1812 [1] ». La grande sécurité des Français provenait de la tolérance du peuple et de la société russes qui apportait un correctif aux mesures de rigueur du gouvernement. Les vrais déboires ne commencent pour notre colonie qu'en 1812, avec la nomination du général comte Rostopchine au poste de gouverneur de Moscou.

Le nouveau gouverneur, nommé en remplacement du comte Goudovitch, que son grand âge et sa faiblesse de caractère rendaient peu apte à l'administration de la « Première Capitale » à une époque si critique, arriva à Moscou dans les derniers jours du mois de mars 1812. Ce n'était pas un étranger pour cette ville qu'il avait habitée pendant sa longue disgrâce, et où il possédait à la Loubianka une belle maison, construite à la fin du XVIII[e] siècle sur les plans de Rastrelli, et une datcha (maison de campagne) à Sokolniki près de la barrière. C'était un homme énergique à l'esprit original et primesautier, facilement impressionnable, d'une éducation raffinée, mais avec des survivances de barbarie et des sautes brusques de caractère, pour tout dire un impulsif. Les opinions sur son compte variaient beaucoup. Les uns voyaient en lui un homme supérieur, provi-

1. *Moscou avant et après l'incendie* ou notice contenant la description de cette capitale et des mœurs de ses habitants, etc., par deux témoins oculaires, 2[e] éd. Paris, Gide fils, 1818.

dentiel, presque l'égal de Napoléon, le seul capable de lui tenir tête, les autres redoutaient beaucoup l'emportement de son caractère et le considéraient comme un brouillon capable de tout gâter. D'autres enfin voyaient en lui l'incarnation même de l'âme russe, la personnification du sentiment national. Dans le bas peuple il s'était rendu populaire, car il savait se mettre à sa portée et trouver, au moment psychologique, le mot juste capable d'enflammer les masses.

Pendant que la personne et les faits et gestes du nouveau gouverneur défrayaient les conversations dans les salons de Moscou, et provoquaient une foule d'appréciations sympathiques ou hostiles, il y avait un coin ignoré de la ville où son arrivée causait une joie sans mélange, C'était la cure de l'église Saint-Louis-des-Français. Le curé, M. *Surrugues*, « homme de doctrine, de discipline et de pratique »[1], adversaire déclaré des idées nouvelles, avait été très lié avec la comtesse Rostopchine pendant ses différents séjours à Moscou. Il y avait entre eux un grand secret. L'abbé *Surrugues*, après avoir longtemps dirigé les lectures et les méditations de la comtesse, et l'avoir convaincue par des entretiens pieux de la supériorité de l'église catholique romaine sur l'église

1. *La Paroisse Saint-Louis des Français de Moscou.* Moscou, 1891. Brochure in-8.

orthodoxe, avait enfin reçu son abjuration en lui faisant promettre de garder soigneusement le secret de sa conversion et de laisser même son mari dans l'ignorance à ce sujet. Elle observa en effet ce secret pendant plusieurs mois, et, suivant son témoignage, ce temps fut le meilleur de toute sa vie. Son petit-fils, le comte de Ségur, parle des précautions qu'elle devait prendre pour remplir ses devoirs religieux. L'abbé *Surrugues* dînait une fois par semaine chez le comte Rostopchine qui, comme tous les grands seigneurs moscovites, pratiquait largement l'hospitalité et tenait table ouverte. Après le dîner, la comtesse se promenait avec l'abbé *Surrugues* dans les vastes appartements, en ayant l'air de parler de choses indifférentes ; en réalité elle se confessait à lui. Après la confession, il lui remettait à l'insu de tout le monde une boîte en or renfermant une hostie consacrée. Elle déposait pieusement cette boîte dans son oratoire, puis revenait remplir auprès de ses invités ses devoirs de maîtresse de maison. Elle communiait chaque jour de la sorte.

« La comtesse, écrivait l'abbé *Surrugues* à l'abbé « *de Billy* à Saint-Pétersbourg, m'a témoigné son « désir de me voir souvent. Nos entretiens sur la « foi et la religion sont inépuisables. Elle envoie « son fils entendre le sermon à l'église Saint- « Louis. Vous voyez que je sais tirer parti de

« notre voisinage ». La partie postérieure de la maison du comte Rostopchine (actuellement maison de la Compagnie d'assurances de Moscou) donnait dans la Petite Loubianka en face de l'église Saint-Louis-des-Français.

La satisfaction éprouvée par l'abbé *Surrugues* en apprenant la nouvelle de l'arrivée du comte Rostopchine, se manifeste dans cette lettre à l'abbé *de Billy :* « Le changement de gouverneur nous « sera profitable. Je lui ai été présenté et il m'a « fait le meilleur accueil. L'assurance qu'il m'a « donnée de sa protection spéciale me fait conce- « voir les meilleures espérances. Les ennemis du « clergé n'auront aucune influence sur son esprit. « La comtesse a écrit dans ce sens à son mari une « lettre digne de la reine Blanche de Castille. « Le 19 de ce mois elle doit quitter Saint-Péters- « bourg avec sa sœur la princesse Galitzine; pro- « fitez de cette occasion pour me faire parvenir « les instructions nécessaires [1] ».

L'allusion aux ennemis du clergé est expliquée dans les lettres précédentes de l'abbé *Surrugues* à l'abbé de Billy, lettres où il se plaint en ces termes des agissements d'un certain Dr Salvador attaché

1. Inventaire des papiers saisis chez les Jésuites en 1815 (*Recueil complet des lois de l'Empire*, n° 26036) (en russe), documents cités par A. J. Popoff dans ses remarquables articles sur « Moscou en 1812 » parus dans les *Archives russes* de Barteneff en 1875.

à la personne du feld-maréchal Goudovitch, le prédécesseur du comte Rostopchine : « Le Dr Salvador est un révolutionnaire et un jacobin ; il « s'est vanté d'avoir fait fusiller des prêtres en « Calabre ». Le Dr Salvador devint aussi la « bête noire » du comte Rostopchine qui le soupçonnait d'avoir profité de son influence sur le comte Goudovitch pour se livrer à des malversations, et d'être un espion de Napoléon Ier dont il aurait reçu 6.000 livres [1].

L'abbé Surrugues connaissait bien le comte Rostopchine en parlant du peu d'influence que les ennemis du clergé, c'est-à-dire les jacobins, les francs-maçons et les illuminés auraient sur son esprit. Le comte Rostopchine, comme beaucoup de Russes des classes élevées, était très porté vers le mysticisme et éprouvait le besoin d'expliquer les grands événements, tels que la Révolution française, par les menées ténébreuses des sociétés secrètes. L'apparition à Moscou en 1805, à la librairie A. Réchetnikoff, de la traduction russe du fameux ouvrage de l'abbé Barruel « Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme », avait fait sensation. Moscou et Saint-Pétersbourg comptaient à cette époque une foule de loges maçonniques, parmi lesquelles les plus fréquentées

1. A. J. Popoff, *Moscou en 1812* (en russe).

étaient : La loge d' « Alexandre au Pélican couronné » du système suédois, la loge française des « Amis réunis » (créée en 1802) du système de Herder, la « Loge Nationale » devenue plus tard la « Loge de Wladimir », la « Loge de la Vallée des chênes à la fidélité », la « Loge d'Apollon », la loge française « Palestine » créée en 1810 d'après le rite du convent de Wilhelmsbad, la loge de « Pierre à la vérité », toutes à l'Orient de Saint-Pétersbourg, et une foule d'autres loges de création ancienne, dont plusieurs à Moscou [1], appartenant soit au rite écossais, soit au rite suédois, soit ayant adopté secrètement les principes de l'Illuminisme. La publication du livre de Barruel, en attirant l'attention des autorités sur le danger des sociétés secrètes, avait amené la fermeture de plusieurs loges, rouvertes plus tard à

1. La franc-maçonnerie était largement représentée à Moscou à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Les loges suivantes y avaient été créées : celle de « Clio » (avant l'année 1774), de « Latone » (le 2 décembre 1774), « d'Osiris » (le 2 mars 1776), « du Drapeau couronné ou des Trois drapeaux » (vers 1770), établie sur le système de la stricte Observance par le marchand Toussaint et présidée par P.-A. Tatischeff qui avait reçu son diplôme du duc de Brunswick, un des adeptes de Weishaupt, la loge du prince Troubetskoï, la loge « l'Harmonie » créée en 1780 par Novikoff, Schwartz, J.-P. Tourgueneff, etc., la loge de « Deucalion » (22 octobre 1782), la loge du « Triangle lumineux », la « loge de Saint-Moïse », la loge de l' « Etoile Brillante » (31 mai 1784), la loge de l'Université (date de fondation inconnue) et d'autres encore.

force de protections ou continuant leurs travaux d'une manière clandestine grâce à la complicité des hauts personnages qui en faisaient partie. Le livre de Barruel dénonçait tout particulièrement à l'attention des gouvernements la société secrète dite des « Illuminés ». Il serait trop long d'exposer ici le système de cette société qui était redevable de son développement et de son extension à Weishaupt (Spartacus), professeur de droit canonique à l'Université d'Ingoldstadt en Bavière, secondé par ses adeptes Zwack, Knigge, Bassus, Hertel, le marquis de Constanza, etc. Voici les principes fondamentaux de la société : « La na-
« ture a donné en partage à l'homme les droits
« essentiels d'égalité et de liberté. L'égalité a été
« violée par la propriété, et la liberté perdue par
« l'institution de sociétés et de gouvernements
« soutenus par des lois civiles et religieuses.
« Pour rétablir ces droits primitifs de l'homme à
« une égalité et à une liberté complètes, il faut
« abolir ces lois, c'est-à-dire la religion et la pro-
« priété ; alors disparaîtront les souverains et les
« nationalités, et commencera le règne des droits
« naturels et l'âge d'or du cosmopolitisme illi-
« mité. Cette révolution doit arriver par l'institu-
« tion d'une société secrète destinée à éclairer
« les hommes. Les membres doivent en répandre
« partout l'esprit et les enseignements. Il ne faut

« pas produire de commotions, mais sans regar- « der aux moyens, il faut s'emparer peu à peu « des esprits, pousser d'une manière circonspecte « l'opinion publique à énoncer le désir d'un « changement qui amènerait le bouleversement « prémédité. Il faut en même temps chercher « adroitement à affaiblir les adversaires de la « société secrète et écraser ceux qu'on n'aura pu « ni vaincre ni convaincre. » L'Illuminisme admettait la règle des jésuites sur la nécessité d'un espionnage mutuel et la formule « La fin justifie les moyens[1]. »

L'abbé Georgel, dans ses mémoires, accuse Rostopchine d'avoir eu, du temps de l'empereur Paul Ier, des accointances avec les illuminés. Il est difficile de contrôler le fait qui est cependant possible, étant donné le penchant des Russes à cette époque pour les sociétés à tendances mystiques, pour les idées de Swedenborg, de Jacob Boehme et de Saint-Martin. En tout cas, il paraît bien les connaître et avoir changé d'opinion à leur égard. Cela se voit dès les premiers jours de son arrivée à Moscou, et ce sont des Français de la colonie qui sont en cause : « Il y a ici, écrit-il « dans sa lettre du 7 juin 1812 à l'empereur

1. Ce passage est cité dans le remarquable ouvrage de M. N. Longuinoff, *Novikoff et les Martinistes de Moscou*. Moscou, 1867, in-8 (en russe).

« Alexandre Ier, deux prédicateurs de l'illumi-
« nisme : l'un est l'imprimeur *Semen* [1], l'autre le
« libraire *Allard* [2]. J'ai chargé un homme sûr et
« capable de les surveiller, mais ces individus,
« de même que les Martinistes, les joueurs et tous
« les fripons de haut rang, se tiennent coi ; ils
« veulent d'abord me voir à l'œuvre afin de
« régler leur conduite sur la mienne [3]. » L'homme sûr et capable dont parle le comte devait être un de ces nombreux espions qu'il employait à surveiller les gens appartenant aux classes instruites, qu'il considérait comme dangereux au point de vue politique. Dans la même lettre il parle à l'Empereur du Martinisme, de son introduction à Moscou, du rôle important joué dans la propagation de ses doctrines par Novikoff et Schwartz, de leurs principaux adeptes, des motifs de l'arrestation de Novikoff, de la ruine des établissements qu'il avait créés, de la dispersion de la société, de son relèvement sous le règne actuel [4].

Chez le comte Rostopchine la crainte des

1. Auguste Semen, imprimeur français à Moscou, au commencement du XIXe siècle, renommé pour ses belles éditions, directeur de l'imprimerie Vsévolojsky en 1812.

2. Libraire français à Moscou au commencement du XIXe siècle. Sa librairie se trouvait à la Grande Loubianka, en face de la maison du comte Rostopchine.

3. A. J. Popoff, *Moscou en 1812.*

4. Id., *id.*

sociétés secrètes est une véritable obsession. Il soupçonne des plus noirs desseins des gens pour la plupart paisibles et inoffensifs, souvent des désœuvrés qui agissent par pur snobisme, parce qu'il est de bon ton de faire partie d'une loge où fréquentent les gens titrés.

Devant la gallophobie du comte Rostopchine les ecclésiastiques français seuls trouvaient grâce. Cela ressort de ce fragment de sa lettre à l'Empereur en date du 29 décembre 1806 : « Les mesures « prises pour éloigner les étrangers de l'Empire « (il s'agit sans doute du décret sur la naturalisa- « tion obligatoire) ont produit de mauvais résul- « tats ; c'est à peine si un étranger sur quarante « a quitté ce pays où on les respecte et les enri- « chit. Si les Français sont devenus sujets russes « c'est par crainte ou par avidité, car ils n'ont « pas renoncé à leur façon de penser. Ils sont « nuisibles à la Russie, cela ressort de leur « influence sur certaines gens qui n'attendent que « l'arrivée de Napoléon pour proclamer la liberté. « Débarrassez-en la Russie, Sire, et ne gardez que « les ecclésiastiques. Expulsez cette bande de « vauriens dont l'influence pernicieuse déprave « les esprits et les cœurs de vos sujets égarés. « Mon serment, ma conscience m'obligent à « remplir ce devoir sacré : vous découvrir la « vérité comme je le faisais autrefois lorsque

« Votre Majesté rendait justice à mon sincère « dévouement[1]. »

Je fais volontairement abstraction ici des actes multiples de l'administration du comte Rostopchine à la veille de l'arrivée des Français, de ses efforts patriotiques pour seconder les opérations des généraux russes, de ses plans héroïques de défense, de son idée peut-être plus héroïque encore d'opposer à l'envahisseur la tactique des Scythes, le vide, l'incendie et la dévastation. Tous ces faits sont du domaine de la grande histoire. Dans cette étude l'histoire de la colonie et de ses vicissitudes me préoccupe seule.

Le 26 juin 1812, le comte Rostopchine adressa aux curés des deux paroisses catholiques de Moscou l'avis suivant : « Connaissant votre façon de « penser et les devoirs de votre saint ministère, « je m'adresse à vous, Messieurs, pour vous prier « de faire tous vos efforts pour persuader à vos « paroissiens étrangers d'être plus modérés dans « leurs actes et d'observer plus de réserve dans « leurs paroles. J'espère qu'ils feront leur pos- « sible, au moins pendant la durée de cette « guerre, pour respecter ce pays dont le souve- « rain étend sur eux sa protection paternelle, et « dont les sujets leur accordent l'hospitalité, ce

1. A. J. Popoff, *Moscou en 1812*.

« pays où le pauvre trouve l'abondance et le mal-
« heureux l'assistance. Je suis persuadé que vos
« conseils agiront sur les esprits légers ou cor-
« rompus, et que l'autorité n'aura pas à sévir
« pour rétablir l'ordre et calmer le peuple russe
« qui, depuis longtemps et maintenant surtout,
« est très excité contre les Français [1]. »

Mais le comte Rostopchine ne s'en tenait pas seulement à des conseils et à des exhortations aux étrangers sur la conduite à tenir. Son tempérament n'allait pas tarder à l'entraîner à des actes de sauvagerie. Je veux parler des mauvais traitements infligés par ordre du comte à son cuisinier, *Arnold Tournay* [2], pour le punir de quelques propos inconsidérés qu'il avait tenus. J'emprunte ici à l'ouvrage de Gadaruel *(Ladrague)* : « Relation du séjour des Français à Moscou en 1812 » le passage où se trouve relaté cet évènement : « Peu
« de jours avant l'entrée des Français à Moscou,
« un matin avant midi, *Tournay* était en train de
« préparer le déjeuner du comte ; un de ses
« aides qui remplissait ses ordres avec négli-
« gence et mauvaise volonté le mit en colère ;
« confectionnant un hachis, il tenait un couteau
« à la main : Attends ! attends ! notre empereur

1. *Œuvres du comte Rostopchine* (en russe), éd. Smirdine, pages 185-186. Cité par A. J. Popoff, *Moscou en 1812*.

2. Né à Spa (Belgique).

« va arriver, et voilà ce qu'il fera de vous, dit-il « au gamin en continuant son travail significatif. « Un de ces valets comme il s'en trouve toujours « près des grands seigneurs, tout disposés à flat- « ter leurs passions, alla faire de suite un rapport « au redoutable gouverneur, avec les commen- « taires les plus malveillants. Mandé aussitôt en « présence du Comte et interrogé sur ses paroles « et gestes, *Tournay* répondit textuellement : « Monsieur le comte, j'ai dit que notre empereur « allait arriver, mais je parlais de Sa Majesté « l'Empereur Alexandre. » Son Excellence ne « tint aucun compte de cette explication, lui « reprocha durement de trahir sa nouvelle patrie « (*Tournay*, comme tous les étrangers à cette « époque, avait changé de nationalité) et lui or- « donna d'attendre dans l'antichambre ses ordres « qui ne tardèrent point.

« Sur l'ordre du maître, on fit descendre *Tour-* « *nay* dans la cour et monter en télègue (*téléga*, « voiture de paysan) ; conduit sur la Place Rouge « qui se trouve, comme vous savez, entre le « Kremlin et le Gostinoï Dvor (Bazar), il fut dés- « habillé, étendu sur le banc ignominieux, et « il reçut vingt-cinq coups de verge ; l'exécution « terminée, il fut jeté à moitié mort sur la téléga, « sans pouvoir retourner dans son logement « prendre quelques nippes strictement néces-

« saires, et acheminé en veste de toile blanche,
« son costume de travail, vers la Sibérie. Conduit à
« Perm, il y séjourna pendant sept ans ; sa femme,
« à force de sollicitations, obtint la permission
« d'aller le rejoindre à Kazan qui lui fut assignée
« comme nouvelle résidence. Dans cette ville
« *Tournay* fonda un magasin de confiserie qui
« prospéra et exploita les foires des villes situées
« sur les rives du Volga. Il mourut dans cette
« ville à l'âge de 72 ans, en 1841. » Il n'aimait
« pas à parler de cette triste époque de sa vie, et
« jamais il ne l'a fait sans verser des larmes
« amères en se rappelant l'ignominie de son
« supplice. »

On peut se figurer l'impression que cet acte féroce dut produire sur les Français de Moscou, qui avaient tout à redouter de l'humeur fantasque du gouverneur et aussi des excès possibles de la part du bas peuple, que ses proclamations excitaient au plus haut point. Ce fait est reconnu par A. J. Popoff dans son ouvrage « Moscou en 1812 ». Et cependant, peu de peuples sont aussi humains et aussi tolérants que le peuple russe, à moins qu'il ne soit provoqué. Un fait digne de remarque et qui montre bien la tolérance du peuple, c'est que la plupart des seigneurs russes s'exprimaient entre eux de préférence dans la langue de l'envahisseur, et que personne dans le peuple ne s'en

formalisait ni ne songeait à accuser ses maîtres de manquer de patriotisme. Madame de Staël qui venait de traverser toute la Russie et de se rendre à Saint-Pétersbourg en passant par Moscou, sans être inquiétée pendant son long trajet, constate le fait dans ses Mémoires. La haine contre les étrangers était donc de création artificielle et n'avait aucune racine dans la nation même.

A. J. Popoff nous donne l'explication des mobiles secrets qui poussaient le comte Rostopchine à adopter cette politique de provocation. « Nous « ne pouvons en trouver d'autre explication que « son incertitude sur l'état du pays. Les préten- « dus complots des Martinistes et des Jacobins, la « crainte d'un soulèvement populaire si Napoléon « proclamait l'émancipation des paysans, voilà « ce qui obscurcissait la claire intelligence et le « bon sens de cet homme remarquable. Ses pro- « clamations aux habitants de Moscou sont inspi- « rées par la même préoccupation. « Certains, « disait-il, s'imaginent que Napoléon vient pour « notre bien alors qu'il ne songe qu'à nous écor- « cher ; il promet tout ce qu'on veut, mais il ne « tiendra aucune de ses promesses. Aux soldats « il promet le bâton de maréchal, aux pauvres « des monceaux d'or, au peuple la liberté. » La « question du servage, alors dans toute sa force, « tournait la tête aux meilleurs esprits. Les ins-

« tructions du comte à S. N. Glinka avaient pour
« but d'exciter le peuple contre Napoléon, de
« crainte qu'il ne crût à ses promesses de le déli-
« vrer du servage. Sous l'empire de cette crainte,
« il écrivait à Balacheff au mois de juin 1812 :
« Je puis vous assurer que le mot « liberté » sur
« lequel Napoléon fonde ses plans de conquête
« ne lui confère aucun avantage sur nous. Il
« n'existe pas en Russie de partisans de la li-
« berté ; je ne tiens pas compte des fous, des
« ivrognes dont les paroles restent lettre morte.
« Aujourd'hui, un Français, déserteur de la der-
« nière guerre, nommé *Mouton*, qui habite la
« maison du Docteur Schlégel, s'est permis de
« dire à un domestique que bientôt ils seraient
« heureux parce que Napoléon leur donnerait la
« liberté. Au lieu de le remercier, cet homme lui
« donna un coup de poing au visage et, avec
« l'aide de ses camarades, le traîna devant l'auto-
« rité [1]. »

Ce *Mouton* dont parle Rostopchine, convaincu avec Verestchaguine du crime de haute trahison, faillit périr avec lui le 2 septembre 1812. Dans ses « Lettres sur l'incendie de Moscou », l'abbé *Surrugues* rend compte de cet événement : « Les pri-
« sons ayant été ouvertes par son ordre (par ordre

1, A. J. Popoff, *Moscou en 1812*.

« de Rostopchine), deux détenus seuls sont réser-
« vés pour comparaître devant lui, le sieur Verest-
« chaguine, fils d'un marchand russe, qui avait
« été convaincu d'avoir traduit une proclama-
« tion de Napoléon, par laquelle il annonçait son
« arrivée très prochaine à Moscou, et un Français,
« nommé *Mouton,* accusé d'avoir tenu des propos
« indiscrets et contraires aux intérêts de l'Etat.
« Le gouverneur, après avoir tout disposé pour le
« départ, fait avancer le premier de ces malheu-
« reux, au milieu des dragons de la police : « Russe
« indigne de ton pays, lui dit-il, tu as osé trahir
« ta patrie et déshonorer ta famille : ton crime
« est au-dessus des punitions ordinaires (le knout
« et la Sibérie) ; je te livre à toute la vengeance
« du peuple que tu as trahi. Frappez le traître, et
« qu'il expire sous vos coups. » Le malheureux
« expire percé d'une grêle de coups de sabre et de
« baïonnettes ; on lui lie les pieds avec une
« longue corde, et son cadavre sanglant est traîné
« par toutes les rues [1], au milieu des outrages de
« la populace. Ensuite *Mouton* est appelé : « Pour

1. Ce drame eut lieu à la Loubianka devant la maison du comte Rostopchine. Le funèbre cortège descendit le Pont des Maréchaux (devant les boutiques françaises), passa par la Pétrovka, la rue Stolechnikoff, la Tverskaïa, le Marché (probablement l'Okhotny Riad); et le corps fut jeté dans le cimetière d'une petite église, derrière le Pont des Maréchaux, où il fut enterré, (Gadaruel, *Relation du séjour des Français à Moscou).*

« vous, qui êtes Français, lui dit le gouverneur,
« gardez-vous bien de jamais tenir aucun propos
« contraire aux intérêts d'un pays qui vous a
« accueilli avec bienveillance. » Celui-ci voulant
« se justifier, le gouverneur lui imposa silence en
« ajoutant : « Retirez-vous, je vous pardonne ;
« mais lorsque vos brigands de compatriotes
« seront arrivés, racontez-leur comment nous
« punissons les traîtres à la patrie. » En même
« temps il donne l'ordre pour le départ et s'avance
« lui-même, escorté de toute la police et de tous
« les employés subalternes, en prenant la route
« de Vladimir. »

Toute cette mise en scène était destinée à frapper l'esprit du peuple. Quelques jours auparavant, ce metteur en scène incomparable avait donné une preuve grandiose de son savoir-faire en déportant les principaux notables de la colonie française à Nijni-Novgorod.

Le comte Rostopchine s'efforce de justifier cette mesure par la crainte que la populace ne se porte à des excès contre les Français, et par son désir de les soustraire au danger. Mais il ne se contente pas de les arrêter, il les calomnie, les appelle « les canailles des canailles » et dit qu'ils avaient été convaincus de mauvaise conduite. « J'ordon-
« nai, dit-il, de les saisir en plein jour, aux yeux
« de tout le monde, de les mettre dans une barque

« qui les transporta à Nijni-Novgorod où ils
« furent placés sous la surveillance des autorités.
« Je déclarai à la population de Moscou que ces
« étrangers étaient des gens suspects que l'on
« éloignait à la demande de leurs compatriotes,
« gens honnêtes. Cette mesure, nécessitée par
« les circonstances, sauva la vie à ces quarante
« « passagers », qui auraient suivi sans doute
« l'armée française et auraient péri pendant la
« retraite[1]. »

Calomnie gratuite, car la plupart des personnes déportées appartenaient à l'élite de la colonie. Cet événement est rapporté de la manière suivante :

« Du 18 au 22 août, la police arrêta quarante
« personnes, principalement des Français, qui
« furent internés dans la maison Lazareff. Ces
« arrestations, faites en plein jour devant tout le
« monde, ne pouvaient manquer d'attirer l'atten-
« tion du peuple. Une foule de curieux se porta
« vers la maison où les prisonniers étaient dé-
« tenus. Le soir du 22 août 1812, Wolkoff, maître
« de police, se présenta devant les prisonniers et
« leur tint le langage suivant : « Messieurs, je
« suis chargé d'une mission désagréable pour
« vous. Je l'exécuterai en prenant toute la part

1. A. J. Popoff, *Moscou en 1812*.

« possible à votre triste sort. Cependant, je dois « vous prévenir, dans votre propre intérêt, que « l'officier chargé de vous accompagner a reçu « les instructions les plus sévères à votre égard. « N'empirez pas votre sort et ne nous obligez pas « à prendre des mesures de rigueur. » Il les con- « duisit ensuite, à travers une grande affluence « de peuple, sur le bord de la Moskva où les « attendait une barque. La foule contemplait en « silence ce spectacle... Il faisait déjà nuit. « Wolkoff entra le premier dans la barque et, à « la lueur d'une lanterne, fit l'appel des prison- « niers qui pénétraient l'un après l'autre dans « l'embarcation. Ensuite il leur fit lire l'allocution « suivante : « Français, votre Empereur a dit « dans une proclamation à son armée : Vous « m'avez dit tant de fois que vous m'aimiez, « prouvez-le moi donc en me suivant dans les « régions hyperboréennes, où règnent l'hiver et « la désolation et où le souverain ouvre ses portes « aux Anglais, nos éternels ennemis... Français, « la Russie vous a donné asile, et vous n'avez « cessé de faire des vœux contre elle. C'est pour « éviter un massacre et pour ne pas salir les pages « de notre histoire par imitation de vos infer- « nales fureurs révolutionnaires, que le gouver- « nement se voit obligé de vous éloigner. Vous « irez habiter les bords du Volga, au milieu d'un

« peuple paisible et fidèle à ses serments, qui « vous méprise trop pour vous faire du mal ; « vous quitterez pendant quelque temps l'Europe « et vous irez en Asie. Cessez d'être de mauvais « sujets et devenez bons ; métamorphosez-vous « en bons bourgeois russes de citoyens français « que vous étiez ; restez tranquilles et soumis, « ou craignez un châtiment rigoureux. Entrez « dans la barque, rentrez en vous-même et n'en « faites pas une barque à Caron. Salut et bon « voyage[1] ! »

Après la lecture de cette bouffonnerie, Wolkoff donna le signal du départ etla barque s'éloigna du rivage tandis que les spectateurs poussaient des hourras.

On retrouve dans cette allocution le style et le tour d'esprit du comte Rostopchine. Plus tard il en comprit toute l'indécence et la désavoua.

Nous avons dit plus haut que la barque renfermait l'élite de la colonie. Voici les noms des passagers : Le libraire *Allard*[2] ; *Aubert-Chalmé*, négociant[3] ; *Armand,* marchand de modes[4] ; *Armand*

1. A. J. Popoff, *Moscou en 1812.*

2. La librairie Allard se trouvait à la Grande Loubianka, en face de la maison du comte Rostopchine.

3. Jean-Nicolas Aubert-Chalmé, natif de Château-Salins (Meurthe), mort à Moscou, le 17 juin 1826, à l'âge de 54 ans.

4. La famille Armand, compte encore beaucoup de représentants à Moscou.

Domergue, régisseur du théâtre français [1] ; *Bekkers*, sujet allemand, marchand de modes ; *Dugraveau,* professeur ; *Etienne*, même profession ; *Fayet,* (de Genève), même profession ; *Guersoni,* juif allemand ; *Gillet,* fabricant de cartes ; *Goutte*, marchand de modes ; *Heider,* citoyen suisse, fabricant ; *Jacquot*, plumassier ; *Lamiral*, ancien maître de ballet ; *Latour,* professeur ; *Launay,* marchand de dentelles ; *Lavaux,* peintre ; *Leroy*, professeur ; *Masson*, sujet allemand, basse de l'orchestre du théâtre russe ; *Masson,* maître d'escrime ; *Meyer*, sujet allemand, négociant ; *Montagne*, ancien commerçant ; *Moriceau*, professeur de langue latine ; *Mortier*, maître d'escrime ; *Palu*, professeur ; *Paoli*, sujet allemand, marchand de vins ; *Pivert*, fabricant de bronzes ; *Renaud*, professeur ; *Rey-Jolly*, professeur ; *Rhoze*, aide du régisseur du théâtre français ; *Sainte-Agathe*, professeur ; *Saint-Vincent*, même profession ; *Segui*, tailleur ; *Semen,* imprimeur [2] ; *Toubeau* (ou *Toubot*), fabricant de tabac ; *Weber*, citoyen suisse, employé de commerce ;

1. Auteur de *La Russie pendant les guerres de l'Empire (1805-1815)*. Paris, 1835, 2 vol. in-8.

2. M. Huet, prote français de l'imprimerie Vsévolojsky, remplaça Semen pendant l'occupation française. Il suivit pendant quelque temps la retraite de la Grande Armée, puis rentra à Moscou.

Villoing, cuisinier [1] ; *Yamnitz*, docteur allemand [2].

Dans cette nomenclature on retrouve les noms du libraire *Allard* et de l'imprimeur *Semen*, si souvent désignés par le comte Rostopchine comme de dangereux illuminés. Gadaruel, dans sa relation, cite encore *Jean Dufayet dit Gautier*, le fondateur de la librairie actuelle, comme ayant fait partie de la fournée, mais le fait n'est pas certain. La plupart de ces malheureux étaient mariés et pères de famille.

Leur voyage sur la Moskva jusqu'à Kolomna, et de là, sur l'Oka jusqu'à Nijni-Novgorod, offre cette particularité qu'il s'effectua pendant le temps de l'occupation française à Moscou, alors que tous les gouvernements limitrophes étaient en pleine effervescence, alors que la fureur populaire était poussée au plus haut degré. Cependant aucun incident sérieux ne vint le troubler ; on se serait cru en temps de paix. Pendant les trois premiers jours, la barque ne s'avançant que lentement à cause des méandres de la rivière et des bancs de sable, les femmes, les enfants et les parents des déportés, bravant le danger qu'il y avait à se risquer en pleine campagne, purent faire

1. La famille Villoing compte encore des représentants en Russie.

2. Armand Domergue, *La Russie pendant les guerres de l'Empire*. — B...ch, *Histoire de la destruction de Moscou*.

escorte aux déportés et leur adresser des paroles d'encouragement. Wolkoff permit à quatre femmes d'accompagner leurs maris. Les visites ne cessèrent que lorsque la barque se fut éloignée à une grande distance de la ville.

Le voyage dura deux mois environ. Partis le 22 août, les déportés arrivèrent à Nijni le 17 octobre 1812. A cause des bancs de sable ils mirent huit jours pour atteindre Kolomna. Leur escorte se composait d'un officier et de quelques invalides. On leur permettait de temps en temps de mettre pied à terre et même de se rendre dans les villages voisins pour y acheter des provisions. A mesure qu'on s'éloignait de Moscou, la surveillance se relâchait. A l'arrivée à Nijni-Novgorod, l'officier qui commandait l'escorte pria les déportés de lui délivrer un certificat établissant qu'il s'était bien comporté avec eux.

Gadaruel dit, dans sa relation, que le bateau était à soupape et devait sombrer en cas d'événement. Il est plus que probable que c'était un bateau ordinaire, et que l'on a ajouté après coup le détail de la soupape pour dramatiser le récit. Nous trouvons, dans cette même relation, les renseignements suivants sur le séjour des déportés à Nijni-Novgorod : « Des historiettes relatives à « cette époque, qui m'ont été racontées par plu- « sieurs de ces déportés, m'ont mis à même de

« voir combien peu ils pouvaient être dangereu « au milieu de ces tristes événements. Que de « plaisanteries sur les talents culinaires des uns, « sur l'adresse à manier le balai des autres, sur le « talent de blanchisseur de quelques-uns : car il « n'avait pas été permis à ces déportés, qui repré- « sentaient l'élite de la colonie française, d'em- « mener aucun domestique avec eux ». Ils restèrent internés à Nijni-Novgorod jusqu'au retour de l'armée russe à Moscou.

Bien plus lamentable était la situation des Français restés à Moscou, de ces nombreux marchands et marchandes du Pont des Maréchaux, de ces « outchiteli » laissés sans emploi par le départ des familles, de ces acteurs en rupture de planches qui habitaient dans des garnis ou chez des compatriotes. Tous étaient dans l'incertitude sur ce qu'ils devaient faire, sur le sort qui les attendait, tous redoutaient les fureurs de la basse populace demeurée à Moscou et livrée à elle-même. Les prisons, ouvertes le 1er septembre, avaient dégorgé sur la malheureuse ville leur population de criminels et de gens sans aveu, ivres pour la plupart à la suite du pillage des boutiques d'eau-de-vie. Je ne relaterai pas ici les péripéties de l'entrée de l'armée française et de l'incendie de Moscou : ces événements sont connus de tout le monde et ont été racontés dans une

foule d'ouvrages. Je me contenterai seulement de citer, en l'empruntant à l'ouvrage de Gadaruel, un épisode caractéristique pour montrer la situation faite à notre malheureuse colonie. Cet épisode fait partie de la relation du chevalier d'Ysarn :

« Pendant que la ville est en feu de toutes parts, « il faut bien que je vous dise aussi ce que je suis « devenu. Le mercredi, vers les cinq heures du « soir, placé en observation aux fenêtres de ma « maison, pour suivre la route que prenait l'in-« cendie, je vis la flamme franchir le mur de la « ville du côté de la Varvarka, et moins d'une « demi-heure après, le feu était devant l'enceinte « de ma maison du côté de l'église.

« Quelques habitants du voisinage, chassés de « leurs demeures par le feu, s'étaient réfugiés « dans la cour de ma maison ; ils se réunirent à « moi pour abattre la clôture en planches du « côté de l'église ; la maison de bois sous laquelle « étaient les caves à glace prit feu, mais peu « m'importait ; j'avais mis dans mon plan de « défense de sacrifier toutes les dépendances en « bois pour sauver le corps de logis principal.

« Malheureusement la quantité de réfugiés qui « était dans ma maison prit l'épouvante en voyant « les remises en feu, et tout le monde se sauva, « même les habitants, mes locataires ou acteurs

« J'étais occupé à sortir de la chambre que j'ha-
« bitais dans une des ailes mes effets les plus né-
« cessaires, lorsque cette défection eut lieu. Je
« m'en doutais si peu, que je restai encore pen-
« dant longtemps dans la cour à porter du se-
« cours là où il était le plus urgent; je rentrai
« enfin, excédé de fatigue, pour voir ce que fai-
« saient mes locataires dans l'intérieur de la
« maison. Je visite les appartements d'en bas,
« personne; je monte au bel étage, personne.
« Alors, vraiment consterné de cet abandon, je
« perdis tout courage pour me défendre contre
« les progrès du feu, surtout en remarquant dans
« l'escalier du galetas que la charpente du toit
« était en feu. Navré, je rentre encore dans les
« appartements du rez-de-chaussée, je vois que le
« feu attaque une fenêtre; il y avait du remède
« dans les appartements voûtés, mais il fallait
« mouvoir des meubles, et j'étais seul. Résigné à
« abandonner la maison aux flammes, je veux
« encore par curiosité aller visiter un apparte-
« ment à côté de la porte d'entrée, le seul que je
« n'eusse pas encore vu; j'y trouve un vieux,
« M. *de Trassenne*, infirme, sourd, qui me dit :
« Tout le monde est parti ; je suis resté ici pour
« vivre ou mourir avec vous. »

« Certes, c'est un beau dévouement, mais quel
« secours ! Pour le mettre en sûreté, je l'emmène

« bien vite à travers des appartements remplis de
« fumée, vers le petit escalier qui est du côté du
« puits. Je comptais pouvoir nous réfugier, dans
« les caves de ce côté ; je descends le premier au
« risque d'être écrasé par la chute des plaques de
« fer qui croulaient de tous côtés. Quelle est ma
« consternation, la porte de la cave est en feu !
« Je n'ai que le temps de remonter bien vite, et
« de ramener mon courageux compagnon d'in-
« fortune à travers les mêmes appartements où la
« fumée ne nous laisse plus d'air à respirer. Ren-
« dus dans notre première demeure, nous vîmes
« l'impossibilité d'y séjourner longtemps ; d'un
« autre côté la chaleur des bâtiments en feu,
« dans la cour, rendait toute évasion impossible ;
« que faire ? Nous nous résignâmes ; nous atten-
« dions courageusement la mort, lorsque M. *de*
« *Trassenne* eut la bonne idée de me faire enlever
« le couvercle du poële, pour trouver de l'air à
« respirer à la bouche de ce poële ; en effet, nous
« reçûmes par là un grand soulagement contre la
« fumée qui nous étouffait. Malheureusement le
« feu se communiquant du balcon à la porte
« d'entrée, gagna celle de notre appartement, et
« les flammes furent sur le point de nous at-
« teindre. Je saute à la fenêtre, la brise par le bas ;
« je jette un matelas sur les plaques de fer rougies
« tombées du toit, et après avoir fait promettre

« à M. *de Trassenne* de me suivre, je saute en bas « et reçois mon compagnon dans mes bras. Que « devenir dans cette fournaise ? Je cours vers la « porte d'entrée de la maison, mais je n'étais pas « au milieu de la cour que M. *de Trassenne* me « crie : « C'est impossible. — Et où aller ? lui « dis-je. — Dans le thermolampe. — Allons ». « Bientôt nous y sommes arrivés (il est construit « entre le jardin et l'aile de bois que j'habitais). « Là, pendant près d'une heure, placés dans l'em- « brasure de deux murs, nous pirouettions con- « tinuellement sur nos talons, pour trouver dans « quelque direction de l'air à respirer; chaque « instant diminuait nos ressources.

« Convaincu que nous ne tiendrions pas long- « temps dans cette position, je veux aller dans le « jardin chercher un asile, mais la haie toute en « flammes décourage mon compagnon. Je la « franchis et vais à la découverte ; j'observe et « trouve que nous y serons en sûreté contre les « flammes; je retourne bien vite vers mon com- « pagnon, et malgré ses craintes, je lui fais fran- « chir cette haie. Nous allons nous coucher sur « l'herbe près de l'étang, environnés de maisons « et de clôtures qui brûlaient de tous côtés. « Grâce à Dieu, nous étions sauvés ! Autre infor- « tune, la pluie vint nous surprendre, il était « quatre heures du matin, nous étions percés

« jusqu'aux os; transis de froid, nous regagnons « notre thermolampe et y passons le reste de la « nuit.

« J'étais presque aveugle; mes yeux avaient « tellement souffert de la fumée que je ne pouvais « plus les ouvrir qu'avec beaucoup de douleur. « Je n'étais distrait de mes tristes réflexions que « par les prétentions de M. *de Trassenne* qui ne « parlait que de l'imminence du danger que nous « avions couru....

« Au point du jour, un de nos compagnons de « la veille vient au milieu de la cour; il s'avan- « çait avec inquiétude. Lorsque nous l'aperce- « vons, nous sortons de notre tanière et recevons « ses embrassements : « Ah! s'écriait-il, M. *de* « *Trassenne* et vous, nous vous croyions consumés « par les flammes ». Il nous mène dans la rue de « la Miasnitskaïa, à la maison qu'habitait le « D[r] Karas; là toute la famille *d'Horrer* était « réunie avec le reste des habitants de la maison. « L'incendie qui approchait de ce quartier nous « décida à déménager bien vite, pour aller nous « réfugier dans les caves et les cuisines de ma « maison qui n'avaient pas été dévorées par le « feu..... »

M[me] *Fusil*, actrice du théâtre français de Moscou, raconte aussi dans ses souvenirs comment elle fut pourchassée de quartier en quartier par l'in-

cendie avant de pouvoir trouver un asile sûr.

On peut juger par ces récits de la situation des autres Français de la colonie obligés de chercher un refuge dans une ville en proie aux flammes, parmi des bandes de malfaiteurs et une soldatesque démoralisée par le pillage et l'absence de toute discipline.

Et à toutes ces angoisses venait s'ajouter la difficulté de trouver des provisions dans Moscou transformé « en de vastes plaines en ruines, au « milieu desquelles on reconnaissait à peine où « avaient été les rues ; partout on trouvait dans « les rues, dans les cours, des cadavres, presque « tous des gens à barbe (appartenant au bas « peuple) ; des chevaux morts encombraient les « chemins, des vaches, des chiens se confon- « daient avec des cadavres d'hommes ; plus loin « des pendus ; c'était des incendiaires que l'on « avait accrochés après les avoir fusillés. On pas- « sait à côté de tout cela avec une indifférence in- « concevable. On s'abordait sans se reconnaître, « tant le malheur avait métamorphosé tout le « monde ; mais ce qui navrait véritablement le « cœur, c'était de rencontrer une foule de gens « qui fondaient en larmes, et vous disaient qu'ils « étaient sans pain, eux et leur famille. Les choses « en étaient arrivées au point qu'on se cachait « pour manger son mauvais dîner, et que la dis-

« crétion ne permettait pas d'accepter ce qu'on « pouvait vous offrir. La famine donna lieu à un « nouveau genre de pillage ; chacun, inquiet pour « sa subsistance, courut déterrer des pommes de « terre et arracher des choux, mais les soldats se « hâtèrent de prendre les devants ; malheur à « ceux qui voulaient récolter près d'eux, ou qui « revenaient des champs sans escorte. Il s'agissait « de la vie, et chacun travaillait à l'envie à faire « ses provisions [1]. »

Le chevalier *d'Ysarn* n'exagérait pas en parlant des ravages causés par l'incendie. Voici, en effet, au moment du départ de la Grande Armée, ce qui restait de Moscou : dans le quartier de Rogojskaïa, dans les rues Taganka, Solianka et au Kitaï-Gorod toutes les maisons avaient été incendiées ou détruites. Sur la Vchivaïa Gorka (la colline aux poux), de l'autre côté de la Yaousa, la maison Balachoff était seule restée intacte. La Varvarka ne comptait pas une seule maison debout. La Tour Spasky (du Sauveur) au Kremlin avait été démantelée par les explosions, mais l'image miraculeuse qui surmontait la porte n'avait pas souffert. Sur la Place Rouge, jusqu'à la porte Iversky (d'Ibérie) les boutiques avaient brûlé des deux côtés. Au Kremlin, l'arsenal et la muraille

1. Gadaruel, *Relation du séjour des Français à Moscou*. Récit du chevalier d'Ysarn.

avoisinant la porte Nikolsky avaient été détruits par l'explosion. Il était impossible de pénétrer de ce côté au Kremlin, la porte Spasky étant fermée et la porte Nikolsky obstruée par les débris de la flèche qui s'était écroulée. La porte Borovitsky, vis-à-vis la maison Pachkoff, avait résisté. A l'intérieur du Kremlin, le Palais Impérial offrait un monceau de ruines; le grand escalier était couvert de paille et de débris de légumes. Le Palais à facettes (Granovitaïa Palata) avait été incendié et les ruines fumaient encore le jour de la rentrée de l'armée russe à Moscou. Les deux cathédrales étaient intactes, mais le clocher d'Ivan Véliki, du côté de l'Escalier Rouge, était fendu. Les clochers attenant à Ivan Véliki ne présentaient plus qu'un entassement de briques, de pierres et de plâtras où se voyaient des cloches, des croix et des poutres. Ces décombres couvraient la place à une grande distance. La partie de la muraille regardant la Moskva avait été démolie, sans doute pour faciliter l'accès de la rivière dans laquelle les Français avaient jeté une masse de canons. La Place du Sénat était couverte d'une litière de papiers, de parchemins, de livres provenant des Archives du Gouvernement. Les Français se servaient de ces papiers pour confectionner des cartouches. La moitié de l'arsenal, la plus rapprochée de la porte Nikolsky, avait sauté, l'autre

moitié était devenue la proie des flammes. Le nouvel arsenal était intact, le Sénat aussi ; seulement les fenêtres avaient été brisées et tout l'intérieur saccagé. La maison du commandant n'avait pas souffert.

En dehors du Kremlin, la Znamenka depuis la maison Pachkoff jusqu'à la maison Apraxine avait brûlé tout entière. A la Prétchistenka il ne restait que cinq maisons. L'Arbate et la Povarskaïa avaient été incendiées presque sur tout leur parcours. De la porte de l'Arbate à celle de la Nikitskaïa, il ne restait debout que les maisons Lounine, Lobanoff et les traktirs (restaurants). De la porte de la Nikitskaïa à la place de la Tverskaïa, tout le côté gauche de la rue avait brûlé ; du côté droit, il ne restait debout que les maisons du prince Scherbatoff, de la comtesse Strogonoff, et deux ou trois bâtisses. La Tverskaïa, depuis la place jusqu'à la maison du Gouverneur, était intacte des deux côtés. Plus bas, elle avait brûlé sur tout son parcours jusqu'à la Mokhovaïa. L'Assemblée de la Noblesse n'était plus qu'un monceau de ruines : la statue de l'impératrice Catherine II, inaugurée cinq mois avant l'entrée des Français, gisait sur le sol. Les maisons qui formaient un des côtés de la place actuelle du Théâtre n'existaient plus. La maison Khomiakoff (en bois), au coin de la rue des Gazettes et en face du pont des

Maréchaux était intacte (seules les dépendances en briques avaient brûlé). La partie de la rue du Pont des Maréchaux, comprise entre la maison Khomiakoff et l'ancien pont sur la Néglinnaïa, avait été détruite. Le reste de la rue, jusqu'à la Loubianka, n'avait pas souffert (c'était dans cette portion que se trouvaient la plupart des boutiques françaises). La partie de la Loubianka où se trouvaient les maisons Kossatkine, du comte Rostopchine, de Solovoff, avait été épargnée. Il en était de même de la Miasnitskaïa jusqu'à la Poste, et du quartier compris entre cette rue et la Loubianka, quartier où se trouve l'église Saint-Louis. Le traktir (restaurant) à l'angle de la place de la Miasnitskaïa était intact. De ce point jusqu'à la Porte Rouge tout avait brûlé. Le palais de la Porte Rouge (Zapasny Dvorets) n'avait pas souffert. Dans la Basmannaïa jusqu'à Razgouliaï, l'incendie n'avait respecté que les maisons du prince S. B. Kourakine et de Khlebnikoff. A la Vieille Basmannaïa il ne restait debout que les maisons Anikieeff, du prince A. B. Kourakine, Alexandroff. De l'église de l'Ascension jusqu'aux ponts Dvortsovy (du Palais) et Soltykoff, le côté droit de la rue n'avait pas été atteint par le feu, tandis que le côté gauche avait brûlé en partie. La Sloboda allemande (ancien quartier des étrangers) n'offrait plus qu'une plaine désolée où se voyaient des cheminées noircies par

le feu. L'église catholique avec toutes ses archives avait brûlé[1]. De la porte d'Ilynka jusqu'à la place de la Pokrovka, les maisons étaient restées intactes des deux côtés ; au delà, jusqu'à l'église de Saint-Nikite le Martyr, tout avait été incendié. Les églises restées debout permettaient seules de s'orienter, l'espace compris entre les grandes voies n'offrant plus que des terrains vagues couverts de débris noircis. Telle était l'œuvre conçue et exécutée par le génie sauvage du comte Rostopchine.

On voit par cette longue description, écrite par un témoin oculaire[2], que la partie de la ville renfermant l'église Saint-Louis, le Pont des maréchaux, la grande et la petite Loubianka, n'avait presque pas souffert de l'incendie. C'est là que la plupart des Français cherchèrent un abri, et c'est ce qui permit à notre colonie de se reconstituer rapidement une fois la tempête calmée[3].

Napoléon compatissant à l'infortune des étrangers restés sans asile « ordonna qu'on les reçut

1. Les archives de la nouvelle église caiholique polonaise, située dans la rue Milioutinsky, sont postérieures à l'année 1812.

2. A. J. Boulgakoff, *Lettres* (en russe). Archives russes, 1866.

3. Dans *Moscou avant et après l'incendie,* on lit, page 156 : « Cependant le quartier qu'on supposait devoir être le plus maltraité, le fut moins que les autres ; les flammes ménagèrent un peu la partie de la ville habitée par les étrangers, et l'église française, quoique construite en bois, demeura debout. »

« dans deux maisons (l'Académie de médecine[1] « et la maison Davidoff), qui furent désignées à « cet effet, et promit de leur faire distribuer des « vivres par l'entremise de trois syndics qui « furent nommés pour l'administration de ces « maisons. En même temps, on fit proposer du « service à ceux qui avaient besoin de secours ; « on leur promit à tous un traitement séduisant. « Un grand nombre, trompé par cette amorce, se « se livra de bonne foi, et se trouva par là inté- « ressé à prôner la cause qu'il servait[2]. » Nous parlerons plus loin des personnes qui prirent part à l'administration de la ville.

L'abbé *Surrugues* avait aussi donné asile, dans l'enceinte de l'église Saint-Louis, aux malheureux Français de la colonie. Voici ce que raconte à ce sujet Madame *Fusil :*

« L'enceinte de l'église formait un terrain assez « spacieux, qui était rempli de petites maisons en « bois, où les étrangers peu fortunés trouvaient » un asile en tout temps. Pendant que la ville « était en feu, les soldats la parcouraient pour « piller. Tout ce qui restait de femmes, d'enfants, « de vieillards, se réfugièrent dans le temple. « Lorsque les soldats se présentèrent, l'abbé *Sur-* « *rugues* fit ouvrir les portes, et, revêtu de ses

1. Auparavant maison Békétoff, actuellement école Strogonoff.
2. Relation du chevalier d'Ysarn, dans l'ouvrage de Gadaruel.

« habits sacerdotaux, le crucifix dans les mains,
« entouré de ces malheureux dont il était le seul
« appui, il s'avança avec assurance au devant de
« ces furieux, qui reculèrent avec respect. »

L'abbé *Surrugues* et le chevalier *d'Ysarn* ne paraissent pas porter dans leur cœur les soldats de la Grande Armée. A leurs yeux ce sont tous des sans-culottes, des gens sans principes et sans religion, qui sont plus à redouter que les Russes. Dans leurs appréciations se manifeste toute la rancune des émigrés, qui n'ont rien oublié et rien appris, contre ces hommes du nouveau régime en qui ils se refusent à voir des Français, des compatriotes.
« Presque tous sont des enfants de la Révolution,
« qui ne parlent que par b... et par f... Ils n'ont de
« morale que celle de leurs chefs ; tout ce qui
« profite est bon ; ils ne connaissent dans ce
« monde d'autre droit que celui du plus fort, et
« sont depuis si longtemps habitués à en user
« qu'ils ne sauraient agir autrement. Quelques
« exceptions honorables que l'on peut faire, tom-
« bent la plupart sur des noms de l'ancien régime
« ou sur des émigrés rentrés qui, las de leurs
« adversités, ont mieux aimé sacrifier à l'Idole,
« que de rester nuls. Qu'y ont-ils gagné ? » Cette opinion du chevalier *d'Ysarn* est aussi partagée par l'abbé *Surrugues* qui s'exprime sur le même sujet de la manière suivante : « Pendant les six

« semaines que les Français ont passé ici, je n'ai « pas même vu l'ombre de Napoléon, ni n'ai « cherché à le voir. On me disait qu'il me ferait « peut-être mander; j'en ai frémi, mais je l'ai « échappé. Il n'est pas venu à notre église ; je « doute même qu'il y ait pensé. Quatre ou cinq « officiers des anciennes familles de France y ont « assisté à l'office ; deux ou trois se sont confessés. « Du reste, vous saurez ce que c'est que le chris- « tianisme de cette armée, quand vous appren- « drez que dans un corps de 400.000 hommes, « tel qu'il était au passage du Niémen, il ne se « trouvait pas un seul aumônier. Il est mort plus « de 12.000 personnes pendant leur séjour, et je « n'ai enterré avec les cérémonies ordinaires « qu'un officier et un domestique du général « Grouchy ; tout le reste, officiers et soldats, ont « été enterrés par leurs pairs dans le premier « jardin voisin. Ils n'ont pas l'air de croire à une « autre vie. J'ai paru une fois dans une salle « d'officiers blessés ; tous m'ont parlé de leurs « besoins physiques, et pas un de leurs infirmités « spirituelles, et cependant le tiers d'entre eux « avait la mort sur les lèvres. J'ai baptisé plu- « sieurs enfants de soldats ; c'est la seule chose à « laquelle ils tiennent encore, et j'ai été traité « avec respect. Du reste, la religion n'est pour « eux qu'un mot vide de sens. »

Dans tout le cours de leurs récits, parlant de l'armée française, l'abbé *Surrugues* et le chevalier *d'Ysarn* disent toujours « l'ennemi ». Les officiers et les soldats de la Grande Armée, de leur côté, n'appelaient pas autrement les membres de la colonie française que « les Français-Russes ». Il convient cependant de dire, pour la justification de nos émigrés, que la Grande Armée offrait un mélange hétéroclite de toutes les nations, et que, après plusieurs jours de pillage et d'indiscipline complète, les soldats démoralisés avaient presque perdu toute notion d'humanité et de justice.

On comptait pourtant un certain nombre de Français de la colonie qui, poussés par le patriotisme et ayant foi dans le génie de Napoléon, avaient accepté des postes dans l'administration municipale de la capitale organisée par M. de Lesseps. Cette administration comprenait six bureaux chargés de l'achat des approvisionnements, de la distribution des logements, de l'entretien des rues, de la voirie, de l'éclairage, des hôpitaux, de la justice, du culte, de l'assistance publique, etc. Elle avait fort à faire, et le désarroi causé par l'incendie et le pillage rendait à peu près nulle sa besogne. Le conseil municipal, outre le président (de Lesseps), se composait du maire, de ses adjoints, de membres, d'un secrétaire et d'un trésorier. La police

était confiée à un maître de police, à des commissaires et à leurs aides. La municipalité avait en outre sous ses ordres des interprètes et des employés spéciaux pour l'achat des vivres et l'exécution des commissions secrètes.

Dans le rapport de la commission d'enquête instituée après le départ des Français, pour juger les actes de l'administration municipale, figurent, à côté des Russes et des étrangers autres que des Français, les personnes suivantes appartenant ou ayant appartenu à la colonie : Jacques *Dulong*, négociant, chargé de la surveillance des rues, ponts et chaussées ; Ferdinand *Brione*, ancien capitaine au service de la Russie, chargé du logement des troupes [1] ; Frédéric-François-Xavier de *Villiers*, lecteur de langue française à l'Université de Moscou, remplissant les fonctions de maître de police [2] ; *Pujaux*, commissaire ; Georges *Palange*, sous-lieutenant en retraite, commissaire ; François *Rémy*, professeur au Gymnase et à l'Institut

1. Ferdinand Brione quitta Moscou après 1812 et y revint vers 1838.

2. Frédéric-François-Xavier de Villiers était aussi secrétaire pour la correspondance française à la Société des Naturalistes de Moscou et dirigeait un pensionnat de garçons. Il quitta la Russie après 1812 et se retira à Dresde où il mourut vers 1825. Il y avait à ce moment à Moscou d'autres Français portant le même nom (Nicolas de Villiers, précepteur mort en 1823 et Jacques-Benoist Deschamps de Villiers, né à Metz, attaché à l'Université de Moscou, mort dans cette ville en 1829).

Alexandre, commissaire[1]; Joseph *Bouchotte*, commissaire ; Jean *Visart*, commissaire ; Georges *Lalance*, commissaire ; Alexandre *Prévost*, négociant, chargé de surveiller l'éclairage et l'enlèvement des cadavres ; Michel *Marc*, professeur à l'Institut Catherine ; François *Rebé ;* Pierre *Mersan*, professeur au pensionnat de l'Université ; *Humbert-Droz ;* Charles *Lassan*, Jean *Jérôme*, chargé de missions secrètes ; Charles *Rousselot*, inspecteur de la caserne Spasky ; Toussaint *Le Prévost d'Yray*, inspecteur de l'hôpital Catherine ; *Gravez*, traducteur, attaché à la personne du maréchal Mortier ; Louis *Visart*, aide-commissaire ; *Odet de Sion*, ancien sous-lieutenant dans le régiment lithuanien de la Garde ; Paul *Lacroix ; Pujault ; Menin.*

La plupart de ces personnes furent mises hors de cause ou condamnées à des peines très légères. Quelques-unes furent simplement reconduites à la frontière avec défense de revenir en Russie.

Qu'advint-il des autres membres de la colonie. Le plus grand nombre, en particulier ceux qui avaient été déportés à Nijni-Novgorod, ceux dont les maisons n'avait pas brûlé ou qui avaient trouvé un asile sûr, restèrent en Russie. Ceux qui eurent la malheureuse idée de suivre la retraite de l'armée, ce fut d'ailleurs le petit nombre, périrent presque

1. La famille comptait encore des représentants à Moscou il y a quelques années.

tous. De ce nombre fut Marie-Rose Chalmé, femme de Jean Nicolas Aubert (natif de Château-Salins) qui mourut de misère et de maladie à Vilna. C'est elle que Napoléon avait cru devoir faire mander au palais Petrovsky, pour la questionner sur les chances que pouvait offrir un édit émancipant les paysans. Bizarre idée, de la part du grand homme, de demander des conseils sur des questions de haute politique à une marchande de modes ! Madame Fusil dit dans ses « Souvenirs » que ce fut à Vilna que périrent presque tous les Français de Moscou. Cela s'applique évidemment au petit nombre qui suivit la fortune de la Grande Armée.

Une vue panoramique de Moscou, peinte en 1817, cinq ans après ces événements, vue exposée dans la magnifique collection P. J. Tschukine et représentant les quartiers de la rive droite vus du haut de la terrasse du Kremlin, nous montre que la ville avait été déjà en majeure partie reconstruite et offrait presque le même aspect qu'auparavant. Il en était de même de la rive gauche. Quant au quartier habité par la colonie française, nous avons vu qu'il n'avait été que peu éprouvé. Grâce au noyau important demeuré en Russie, la colonie put donc se reconstituer rapidement. Dès 1814, à en juger par les annonces des journaux, le commerce français est plus florissant que jamais.

M. de Malherbe a succédé à l'abbé Surrugues, mort au mois de décembre 1812, en qualité de curé de l'église Saint-Louis-des-Français.

C'est sous l'administration de l'abbé de Malherbe que fut inauguré en 1821, en présence des membres de la colonie, l'asile Sainte-Darie, maison de retraite pour les vieillards des deux sexes, fondée et dotée par le comte de Quinsonnas. Le règlement de cet établissement est signé par d'anciens Français : Ph. d'Horrer, J. Riss, G. Besse P. Larmé, Lecointe de Laveau, J. Gautier, d'Horrer père, A. Semen, M. Allard, T. Gille, A. Demoncy, Arbez, Th. M. Gacon, A. Catoire, J. Armand, Chavannes, J.-C. Joli, N. Weyer, A. Boniade, F. Navarre, l'abbé de Malherbe.

Par là, neuf ans après les événements que nous avons racontés, la colonie française de Moscou préludait à la création des belles institutions qui, actuellement, sont sa force et son honneur ; l'Association française de bienfaisance, la Société française de secours mutuels et l'œuvre des Fondations françaises, cette dernière créée par un homme d'un grand cœur et d'un patriotisme éclairé, M. Auguste Loutreuil.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES NOMS PROPRES

CITÉS DANS L'OUVRAGE

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

Librairie Honoré CHAMPION, Éditeur

5, quai Malaquais, PARIS

Loutchisky (J.). **La petite propriété en France avant la Révolution.** De la vente des Biens nationaux. 1897, in-12, carte. 3 fr. 50

L'auteur, professeur à l'Université de Kiew, après de nombreuses recherches dans les archives departementales, traite avec une autorité reconnue et appréciée : 1° de l'étendue de la petite propriété en France à la veille de la Révolution et de l'état dans laquelle se trouvait cette petite propriété ; 2° de la vente des biens nationaux.

Mannstein (Général de). **Mémoires historiques, politiques et militaires sur la Russie** depuis l'année 1727 jusqu'à 1744. 2 vol. (Epuisé). 8 fr.

Mazon. **Morphologie des aspects du verbe russe** *(sous presse).*

Meillet (A.), *professeur au Collège de France.* **Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave.** 1897, gr. in-8. 6 fr.

— **Etudes sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave.** 1re partie, 1902, gr. in-8, 7 fr. — 2e partie, 1905, in-8. 12 fr. 50

— **Les Dialectes indo-européens.** 1908, in-8. 4 fr. 50

Millien (Achille). **Les chants oraux du peuple russe,** chants des fêtes et des saisons, chants historiques, complaintes, légendes, ballades, danses, jeux, chansons d'amour et de mariage, chants des funérailles. 1893, in-12. 3 fr. 50

MONUMENTA PALONIÆ PALEOGRAPHICA

Editit **Stanislaus KRZYZANOWSKY**

SUMPTIBUS ACADEMIÆ LITTERARUM CRACOVIENSIS

Tab. I-XXVII, in-folio maxima : **40** francs

Recueil de fac-similés de chartes et diplômes reproduits en héliogravure. L'ouvrage formera 5 à 6 livraisons auxquelles on s'engage par la prise de la première livraison. Les chartes, d'une exécution parfaite, sont reproduites dans les dimensions des originaux. Elles peuvent servir pour l'éducation paléographique et sont indispensables aux établissements sérieux par leur importance historique. — Une brochure explicative les accompagne.

Pineau (Léonce). **Les vieux Chants populaires scandinaves** (Gamle Nordiske Folskeviser). Etude de littérature comparée. 2 vol. in-8. 25 fr.

Tome I. — Epoque sauvage : Les chants de magie. 10 fr.

Tome II. — Epoque barbare : La légende barbare. La légende divine et héroïque. 15 fr.

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart




3 2044 015 523 483
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
WIDENER
WIDENER
SEP 13 2005
SEP 15 2005
CANCELLED
BOOK DUE
STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED